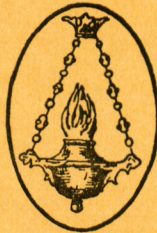


INSTITUTUM HISTORICUM POLONICUM ROMAE

III

ANTEMURALE



NON EXTINGUETUR

ROMAE 1956

(REPR. PHOT. 1969)

Illustrissimo
RODOLPHO PROKOPOWSKI
Equiti Melitensi
qui
centum millia libellarum italicarum
ad hoc fasciculum typis imprimendum
contribuit
Editores gratias enixas agunt.

Edidit:
INSTITUTUM HISTORICUM POLONICUM ROMAE

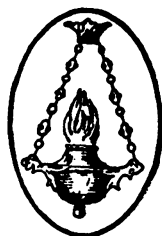
Via degli Scipioni, 284 - ROMA

VALERIANUS MEYSZTOWICZ	— <i>Praeses</i>
JOSEPHUS WARSZAWSKI	— <i>Vice - Praeses</i>
STANISLAUS JEZIERSKI	— <i>Secretarius Instituti</i>
WLADISLAUS KUJAWSKI	— <i>Secretarius Editionum</i>

INSTITUTUM HISTORICUM POLONICUM ROMAE

III

ANTEMURALE



NON EXTINGUETUR

ROMAE 1956

(REPR. PHOT. 1969)

INDEX RERUM

CASIMIR PAPÉE. — <i>L'Ambassade de Pologne près le Saint Siège au cours des siècles</i>	5
STANISLAS KOSCIALKOWSKI. — <i>Marian Zdziechowski: le savant, le penseur, l'homme</i>	25
LUIGI TAUTU. — <i>Margherita di Ungheria Imperatrice di Bisanzio</i>	51
CZESŁAW JESMAN. — <i>The Mistery of Prester John</i>	81
AUGUSTIN STEFFEN. — <i>Ślady greckie w regeście «Dagomeę Iudex»</i>	95

EX ARCHIVIS ET BIBLIOTHECIS

EMERIC CZAPSKI. — <i>Documents polonais dans les Archives des Gonzagues à Mantoue</i>	119
OREST KUPRANEC O. S.B.M. — <i>Musée et Archives des RR.PP. Basiliens à Mundare, Alberta, Canada</i>	125
WALERIAN MEYSZTOWICZ. — <i>Les Archives de l'Ambassade Impériale à Varsovie à l'époque des partages. (1772 - 1795; - 1807)</i> .	128
STANISŁAW PIEKUT. — <i>Cerimonia svoltesi a Roma il 29 Marzo 1877 in onore di Adamo Mickiewicz</i>	138
ARNOLDS SPEKKE. — <i>Senie Dzintara Celi... etc. (Recensio)</i>	146

EX ACTIS INSTITUTI HISTORICI POLONICI ROMAE A. AC. 1955-56

I. <i>De parte quam Societas Polonica Historica in Exteris in X Congressu Internationali Scientiarum Historicarum Romae diebus 2-11 Sept. 1955 habuit.</i>	151
V. MEYSZTOWICZ. — <i>De Historiographorum Sovieticorum parte habita in X Congressu Scientiarum Historicarum</i> . . .	153
II. Sessio I. A. X. relator: <i>Emericus Czapski</i>	155
III. » II. » » <i>Ladislaus Folkierski</i>	157
IV. » III. » » <i>Casimirus Papée</i>	158
V. » IV. » » <i>Ioannes Manthey</i>	159
VI. » V. » » <i>Petrus Naruszewicz</i>	160
VII. » VI. » » <i>Martinus Wojciechowski</i>	163
VIII. » VII. » » <i>Carolina Lanckorońska</i>	165
IX. » VIII. » » <i>Ioseph Trypućko</i>	167

CASIMIR PAPÉE
Ambassadeur de Pologne

L'AMBASSADE DE POLOGNE PRÈS LE SAINT SIÈGE
AU COURS DES SIÈCLES

*(Texte de la Conférence tenue à la Séance Solennelle de
l'Istitut Historique Polonais de Rome le 11 janvier 1956)*

*Eminences, Excellences, Messieurs, Mes Très Révé-
rends Pères, Mesdames, Messieurs.*

Parler de l'histoire d'une des nombreuses missions diplomatiques dans la Rome Pontificale, cette Rome qui peut être considérée, avec Byzance, comme le berceau de la diplomatie moderne, semble une entreprise en même temps trop hardie et trop limitée. Trop hardie, car l'histoire des missions diplomatiques à Rome embrasse un ensemble sans pareil d'efforts vers la vraie coexistence des peuples de toutes les races et religions et un bouquet de noms parmi les plus illustres dans l'histoire de la diplomatie. Trop limitée, car l'histoire des relations diplomatiques d'une seule nation avec le Saint-Siège, étudiée à travers les actes et les écrits de ses ambassadeurs, représente seulement un modeste secteur de l'histoire diplomatique de la Rome Pontificale. C'est donc en m'inclinant respectueusement devant les ombres des grands diplomates qui ont travaillé à Rome à travers les siècles et faisant appel à l'indulgence des éminents représentants de cette noble profession qui y travaillent aujourd'hui, que je me permets d'aborder le sujet de ma brève conférence, qui est une esquisse d'histoire des missions diplomatiques de Pologne en la Ville Eternelle.

Ce sujet comporte d'autres dangers très sérieux, dont nous nous rendons compte: il implique, en effet, une promenade verticale à travers l'histoire, et le rapporteur courageux risque de se trouver à chaque tournant face à des spécialistes de l'époque, qui n'auront pas de peine à relever ses erreurs et ses omissions. Vers eux aussi vont, avec des remerciements anti-

cipés pour chaque amendement, nos espoirs d'une attitude de sympathie indulgente pour un amateur de cette grande et noble science qu'est l'histoire — *magistra vitae*.

* * *

Il faut remonter à la fin du Xème siècle pour trouver les premières traces historiques d'une mission diplomatique polonaise à Rome. Et, à ce propos, quelques considérations d'un caractère général s'imposent, afin de rappeler, en peu de mots, tant la phase d'évolution à laquelle était arrivée notre profession à cette époque, que les circonstances qui amenaient, en général, les diplomates du Moyen-Age à Rome.

Les théoriciens se trouvent d'accord pour affirmer qu'au Xème siècle il y avait — en ce qui concerne le monde chrétien — deux écoles diplomatiques qui méritent ce nom et qui ont contribué largement au développement ultérieur de la science et de la méthode diplomatique. Nous pensons à Byzance et à Rome.

La Cour impériale de Byzance a su créer un ensemble de normes traditionnelles sur la réception des ambassadeurs, sur leurs privilèges fondamentaux — celui d'inviolabilité et de réception par le prince — sur l'opportunité d'instructions écrites, de lettres de créance, de rapports, etc.

La Curie Romaine a su faire siennes et développer les traditions de la grande époque de la diplomatie de la Rome impériale. Le Pontife Romain possédait déjà le premier ambassadeur permanent dans l'histoire de la diplomatie, l'apocrisiaire papal à la cour de Byzance. Le grand document diplomatique de l'époque, dont nous parlons, le rapport de Luitprand, envoyé de Otton Ier à la Cour de Byzance était sans doute connu aussi en Pologne, ne serait-ce qu'à cause des liens qui unissaient l'empereur Otton III à Boleslas le Vaillant.

Il serait superflu de rappeler ici que plusieurs siècles nous séparaient encore de l'époque où, vers la moitié du XVème siècle, les premières missions régulières ont fait leur apparition. Vers la fin du Xème siècle, au moment de la mission de l'évêque Lambert, les envoyés de Pologne, comme leurs collègues occidentaux, venaient à Rome *de casu ad casum*. Il s'agissait d'obtenir l'appui du Saint-Siège ou les grâces du Saint-Père,

corroborer des privilèges, emporter en Pologne des décisions du domaine de la juridiction ecclésiastique, communiquer le décès du souverain et, plus tard — avec un caractère de régularité, qui était l'annonce et en même temps la première réalisation des missions permanentes — de prêter l'obédience au nom du souverain nouveau.

Mais les missions diplomatiques envoyées à Rome par Boleslas le Vaillant, où comme l'a dénommé aussi l'histoire, Boleslas le Grand, avaient aussi un autre but et une autre importance — une importance unique dans notre histoire: il s'agissait de la couronne royale de Pologne.

Cette grande question est la raison principale de cette intense activité diplomatique de Boleslas qui, entre 997 et 1019, lui fait envoyer à Rome plusieurs missions dont six ont été enregistrées par des documents qui nous sont connus.

Nous devons à Długosz¹ la notice sur la première de ces missions, la première connue des historiens — celle de l'évêque Lambert Ier, arrivé à Rome en 997 avec son compagnon Gaudence Radym.

Qui était ce Lambert et quel était l'objet de son voyage? Les historiens ne sont pas d'accord sur sa personne: pour Długosz il était Italien, pour Zakrzewski, il était un prince de sang royal, fils de Miecislav Ier et de Oda, le Lambert de la « Dagome iudex », le plus ancien document historique polonais. Ce frère consanguin de Boleslas serrait mêlé aux efforts et aux luttes soutenues par le grand prince afin d'obtenir la couronne royale. S'il en était ainsi, ses démarches à Rome auprès de Grégoire V le Saxon et Silvestre II n'étaient pas couronnées de succès immédiat. Le grand Pape français, qu'était Silvestre II, le renvoie avec cette réponse bienveillant et sibylline: « Soyez confiant et comptez sur Nous » — et Lambert arrive à Gniezno les mains vides, mais pour y assister au couronnement de Boleslas par son ami l'Empereur Otton III, qui l'élève au rang de « Caesar praecellens », compagnon et successeur au gouvernement de l'Empire, désignation analogue à celle de son père Otton II, fait compagnon par son grand père Otton Ier.

La mort de l'Empereur Otton III change tous ces grands projets: c'est ainsi que Boleslas commence à penser de nouveau à « la couronne de son propre règne » comme dit le chroniqueur,

et envoie à Rome — d'où cette couronne devait venir — plusieurs missions successives: celle de Athanase Astryk (1001), celle de « unus frater » (1003) celle de Unger l'évêque de Poznań, qui n'arriva jamais à Rome, emprisonné par l'Empereur Henri II, celle enregistrée tout simplement sous la dénomination de « portitor » et enfin celle des « nuntii », dont parle Thietmar dans l'année 1014 et qui paraît avoir été une mission dramatique, parce que les « nuntii » auraient solennellement protesté au nom des droits acquis du roi Boleslas contre le couronnement de Henri II.

C'est avec cet accent dramatique que finit la première phase historique de l'activité diplomatique polonaise à Rome.

Je dois ces lumières à l'éminent historien et connaisseur de l'époque, Mgr Valérien Meysztowicz; elles proviennent de son oeuvre inédite sur « les couronnements des premiers Piast » et je tiens à l'en remercier ici très vivement et affectueusement.

Une autre vision dramatique est évoquée devant nos yeux par cette mission polonaise, qui vient demander en 1038 à Benoît IX la dispense du lien monacal pour Casimir, le futur Rénovateur. Contrairement à la légende, ni le Saint Abbé Odillon, ni le moine de Cluny et futur roi n'appartenaient à cette mission; elle avait pourtant une énorme importance pour le pays, ravagé par la guerre civile et menacé de rechute au paganisme.

En 1083 arrive à Rome Lambert III Zula, de la famille des Abdank, dixième évêque de Cracovie, envoyé par Ladislas Herman pour obtenir du Pape Grégoire VII que soit levé l'interdit, sous lequel se trouvait le diocèse après l'assassinat de Saint Stanislas. Bien reçu par le Pape, qui le connaissait et l'estimait depuis son séjour antérieur à Rome, il eut du succès. 174 ans nous séparaient encore de cette grandiose cérémonie de canonisation, qui fût celle de S. Stanislas Martyr, premier Patron de Pologne, célébrée à Assise en 1253; il y avait, comme représentants de Pologne, entre autres, le magister Jacques et le magister Gorvin, dont parle dans son livre intéressant le Rev. Jan Lisowski ².

Nous connaissons le fait d'un long séjour à Rome, entre 1213 et 1216, de Yves Odrowąż, évêque de Cracovie. Il est fort probable que Odrowąż était investi d'une mission diplomatique; son séjour à Rome semble avoir eu une grande importance pour

l'Eglise de Pologne. Il était accompagné de ses deux neveux et futurs saint et bienheureux — Jacek (Hyacinthe) et Czesław.

Jusqu'à la moitié du XV^{ème} siècle, nous savons fort peu sur les personnes et tâches respectives de ceux qui étaient les « orateurs » de la Pologne à Rome. Mais les quelques noms, qui ont été retenus par les chroniqueurs sont liés à des événements des plus importants de notre histoire.

C'est ainsi qu'en 1350 Casimir le Grand envoie à Rome son chancelier Albericus que Długosz³ comme Janko z Czarnkowa¹ appellent « apud Santam Sedem orator et nuntius ». Albericus était envoyé auprès de Clément VI au moment de l'ouverture de la campagne contre les Lithuaniens, dont l'objet était la reconquête de Halicz; et il est fort probable que le roi voulait obtenir par cette mission l'appui du Saint-Siège pour ses projets.

Nous sommes arrivés à l'époque du mariage d'Edwige d'Anjou — couronnée Reine de Pologne en 1384 — avec Ladislas Jagellon, Grand Duc de Lithuanie et au baptême définitif de la Lithuanie, qui en était la conséquence. Pour ce mariage, une dispense papale était nécessaire: du temps de l'enfance d'Edwige, en effet, un contrat de mariage avait été conclu avec Guillaume d'Autriche. Et si nous voyons en 1386 la chanoine de Kruszwica, Piotr Lis, recevant à Gènes, où le Pape Urbain VI résidait alors, une bulle adressée à Dobrogost, évêque de Poznań, toutes les circonstances nous autorisent à croire qu'il s'agissait justement de la dispense papale qui a été accordée, suivant Gattaro et la « Chronica Salisburgensis » et dont parle indirectement aussi le Légat Mafiolus. Un savant polonais a trouvé aux Archives Vaticanes une note marginale au registre du Pape Urbain VI qui confirme le fait de l'expédition de la bulle papale par le chanoine Lis, le 10 février 1386.

L'année suivante Dobrogost, évêque de Poznań, arrive en personne pour notifier officiellement le baptême de la Lithuanie. Il rentre en 1388 en apportant au roi Ladislas Jagellon la bulle « Gaudeamus » dans laquelle Urbain VI exprimait toute sa joie à cause de cet événement si important pour tout le monde chrétien. Le Pape constatait en même temps qu'il n'avait pas reçu les lettres précédentes du roi, envoyées par Théodo-

ricus, évêque de Wrocław; il est évident que ces lettres ont été retenues en route.

Le recteur de l'Université de Cracovie, Paweł Włodkowic (Paulus Vladimiri) représentait le même roi à la cour de Martin V Colonna, entre 1420 et 1424. Le rôle que ce grand juriste et diplomate a joué au Concile de Constance a été l'objet d'une intéressante étude du prof. W. Folkierski publiée récemment à Londres⁵.

Nous savons quelle importance le Saint-Siège attachait aux deux croisades polono-hongroises contre les Ottomans en 1443 et 1444. Thaddée Temisani, ablégat apostolique, remettait en 1443 un glaive béni de la part du Pape Eugène IV au jeune roi Ladislas III, roi de Pologne, de Hongrie, de Croatie et de Dalmatie. « Temisani inaugurait ainsi », écrit Renaud Przewdziecki dans son beau livre: « Diplomatie et Protocole à la cour de Pologne »⁶, la liste de ces envoyés romains qui encouragèrent les Polonais pendant trois siècles consécutifs à lutter contre l'Islam, luttés qui devaient mériter à la Pologne le nom de « boulevard du christianisme » et couvrir de gloire ses rois et ses chevaliers ».

« L'année suivante, le Cardinal Julien Cesarini remplissait déjà une mission plus concrète », écrit toujours Przewdziecki: « il engageait le roi à... se mettre à la tête des forces de tous les Etats soumis à son sceptre afin de barrer le chemin aux Musulmans qui menaçaient Constantinople ». Nous savons quelle a été l'issue tragique de cette croisade: le jeune roi périt en héros sur le glorieux champ de bataille de Warna (10.XI. 1444) où le Cardinal Cesarini fut tué à ses côtés.

Je vous en parle pour vous dire toute l'émotion avec laquelle un historien polonais se penche sur le « Diario » de Stefano Infessura, conservé aux Archives des Maitres des Cérémonies Pontificales, pour y trouver cette sobre notice: « die 4 iul. 1444 venit ad Urbem R. in Christo Pater dominus... Orator Regis Poloniae et Hungariae pro rebus magnae importantiae ». Il s'agit peut-être de la seule trace documentaire d'une mission diplomatique des plus importantes, dont nous ne connaissons même pas le titulaire.

Nous arrivons ainsi à l'époque où l'état actuel de nos connaissances historiques nous permet l'établir une suite presque

ininterrompue de missions diplomatiques polonaises à Rome. Et pourtant aucune de ces missions n'avait le caractère d'une Ambassade ordinaire ou permanente: nous sommes en 1467 et à cete époque les premiers agents à poste fixe peuvent être retracés par l'histoire de la diplomatie. Krauske⁷ en note surtout à Venise, à Florence et à Milan (1455); en France, Flasan⁸ les attribue à Louis XI qui en avait jusqu'à 70, et en Espagne nous voyons partir en 1487 le premier ambassadeur permanent, Rodrigo Gondesalvi de Puebla, en Angleterre. N'oublions pourtant pas qu'en 1612 encore, Paschalius⁹ écrivait, parlant des représentants diplomatiques permanents: « nova res est, quod sciam, et infelicis huius aetatis infelix partus ».

Ainsi s'agit-il, dans notre cas, d'une longue série de missions diplomatiques, qui avaient *de iure* le caractère de missions extraordinaires ou spéciales, malgré que les titulaires résidaient souvent de longues années à Rome.

Nous sommes donc en 1467, l'année de la première Ambassade Romaine du grand humaniste polonais, docteur *utriusque juris* de l'Université de Bologne, soldat et écrivain, plus tard palatin de Poznań, Jan Ostroróg. D'après « l'Itinerarium des légations polonaises en matière de la succession tchèque » établi par Frédéric Papée, Ostroróg aurait séjourné à Rome entre le 17 mars et le 18 avril de cette année, envoyé par le roi Casimir Jagellon en même temps que Vincent Kielbasa, évêque nommé de Chelmino. Nous nous trouvons, une fois de plus, en face d'un évènement de première importance pour la Pologne: le roi Casimir avait terminé la guerre de 13 ans, l'Ordre teutonique était vaincu, la Poméranie revenait à la Pologne. Ostroróg devait obtenir du Pape Paul II Balbo l'approbation de la paix de Toruń (1466) — et il l'obtint en se rendant célèbre à cette occasion par le grand discours qu'il avait prononcé devant le Saint-Père et les cardinaux réunis. Je ne puis résister à la tentation de vous citer le passage suivant de ce discours où le diplomate-guerrier s'incline devant le trône de Saint Pierre: « Multa milia hostium, infesta eorum signa mortem undique minantia toties vidi, nunquam, fateor, tantum me terruerunt, quantum vos inermes, quamvis nunquam armorum strepitum

clangoremque tubarum et fremitum bombardarum tam expavi, quam silentium vestrum ».

Il est à noter que Ostrorog lui-même préférait appeler sa mission: « *visitatio reverentialis* » que « *obedientia* ».

Il était venu à Rome une fois encore, probablement en 1472.

Je passe ici les deux missions du Chancelier royal Jakub de Dębno (1469 et 1471) ainsi que celle, vraiment dramatique, du chanoine de Poznań Jean Goslupski (1478). Je tiens cependant à noter que ce dernier était pourvu d'une instruction écrite très précise du roi Casimir Jagellon — un roi pas du tout facile — et que nous possédons le texte de cette instruction, reproduit par le *Codex Epistolaris saec. XV.* (T. III. p. 291/2).

Si nous sommes ainsi à même de citer le texte entier d'une instruction diplomatique de 1478, en 1486 nous trouvons la trace du premier conseiller de l'Ambassade de Pologne près le Saint-Siège. En cette année, vint en effet à Rome évêque nommé de Przemyśl, Jan de Targowisko¹⁰, envoyé par le roi Casimir pour présenter ses félicitations au nouveau Pape Innocent VIII Cibo. Dans sa suite, Burchard¹¹ note un chevalier « *Atlas Laicus* », qui serait, donc, le prototype historique du conseiller de cette Ambassade.

La mission habitait, d'après Burchard, la *domus Bufalorum*, palais existant aujourd'hui encore à la Piazza Colonna et devenu depuis le siège préféré de plusieurs missions diplomatiques polonaises à Rome.

En nommant encore le célèbre humaniste toscan et précepteur des fils de Casimir, Filippo Buonaccorsi (Callimaco) envoyé par le même roi en mission diplomatique auprès du même Pape en 1490, nous pouvons constater combien étaient multiples et suivies les relations diplomatiques de ce grand roi avec les Pontifes romains de son temps.

Et voilà les deux missions de Erasmus Ciolek (Vitellius) — celle du mois de mars 1501, quand il représentait le Grand Duc Alexandre Jagellon de Lithuanie et celle du mois de mars 1505, quand il était venu au nom du même Alexandre monté sur le trône de Pologne, *ad praestandam obedientiam*.

La personne de Ciolek mérite qu'on s'attarde un peu autour d'elle tant ce prélat se trouve avoir été le produit parfait de son temps.

D'une naissance, qui était beaucoup discutée quant à sa noblesse, Ciolek a su, grâce à son instruction, son savoir faire et sa connaissance du monde, attirer sur soi l'attention de son souverain, dont il est devenu secrétaire. Erudit, humaniste distingué, écrivain de mérite, il a fait aussi une grande carrière ecclésiastique et politique, nommé Protonotaire Apostolique par le Pape Alexandre VI durant sa première Ambassade à Rome, y arrivant durant sa deuxième comme évêque de Plock. Nous trouvons sur ces deux ambassades beaucoup de détails chez Burchard qui ne manque pas de relever le beau discours de l'Ambassadeur, à l'occasion de la première de celles-ci, le 30 mars 1051: « Orator genuflexus fecit orationem omnibus laudatam, cum optima pronuntiatione et aptitudine ». Si on pense aux grandes exigences de la Curie Romaine à ce sujet, il faut convenir que Ciolek obtint un vrai succès. A cette occasion, nous apprenons aussi par Burchard, que Ciolek a présenté au Pape ses lettres de créance, dont la description est exacte: « presentavit litteras ducis praedicti qui erant credentiales, patentes, sigillo subimpresso ». C'est ainsi que les Archives des Maîtres des Cérémonies Pontificales nous mettent en présence des premières lettres de créance d'un Ambassadeur de notre pays près la Saint-Siège.

Et j'espère que mon collègue de Lithuanie, héritier d'une commune gloire, ne verra pas d'inconvénient à ce que je parle ici de Ciolek comme d'un de mes prédécesseurs, ce Ciolek qui, étant né à Cracovie, servait successivement le Grand Duc de Lithuanie et le roi de Pologne en la même personne d'Alexandre Jagellon.

La mission habitait « domum quondam D. Gregorii Policarpi, magistri registri bullarum sub monte Jordano, in via Sanguinea sita ».

Quant à la seconde mission de Ciolek, celle de 1505, Burchard nous donne une description exacte des deux entrées — privée et officielle — du cortège, et de l'audience chez le Pape Jules II. La mission était logée dans la « domus de Maximis ». Le Dimanche des Rameaux 1505, l'Ambassadeur a reçu du Pape une palme destinée au Roi et le deuxième jour de Pâques « rosam auream nomine regis ». Burchard remarque à cette occasion d'un ton grincheux: « valde fuit impertinens ceremonia ». Et

pourquoi cette observation? Parce que le Pape aurait dû consigner le rose « in camera sua » et non pas dans la chappelle, comme il l'a fait. On voit combien il était difficile de contenter un parfait maître des cérémonies.

Cette deuxième ambassade de Ciołek était un grand succès diplomatique: le Pape a donné plein appui tant aux demandes du Roi vis-à-vis du Grand Maître des Chevaliers teutoniques, qu'aux projets d'alliances, que voulait contracter la Pologne contre les Turcs. La délicate question du mariage du roi avec Hélène de Moscou a trouvé une solution bienveillante.

Ciołek se rendit à Rome trois fois encore, et entre 1519 et 1521, il y résida sans interruption comme Ambassadeur de Sigismond Jagellon. Il est mort à Rome le 9 septembre 1552 et a été enseveli en l'église de S. Maria del Popolo, où sa tombe est introuvable aujourd'hui¹².

Il est impossible de faire passer devant vos yeux, dans un temps relativement limité et sans abuser de votre patience, la longue liste des représentants de Pologne près le Saint-Siège depuis Ciołek jusqu'à nos jours. Cette liste qui comporte, pour le moment, 75 noms, se trouvera jointe au texte de cette conférence, quand elle sera publiée (v. p. 22). Permettez-moi donc de me limiter ici à quelques missions, qui semblent présenter un intérêt particulier.

Le dernier roi Jagellon, Sigismond Auguste, envoie en 1548, après la mort de son père, le chanoine de Cracovie et secrétaire de la Chancellerie royale, Marcin Kromer, auprès du Pape Paul III. Cet illustre humaniste et historien présente des lettres de créance où nous trouvons ce beau passage caractéristique: « Is enim sum, qui parentis mei vestigia prosequor neque illi studio et observantia erga Sanctitatem Vostram et Sanctam Sedem istam secundus esse velim ». Combien était honnête et sincère cette affirmation — tout le règne de ce roi l'a démontré; — dernièrement encore, l'éminent historien polonais, professeur de l'Université de Cracovie, actuellement professeur à l'Université de Fordham, Oscar Halecki, y ajoutait de nouvelles précisions, en parlant, au Xème Congrès des Sciences historiques à Rome, de la tragique question du mariage du roi Sigismond Auguste avec Catherine d'Autriche.

C'est Sigismond Auguste qui envoie, en 1569, à Rome, le

Cardinal Stanislas Hosius pour obtenir une solution de la question de la succession de Bari, ouverte par la mort de sa mère, qui était une princesse italienne — Eona Sforza. Nous nous trouvons ici en présence d'un personnage dont on a dit, avec raison, qu'on ne saurait concevoir le XVIème siècle en Pologne sans cette grande colonne de la foi¹³. Un de ses grands mérites fut d'avoir introduit la Compagnie de Jesus en Pologne. Evêque de Varmie, créé Cardinal par Pie IV en l'an 1561, et envoyé par celui-ci au Concile de Trente, dont il présida une session, ce grand théologien et juriste résida à Rome entre 1569 et 1579 comme Ambassadeur des rois de Pologne. Titulaire de l'église de Santa Maria in Trastevere, il y fut enseveli après sa mort, survenue en 1579 à Capranica. Son secrétaire et biographe, Stanislas Reszka, représentant lui-même trois fois la Pologne à Rome, a érigé ce magnifique monument en marbre noir que nous admirons au fond de l'église. Il est impossible d'oublier les paroles qui terminent l'inscription: « Haec scripsi vobis de iis qui seducunt vos: Catholicus non est, qui a Romana Ecclesia in fidei doctrina discordat », paroles qui sont d'une actualité dramatique pour chaque Polonais, je dirais pour chaque catholique, vivant aujourd'hui.

Et permettez-moi d'insérer ici un souvenir personnel. Un jour, pendant la dernière guerre, notre cher et inoubliable Nonce, Mgr Philippe Cortesi, à la mémoire duquel je voudrais rendre ici un hommage ému, me parlait des travaux qu'il se proposait d'entreprendre dès son retour à Varsovie. « La première des causes de béatification et canonisation », disait-il, « dont s'occupera la Nonciature, sera celle du Grand Cardinal et Docteur de l'Eglise, Stanislas Hosius. Il y a une seule complication — et elle sera grave — le nombre de ses écrits »... Nous pouvons donc espérer qu'un jour, par la grâce du Saint-Père, nous allons invoquer un troisième Saint Stanislas dans la belle litanie des Saints polonais...

Je ne voudrais pas omettre ici que c'est le Cardinal Hosius qui fonda, à Rome, l'hospice polonais de Saint-Stanislas, dont le Recteur est maintenant S. E. Rev. Mgr Joseph Gawlina, Archevêque titulaire de Madito, Protecteur de l'émigration polo-

naise par la grâce de Sa Sainteté Pie XII, heureusement régnant.

En automne 1583 nous voyons un prince royal arriver à Rome ad praestandam obedientiam: Stephan Bathory, prince de Transylvanie, nouvellement élu roi de Pologne, envoie, en effet, son neveu André auprès du Pape Grégoire XIII pour annoncer son ascension au trône. Stanislas Reszka l'accompagne et décrit tout le voyage (le fameux *itinerarium* conservé par la Bibl. Jagellone de Cracovie). André Bathory est promu Cardinal à Rome, l'année suivante.

Le successeur du grand roi Etienne, Sigismond III de la dynastie des Vasa, accomplit son acte d'obédience envers Clément VIII Aldobrandini en envoyant en 1594, à Rome, Stanislas Miński, palatin de Łęczyca. C'est à Miński que nous devons la description exacte de cette mission, tout un traité théorique et pratique sur la « Manière de s'acquitter d'une légation », publié par Joseph Korzeniowski au « *Kwartalnik historyczny* ». Et n'oublions pas que c'est l'époque où les traités de ce genre étaient à la mode et que, selon toute probabilité, Miński avait comme secrétaire, durant sa mission à Rome, un grand classique de la théorie de diplomatie, Krzysztof Warszewicki, auteur du célèbre traité « *De legato et legatione* », paru à Rostock en 1592 et à Cracovie en 1595, devançant ainsi le fameux Wicquefort de 89 ans. Miński donne à ses successeurs une série de précieux conseils « *in multis particularibus* »: nous voyons l'Ambassadeur arriver à Rome, faire son entrée privée et officielle, assister au consistoire publique, dîner avec le Pape, visiter les Cardinaux ainsi que les autres Ambassadeurs. Nous apprenons toutes ses difficultés protocolaires à une époque où le grand conflit sur la préséance entre la France et l'Espagne divisait toutes les cours de l'Europe. Mais alors, déjà, le Protocole Pontifical avait trouvé le moyen de concilier les thèses opposées: Miński nous raconte, en effet, que les Ambassadeurs « étaient reçus par le Saint-Père *ordinarie* le vendredi à 21 h., sauf l'Ambassadeur d'Espagne, qui venait le samedi ». Du temps de Miński, il était d'usage que l'Ambassadeur ne prononça pas personnellement son discours, mais qu'il se servit d'un « Orator », qui était toujours un latiniste romain de grande renommée.

C'est ainsi que Miński s'était servi de Laelius Peregrinus,

professeur de rhétorique à l'Université de Rome. Korzeniowski remarque que cette habitude a dû se former vers la moitié du XVème siècle; nous pouvons ajouter qu'en 1680, le Prince Michel Casimir Radziwiłł, Ambassadeur du roi Jean III Sobieski, prononça déjà son discours lui-même.

Miński fût reçu par le Pape au Consistoire public du 27 janvier 1594; grâce à son activité à Rome, le procès pour la canonisation de S. Hyacinthe a pu se faire en quelques mois et après la canonisation survenue le 17 avril, l'Ambassadeur quitta Rome pour la Pologne. On devine qu'il ne perdait pas des yeux ce conseil important, que son célèbre secrétaire Varsevicius donnait dans son traité aux diplomates: « Praepropera enim celeritas inimica est consilio, sed procrastinatio omnium et consiliorum et actionum est perturbatrix »¹⁴.

Le grand évènement qui a ouvert le libre chemin de retour à l'Eglise de Rome pour une grande partie de l'Est schismatique, l'Union de Brześć de 1596, n'a pas fait l'objet d'une mission diplomatique à Rome, car le roi Sigismond III l'a laissé exprès entre les mains des évêques Ruthènes, Pocij et Terlecki, qui ont apporté la bonne nouvelle à Clément VIII. Mais le roi n'a pas oublié d'envoyer à Rome, parallèlement et en même temps, un Ambassadeur spécial, le Sous-Chancelier et Evêque de Płock, Wojciech Baranowski, porteur des lettres royales qui recommandaient les deux évêques uniates au Saint-Père. Nous devons ces précisions aux derniers et si révélateurs travaux du Professeur Oscar Halecki sur l'Union de Brześć, publiés pour le moment au premier volume de l' Edition « Milenium »¹⁵.

Le XVIIème siècle fut en Pologne, comme dans la plupart des pays d'Europe, si on le compare à l'époque de la Renaissance, le temps d'une splendide « décadence » qui ne manque pas d'une grandeur presque monumentale. Dans la mode et dans la vie matérielle, comme le dit si bien Alfons Bronarski dans son précieux livre « L'Italie et la Pologne au cours des siècles »¹⁶, c'est une époque de luxe inouï.

Un exemple typique nous est fourni précisément en Italie, par l'entrée solennelle à Rome de Georges Ossoliński, Ambassadeur de Ladislas IV Vasa auprès du Pape Urbain VIII Barberini en 1633. « L'Entrée officielle de Ossoliński à Rome », nous

dit Bronarski, dont nous citons ici le passage respectif, « demeura célèbre dans les annales de la Ville Eternelle. Elle semble avoir porté à son comble l'admiration de la foule, pourtant habituée à de pareils spectacles ».

« Dans celui-ci, on admira non seulement des groupes de Polonais aux costumes pittoresques, mais aussi de magnifiques chevaux; et pour donner une idée du luxe qui y fût déployé, il suffit de signaler deux détails: l'épée du Grand Chancelier était sertie de pierres précieuses d'une valeur de vingt mille écus, et les chevaux — au moins plusieurs d'entre eux — étaient ferrés de fers à cheval d'or massif, fixés exprès de façon si lâche qu'ils se détachaient dans la rue, à la grande joie du peuple romain qui, après le passage du cortège, ramassa ces précieux fers à cheval. Rien d'étonnant qu'ayant appris toutes ces merveilles, Laurent de Médicis ait chargé le grand graveur Stefano Della Bella de fixer ce spectacle dans une magnifique gravure qu'il exécuta, en effet, et qui nous a été conservée ».

Un distingué diplomate italien de notre temps appelle la diplomatie « une profession un peu anonyme par sa nature même ». Il faut convenir, en lisant cette description de l'entrée de Ossoliński, que cette profession anonyme eut aussi ses reverses.

Ossoliński rentra en Pologne par Venise et Vienne, avec un beau succès diplomatique, comblé de dons, d'honneurs et de titres, dont, du reste, la famille ne s'ornait pas, fidèle en cela à une vieille tradition polonaise.

Nous sommes obligés de traiter avec un certain éclectisme la liste complète des représentants de Pologne près le Saint-Siège dans la deuxième partie du XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles. Un récit détaillé assumerait, en effet, des dimensions qui dépasseraient de beaucoup les cadres d'une conférence¹⁷. Mais en nous rapprochant du règne de Jean III Sobieski, nous ne pouvons passer sous silence la mission du prince Michel Casimir Radziwiłł, connétable du Grand Duché de Lithuanie, beau-frère du roi, envoyé par lui auprès du Pape Innocent XI Odescalchi pour annoncer l'ascension de Jean III au trône de Pologne et de Lithuanie. Radziwiłł devait aussi accorder avec le Saint-Siège l'action commune des princes chrétiens contre les Turcs.

Nous avons parlé de cette mission le 16 décembre de l'année passée en vertu des données provenant « ex diario Pietro Paolo Donae ceremoniarum magistri ». L'éclat de l'entrée de Radziwiłł était presque égal à celui de Ossoliński « Fece una dotta, elegante ed erudita orazione », nous rapporte Pietro Paolo Dona. Malheureusement, il a compliqué sa mission par des prétentions protocolaires. D'après Niesiecki, il serait mort à Bologne sur le chemin du retour.

Trois ans plus tard, le monde anxieux est témoin de ce que Sa Sainteté le Pape Pie XII, Glorieusement Régnant, dans sa lettre à l'Evêque de Augsburg du 27 juin 1955, a appelé: « der glanzvolle Sieg unter den Mauern Wiens im Jahre 1683 durch Karl von Lothringen und den Polenkönig Sobieski ». Le roi Jean III envoie la nuit même après la victoire, au Saint-Père, une lettre, qu'il écrit dans la tente du grand Vizir; cette lettre, rédigée en italien, est accompagnée du drapeau du grand Vizir et confiée au secrétaire du roi Thomas Talenti. Remarquez la pensée délicate du roi qui tenait à ce que ce soit un Italien — Talenti était né en 1629 à Lucca — qui porte le premier au grand Pape Odescalchi, dont nous devons la prochaine beatification à une auguste et récente décision, la nouvelle du triomphe des armes chrétiennes.

Mais la mission officielle, qui était chargée de notifier au Souverain Pontife la victoire de Vienne, était présidée par le Comte Jean Casimir Doenhoff, abbé de Mogilno.

Son beau discours a été publié par Załuski¹⁸: il y rappelait que la décision du roi n'était dûe « nec privato aliquo motivo sed totius gloriae Dei propagandae desiderio conservandaeque christianitatis ».

Doenhoff reste de longues années à Rome où il fut nommé Cardinal en 1686 et Protecteur de l'Hôpital du Saint-Esprit de Saxia. Il mourut en 1697 et fut enseveli en l'Eglise des Trinitaires, où se trouve son épitaphe.

Le chapitre de la défense de la chrétienté dans sa fonction antiturque, entamé sur les champs glorieux de Warna, était clos pour la Pologne. Et penser que, de tant de luttes avec la Turquie ottomane, seulement un sentiment d'estime, de respect et de sympathie réciproque est resté entre les deux peuples, sentiment qui les anime jusqu'à nos jours.

Pour la succession de Doenhoff, la Diète polonaise a posé des conditions: elle a, en effet, inséré aux « *pacta conventa* » du roi Auguste II de Saxe, une stipulation obligeant le roi à nommer, dans l'avenir, seulement des représentants laïcs près le Saint-Siège. Mais je puis vous rassurer: cette stipulation n'a jamais été observée.

Parmi ces représentants, il y avait durant tout le XVIIIème siècle, outre des Polonais, des Saxons, et des Italiens; il y avait de grand noms tels que Tarło, Czartoryski, Lubienski; il y avait de vrais patriotes et d'agents habiles — mais c'est le moment, hélas, de rappeler le mot d'Argenson: « Si habile que soit un diplomate, il ne saurait faire que la mauvaise politique de son gouvernement devienne une politique fructueuse ». L'époque, dont nous parlons a trouvé, du reste, un historien distingué en la personne de Maciej Loret, lui-même diplomate de la Pologne reconstituée qui, dans son livre si intéressant: « La vie polonaise à Rome au XVIIIème siècle » ¹⁹, édité en 1930, a donné de pittoresques silhouettes des diplomates polonais du temps de Stanislas Leszczyński, des rois Saxons et de Stanislas Auguste Poniatowski. Le dernier d'entre eux était Thoma Antici, devenu Cardinal vers le fin de sa carrière (1789), Ministre plénipotentiaire de Stanislas A. Poniatowski, premier représentant de Pologne à Rome auquel la Diète polonaise a reconnu un statut et une dotation fixe.

La collection de documents « *Nunziatura di Varsavia* » et les Archives des Maîtres des Cérémonies pontificales sont une source inépuisable d'informations pour toute cette époque.

Les partages ont étouffé la voix officielle de la Pologne à Rome pendant 125 ans. Et pourtant, le Prince Adam Czartoryski avait ici son agent diplomatique Orpizewski et le gouvernement national insurrectionnel de 1863 était représenté par Gabriel Luniewski et Ladislas Kulczycki.

C'est le 1er juillet 1919 seulement qu'un représentant officiel de la Pologne reconstituée, le Professeur Joseph Wierusz Kowalski, homme de lettre distingué, présentait ses lettres de créance comme Ministre Plénipotentiaire de Pologne à Sa Sainteté le Pape Benoit XV. C'est lui qui m'a raconté les sentiments et les manifestations de la Ville Eternelle, dont il était le témoin ému au mois d'août 1920, après cette victoire de Varsovie, que

Lord D'Abernoon a qualifié de « dixhuitième bataille décisive pour le sort du monde ». Son successeur Ladislas Skrzyński, dont parle dans son beau livre « *I Papi in Campagna* », Emilio Bonomelli ², fût, depuis le 27 novembre 1924, Ambassadeur de Pologne. Il a signé avec Stanislas Grabski le Concordat de 1925 qui est encore formellement en vigueur; son nom est inscrit parmi ceux d'autres ambassadeurs de mon pays décédés à Rome.

Eminences, Excellences, Messieurs, Mes Très Révérends Pères, Mesdames, Messieurs,

Excusez-moi d'avoir été à la fois trop long et trop bref. Mais, à travers la longue liste de noms dont beaucoup vous étiez connus, des noms de gens de mérite, de bons serviteurs de leur patrie et éminents représentants de la grande carrière, à travers les travaux qu'ils effectuaient auprès du trône le plus élevé de la chrétienté pour s'acquitter des tâches que leur avait confiée leur patrie, vous avez vu se déployer devant vos yeux toute l'histoire de cette Pologne, qui, dans quelques années, va célébrer le millénaire de son appartenance à la civilisation chrétienne et de son union avec Rome. L'historien trouve ici les plus importants événements, les plus grands gestes de notre histoire dans leur fonction romaine et il ne peut ne pas rester rêveur devant leur sens et leur signification.

Or, parlant devant les princes de cette Eglise Romaine, à laquelle nous sommes unis et resterons unis par des liens les plus sacrés, devant ce corps diplomatique qui — d'après les mémorables paroles du Saint-Père — « a su montrer... quel est le rôle de la diplomatie dans sa conception la plus haute », devant ce public représentatif de la Ville Eternelle — et parlant à un moment où, comme l'a si bien dit il y a quelques semaines de cela, un illustre collègue, le monde est partagé entre le progrès atomique, l'hypocrisie et l'aveuglement, — je ne peux que vous répéter notre Credo: c'est ici que nous avons trouvé la lumière, il y a mille ans, c'est à cette lumière que nous sommes restés fidèles et voulons rester fidèles, c'est ici que nous sommes décidés à persévérer et c'est d'ici qu'un jour, avec l'aide de la Providence, nous rentrerons chez nous, « pour nous unir à la nation », comme l'annonce notre hymne national — qui ne l'a pas annoncé en vain dans le passé.

Liste des Envoyés de la Pologne près le Saint Siège

Lambert I, Evêque de Cracovie	997
Astryk Anastazy	1001
« Unus frater »	1003
Unger, Evêque de Poznań	1004
« Portitor »	1013-1014
Nuntii , , ,	1014
Légation de Casimir le Rénovateur	1038
Lambert III (Zula), Abdank, Evêque de Cracovie	1083
IwO Odrowąż, Evêque de Cracovie	1212-1216
Albericus, Chancelier du Royaume	1350
Piotr Lis, Chanoine de Kruszwica	1386
Dobrogost, Evêque de Poznań	1387-1388
Wojciech Jastrzębiec	1399
Paweł Włodkowic (« de Brudzewo »), Recteur de l'Université de Cracovie	1420-1424
« Pater Dominus »	1443
Jan Ostrorog, Palatin de Poznań	1467 et 1472
Winceny Kiełbasa, Evêque de Chełmno	1467 et 1472
Jan Sapieński, miles	1468
Jakob de Dębno, Cancelier Royal	1469 et 1471
Jan Gosiłupski, chanoine de Poznań	1478
Filippo Buonaccorsi (Kallimach)	1490
Erazm Ciolek ,	1501
Erazm Ciolek, Wiktoryn de Sienna, Mikołaj Czepliel	1505
Rafał Leszczyński, Castellan de Łąd	1509
Jan Ocieski de Ocieszyn	1540-1541
Marcin Kromer, Chanoine de Cracovie	1548
Piotr Barzi, Castellan de Przemyśl	1567
Mgr. Jerzy Tyczyński	1568-1569
Le Cardinal Stanisław Hosius, Evêque de Warmie	1569-1579
Paweł Uchański, Comte de Służewo	1578
Piotr Dunin Wolski, Evêque de Płock	1580
Andrzej Batory et Stanisław Reszka	1583-1584
Stanisław Reszka	1588
Stanisław Miński, Palatin de Łęczyca, Vice-chancelier de la Cou- ronne , ,	1594
Mgr. Wojciech Baranowski, Evêque de Płock	1596
Wawrzyniec Gębicki, Secrétaire du Roi	1595-1598
Mikołaj Wolski, Maréchal de la Cour	1600
Michał Działyński, Palatin de Inowrocław	1608
NN. Grochowski, Secrétaire du Roi, Curé de Łęczyca	1620
Bartłomiej Powsiński, Abbé de Jędrzejów, Envoyé extraordinaire	1622
Remigiusz Koniecpolski	1624

Jerzy Ossolinski, Trésorier de la Couronne, Ambassadeur	1633
L'Abbé Orsi, résident	1634-1643
Domenico Roncalli, agent	1635
Comte Franciszek Magnus, Ambassadeur	1646
Mancini, agent	1672
Prince Michał Kazimierz Radziwiłł, Ambassadeur	1680
Prince J. Lubomirski, Envoyé extraordinaire	1681
Mgr. Jan Kazimierz Doenhoff, Abbé de Mogilno	1682-1686
Tomasz Talenti, agent	1683
Jan Karol Matesilani, résident	1685-1687
Jan Stanisław Zbąski, Evêque de Varmie, Ambassadeur	1687
Jan Kazimierz Bokum de Alten, Envoyé	1696
Baron del Ge ,	1697
Jerzy Dzieduszycki, Gr. Ecuyer de la Couronne, Envoyé extraord.	1698
Piotr Robert Tapparelli, Comte de Lagnasco, Envoyé extraordinaire	1698
Mgr. Teodor Baron von Schenk	1708-1714
Jakòb Baron de Puget Puszet, Secrétaire du Roi, résident	1712-1732
Piotr Robert Tapparelli, Comte de Lagnasco, Envoyé extraor- dinaire ,	1724-1725
Jan Comte Tarło, Palatin de Lublin, Ambassadeur	1726
Mgr. Michał Kunicki, Référéndaire de la Couronne	1733
Mgr. Jòzef Andrzej Załuski, Référéndaire de la Couronne	1734
Mgr. de Lagnasco, Envoyé extraordinaire	1737-1753
Grabowski Adam Stanisław, Evêque de Chełmno, Envoyé extraor- dinaire ,	1734-1736
Comte Maciej Jòzef Łubieński, Ambassadeur	1762
Prince Jòzef Czartoryski, Grand Echanson de Lithuanie, Envoyé extraordinaire	1765
Marquis Tomasz Antici, Chargé d'affaires	1766
Marquis Tomasz Antici, Envoyé extraordinaire	1768

(Agents diplomatiques du Gouvernement national
1863-1864: Gabriel Łuniewski,
Władysław Kulczycki - Secrétaire).

Jòzef Wierusz Kowalski, Envoyé extraordinaire	1.VII.1919-30.VII.1921
Władysław Skrzyński, Envoyé extraordinaire	31.VIII.1921-26.XI.1924
Władysław Skrzyński, Ambassadeur	27.XI.1924-26.XII.1937
Stanisław Janikowski, Chargé d'affaires	27.XII.1937-23.VII.1939
Kazimierz Papée, Ambassadeur	24.VII.1939

NOTES

- ¹ DŁUGOSZ, *Hist. Pol. Libr. XII*, sub. a. 997, Ed. PRZEZDZIECKI I, 154.
- ² Dr. Jan LISOWSKI, *Kanonizacja św. Stanisława w świetle procedury kanonizacyjnej Kościoła dzisiaj i dawniej*. Hosianum Rzym 1953.
- ³ DŁUGOSZ, *Vitae Episcoporum* (in J. Długosii Opera Cracoviae 1887, pag. 769).
- ⁴ *Monumenta Pol. Historica*, Wyd. BIEŁOWSKIEGO, Lwów 1872, p. 667.
- ⁵ FOLKIERSKI W., *Pawła Włodkowica walka o Polskę*. London, 1955.
- ⁶ *Diplomatie et protocole à la Cour de Pologne*, par le Comte Renaud PRZEZDZIECKI, Paris 1934.
- ⁷ KRAUSKE Otto, *Die Entwicklung der ständigen Diplomatie vom XV Jahrhundert bis zu den Beschlüssen von 1815 u. 1818*, Leipzig, 1885.
- ⁸ FLASSAN, *Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française*, F. 1-7, Paris 1811.
- ⁹ PASCHALIUS, *Legatus*. Altera editio, Parisiis 1612.
- ¹⁰ ROCZNIK JANA Z TARGOWISKA, opracował Emil KALITOWSKI (Mon. Pol. Hist T. III).
- ¹¹ BURCHARD, *Diarii*, Ed. THUASNE.
- ¹² Ks Jan KORYTKOWSKI, *Prałaci i Kanonicy Katedry metropolitalnej gnieźnieńskiej*, od roku 1000 do dni naszych. Gniezno 1883, T. II.
- ¹³ Juljan BARTOSZEWICZ.
- ¹⁴ CHRISTOPHORI VARSEVICII, *De legato et legatione*, Dantisci, 1646.
- ¹⁵ *Sacrum Poloniae Millennium*, Rome 1954, T. I, p. 71.
- ¹⁶ ALFONS BRONARSKI, *L'Italie et la Pologne au cours des siècles*, Lausanne 1945.
- ¹⁷ Voir aussi: « *Repertorium der dipl. Vertreter aller Länder seit dem Westfälischen Frieden (1648)* LUDWIG BITTNER » u. Lothar Gross, I B. (1648-1715) Oldenburg, Gerhard Stalling Verlag.
- ¹⁸ ZAŁUSKI A. ch. *Epistolae hist. fam.* Ł. I cr. 2
- ¹⁹ MACIEJ LORET, *Zycie polskie w Rzymie w XVIII wieku*. Roma, 1930. pag. 384.
- ²⁰ Emilio BONOMELLI, *I Papi in campagna*, Gherardo Cesini, Ed., Roma 1953.

STANISLAS KOSCIALKOWSKI

MARIAN ZDZIECHOWSKI

— *Le savant, le penseur, l'homme* —

Décédé à Wilno au mois d'octobre en 1938, le professeur *Marian Zdziechowski* a été pendant plus d'un demi-siècle l'un des plus éminents représentants de notre science, de notre culture, de notre nation. Il fut en même temps le fils dévoué et fidèle de l'Église catholique, dans laquelle il voyait toujours la messagère de la Vérité Suprême et dont il prenait toujours vivement à coeur les intérêts.

Voici donc la première raison de cet article: commémorer sa mémoire et considérer l'activité qu'il a déployée.

En second lieu: quoique *M. Zdziechowski* ait joué, en tant que savant, que penseur et comme homme un rôle important et de grand mérite, un rôle d'intérêt européen — il est fort peu connu et apprécié — peut-être même l'ignore-t-on de parti pris.

Un exemple caractéristique du mépris injustifié ou de l'oubli dont on frappe *M. Zdziechowski* le voici. Le prof. *Manfred Kridl*, collègue de *M. Zdziechowski* à la faculté des lettres de l'université Étienne Batory à Wilno, dans son livre, connu, estimé et remarquable en certaines de ses parties, qui a été publié à New York en 1945, dédie plus de 600 pages à l'étude de la littérature polonaise (par rapport au développement de la culture) et ne fait pas une seule fois mention du nom de *M. Zdziechowski*, quoiqu'il y cite les noms des personnes, qui ont, sans aucun doute, bien moins mérité de la culture polonaise et qui ne se rattachent pas d'aussi près à la littérature.

Ce manque d'appréciation, cet oubli où on laisse *M. Zdziechowski*, fait naître le désir de rappeler ses mérites, et constitue la deuxième raison du présent article.

La troisième raison, par contre, justifiant le sujet traité, se

trouve dans le caractère spécifique de l'activité déployée par *M. Zdziechowski*, activité tant soit peu de visionnaire et de prophète, surtout pendant les dernières vingt années de sa vie.

Dans ses recherches, *M. Zdziechowski* n'embrassait pas seulement le passé de la culture humaine et les courants intellectuels contemporains à son temps, mais il plongeait dans les temps actuels, dont nous sommes les contemporains, et qui représentaient pour lui le futur; il faut bien dire qu'il les a prévus avec beaucoup de clarté; il a pressenti bien des choses que nous sommes en train de vivre... et que nous devons, sans doute, voir encore.

De là — le surprenant caractère d'actualité de la personne de *M. Zdziechowski* comme écrivain et comme penseur, ainsi que la raison pour laquelle il mérite d'être connu de plus près, et précisément à cette heure-ci.

Nous arrivons enfin à la quatrième et dernière raison de cet article: j'ai eu l'honneur et le bonheur d'avoir connu le prof. *Zdziechowski* pendant, à peu près, les dernières 40 années de sa vie, d'abord comme étudiant et élève dévoué à l'université des Jagellons à Cracovie, ensuite comme collègue, en ma qualité de membre du Conseil de la Faculté des Lettres à l'Université Étienne Batory à Wilno et de membre de la Direction de la Société des Amis des Sciences à Wilno.

Les circonstances m'ont permis de jouir fort souvent de la compagnie du prof. *Zdziechowski* et de m'entretenir avec lui; c'est ainsi que j'ai gardé le souvenir des nombreux détails de nos conversations, non moins que le souvenir des idées, des opinions et des sentiments, exprimés par *M. Zdziechowski*; je désirerais donc en consigner ici au moins une partie; tout en n'étant pas toujours et en toute chose d'accord avec lui, je fus cependant frappé plus d'une fois par leur fraîcheur peu commune, par leur profondeur et originalité — tout à fait inouïable.

* * *

Commençons par citer quelques données biographiques.

Marian Zdziechowski est né en 1861 à Raków près de Mińsk en Lithuanie. Il fit ses études secondaires à Mińsk, où il eut, entre autres, comme collègue *Marian Massonius*, du même âge que lui, professeur à l'Université Étienne Batory mort au

cours de la dernière guerre. Il fit ses études universitaires à Pétersbourg et à Dorpat (Tartu) et enfin à Cracovie.

C'est à Cracovie qu'il prit son grade de docteur et qu'il devint agrégé; en raison de la connaissance remarquable qu'il avait des littératures slaves, on lui confia en 1899 la chaire de philologie slave (ou plutôt, celle des littératures slaves) en qualité de professeur « titulaire » de cette matière d'enseignement. Au point de vue pécuniaire, cette charge était moins lucrative que celle de professeur effectif (extraordinaire ou ordinaire), mais elle lui permettait de rester sujet de l'empereur de Russie, sans quoi il ne pouvait garder sa terre de famille située dans la région de Mińsk.

Il fonda en 1901 le « Club Slave », ainsi que l'organe de ce club « Le Monde Slave ». En 1902 il devint membre de l'Académie des Sciences; il déployait, en même temps, sur une vaste échelle son activité d'homme de science, de publiciste et de professeur.

Il atteignit à cette époque l'apogée de la faveur et de l'approbation publique; cependant l'intérêt qu'il portait à la littérature russe et son estime pour les plus éminents et les plus nobles représentants de cette littérature, devait provoquer d'autre part l'opposition et des réserves dans certains cercles d'étudiants universitaires, provenant en grande partie des territoires annexés par les Russes et nourrissant une espèce d'*aversion* envers tout ce qui était *russe*. Néanmoins, son autorité et sa popularité étaient à cette époque (1902 - 1905) — énormes.

Je me rappelle qu'à Cracovie les cours du prof. *Zdziechowski* représentaient pour nous, ses auditeurs, une sorte d'événement et stimulaient fortement la pensée. Durant ces cours la salle de Copernic, la plus grande du *Collegium Novum*, était bondée, et le sujet des leçons, exposé d'habitude d'après des notes, mais énoncé toujours avec enthousiasme et émotion sincère, suscitait un intérêt prodigieux et provoquait de chaleureuses discussions, qui se prolongeaient ensuite dans les logements des étudiants, parfois jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

La déclaration de la grande guerre surprit *M. Zdziechowski* dans les environs de Mińsk et bientôt il se trouva de l'autre

côté du front — en Russie, à Pétersbourg devenu Petrograd pour être changé plus tard en Leningrad, et à Moscou. C'est là et c'est de là qu'il a dirigé une vaste activité, déployée en faveur de la cause polonaise, tirant parti des relations qu'il avait en Russie et en Europe occidentale.

Après la guerre, après la résurrection de la Pologne, il ne devait plus revenir à Cracovie pour y demeurer. Il considérait que sa place était à Wilno, à l'université Étienne Batory, rétablie grâce aux efforts des armées polonaises. C'est là qu'il occupa — jusqu'à sa mort — la chaire de « Littérature européenne », d'abord en qualité de professeur ordinaire et ensuite comme professeur honoraire. Il fut aussi élu doyen de la faculté des Lettres et, pendant un an, il remplit les hautes fonctions de recteur de l'Université.

En outre — après la mort du prof. *Alphonse Parczewski* — il a été, au cours des dernières années de sa vie, président de la Société des Amis des Sciences à Wilno.

Le prof. *Marian Zdziechowski* mourut le 5 octobre 1938 et repose au cimetière militaire d'Antokol, le plus rapproché de la maison qu'il avait habitée pendant de nombreuses années.

* * *

Marian Zdziechowski avait un esprit éminemment métaphysique, doublé d'un profond substratum religieux et philosophique, un esprit sachant juger des choses, non d'après l'écorce ni l'apparence extérieure, d'après ce qui apparaît à l'oeil ou qui semble; en un mot—non d'après le phénomène, mais d'après le *noumène*, d'après ce qui constitue l'essence d'une chose, d'après ce qui est et qui doit être. De là sa manière — éthique avant tout — d'aborder les phénomènes de la vie.

Ce qui nous frappe en *M. Zdziechowski* c'est qu'il traite constamment chacune des matières formant l'objet de ses études, même celles qui pourraient sembler les plus abstraites, non comme étant détachées de la vie, mais comme se rattachant aux problèmes dont nous sommes environnés, en un mot d'une façon concrète, comme une réalité.

De là le don merveilleux d'actualisation, le don de comparaison, de juxtaposition des divers problèmes et manifestations de la vie d'après leur nature intérieure et leur valeur morale,

le don d'apercevoir le moment présent dans le passé et d'avoir dans le moment présent la vision de l'avenir.

M. Zdziechowski avait en lui quelque chose du visionnaire — je dirai plus: quelque chose du prophète, la faculté de voir, de pressentir et d'annoncer les choses à venir, celles qui ne sont pas encore, mais qui devront arriver, qui arriveront inévitablement, comme une nécessité inéluctable, comme le résultat logique futur des jours passés.

Et ceci ne l'occupe et ne l'intéresse pas seulement, mais le passionne, le remplit d'une inquiétude angoissante, d'une exaltation vraiment douloureuse. Il ne peut parler tranquillement des choses se rapportant à l'avenir; il en parle avec passion, parfois avec violence, avec feu et emportement, et aussi avec un pessimisme qui augmente à mesure qu'il avance dans le temps, qu'il approche du moment actuel.

Cela le pousse — qui le dirait? — vers la politique, non vers l'activité politique, mais vers l'observation des activités politiques, des rapports politiques, — le porte à juger de la valeur des phénomènes politiques, considérés sous un point de vue éthique, et, en même temps, sous le point de vue catholique et polonais que *M. Zdziechowski* comprend en un sens très haut, voulant y voir l'unique critérium d'évaluation infaillible et sûr au point de vue de l'idée morale.

* * *

A côté d'une très profonde et très pénétrante connaissance de la littérature européenne et non européenne et, surtout, d'une connaissance professionnelle et unique en son genre des littératures slaves et des problèmes qui s'y rattachent — les prédispositions dont nous avons parlé plus haut et les qualités particulières de son esprit: caractère métaphysique de la pensée, doublée d'un substratum religieux, aptitude à comparer et à actualiser des symptômes divers, la vision nette du lendemain et l'évaluation profondément éthique des phénomènes étudiés, le tout accompagné d'un pessimisme dont son âme est pénétrée — voilà les traits caractéristiques et constants qui, tel qu'un fil rouge entrelacé, marquent l'oeuvre entière de sa vie de savant, de penseur et d'homme.

* * *

En tant que savant et studieux — *M. Zdziechowski* avait débuté fort jeune dans sa carrière, en publiant en 1882 ses premiers essais et ses premières ébauches; ensuite, régulièrement, pendant plus de cinquante ans, il a publié ses oeuvres, soit séparément, soit dans des revues polonaises et étrangères, en plusieurs langues, sous son nom ou (à cause de la censure) sous des pseudonymes, tels que ceux de *M. Ursyn* et de *Karowski*. Il traite dans ses écrits des littératures slaves, polonaise et russe surtout, de la littérature universelle, des considérations sur les problèmes philosophiques, religieux et sociaux, s'intéressant aux grands courants de la pensée européenne. Enfin, particulièrement pendant les dernières années de sa vie, il marque une prédilection spéciale pour les considérations sur l'histoire et sur la politique, auxquelles il se dédie.

« Les Messianistes et les Slavophiles (*Mesjaniści i Słowianofile*) » est la première oeuvre importante de *M. Zdziechowski*; elle fut publiée en 1888 et traduite elle porte le titre russe de: « *Oczerki iz Psychologii Slawianskawo Plemieni* ». Ce cont, comme l'indiquent le sous-titre de l'édition polonaise et le titre russe, — des « Ébauches sur la psychologie des peuples slaves ».

Dans ce qu'on nomme la « slavophilie » des diverses nations, *M. Zdziechowski* voit de grandes différences et une absence d'intérêt politique plus ou moins grande. S'il s'agit de la « slavophilie » russe, qui s'oppose au XIX siècle à ce qu'on nomme « occidentalisme » et à ceux qu'on nomme « occidentalistes » russes, — il y découvre d'une part, avec justesse, certains aspects d'un « messianisme » spécifique: la croyance en le caractère de nation élue propre à la Russie, en sa grande mission, en la grande oeuvre que le monde slave guidé par la Russie devra accomplir; — d'autre part cependant, il distingue dans cette « slavophilie » russe certains traits d'un impérialisme tartare et mongol, le plus bas et le plus égoïste, d'un impérialisme exclusif et intolérant au plus haut point, tyrannique, soumis à tel ou tel autre despotisme politique, idéologique et social, qui cherche à imposer son autorité, non seulement à la nation russe, mais aussi aux autres peuples slaves, — en se préparant de la sorte à dominer le monde entier.

M. Zdziechowski revient plusieurs fois sur ce sujet dans

beaucoup de ses ébauches et de ses essais, et surtout, 25 ans plus tard, lorsqu'il traite à fond le problème de la spiritualité slave dans ses remarquables « *Nouvelles ébauches sur la psychologie des nations Slaves* » (Nowe szkice z Psychologii narodów słowiańskich), portant le titre: « *Le Rocher du Messianisme* » (U Opoki Mesjanizmu). Léopol, 1912).

* * *

Les oeuvres de *M. Zdziechowski*, les plus importantes, celles qui lui ont assuré une place des plus éminentes parmi les représentants de la science polonaise et européenne sont:

a) « *Byron et son siècle* » (Byron i jego wiek), 2. v. (Cracovie, 1897-99), qui lui a fait obtenir une chaire à l'université des Jagellons à Cracovie, et:

b) « *Le pessimisme, le romantisme et les fondements du christianisme* » (Pesymizm, romantyzm a podstawy chrześcijaństwa), 2. v. (Cracovie, 1914), en deux volumes comme l'oeuvre précédente, publiée l'année de la déclaration de l'avant-dernière guerre.

Ces deux livres sont consacrés à illustrer les grands courants spirituels de l'Europe; *le premier*, ceux des débuts du XIX siècle, *le second* embrasse un temps bien plus étendu, le XIX siècle entier, que l'auteur traite en relation avec l'ensemble du développement de la culture moderne.

Dans le livre « *Byron et son siècle* » l'auteur place la figure centrale de Byron sur l'arrièreplan général des états d'âme et des rapprochements spirituels de l'époque, ainsi que de l'influence exercée par le poète en raison de ses contacts intimes avec les tendances malades de son temps, tendances dont il était le porte-parole.

De même que *M. Smolka* avait donné dans sa monographie: « *Mieczislas le Vieux et son siècle* » la synthèse du moyen âge beaucoup plus large que le titre indique, *M. Zdziechowski* découvre à son tour dans la mentalité d'avant-garde de Byron les tendances pasagères qui régnaient en Europe après la révolution, et établit une relation étroite entre la personne du poète et la mentalité de son époque entière.

Dans son livre « *Le pessimisme, le romantisme et les fon-*

dements du christianisme », les caractéristiques particulières de *M. Zdziechowski*, en tant que savant, se dessinent de la façon la plus prononcée.

Au romantisme, considéré comme un courant d'optimisme empreint de sublime, il oppose dans son livre le pessimisme, qui du reste — d'après lui — pourrait et devrait être une force créatrice, et qui l'est souvent de fait. Toutefois le pessimisme peut devenir, selon l'auteur, une force créatrice uniquement à travers le christianisme, qui, prêchant la futilité et le néant de la vie temporelle, du monde et de tout ce qu'il offre, s'oppose cependant à la vie, non dans le sens de l'anéantissement et de la mort, mais comme une force qui la transforme, la perfectionne et l'élève sur un plan supérieur.

* * *

D'autres essais encore, traitant des problèmes les plus divers, de culture et de moeurs, littéraires, religieux, politiques et sociaux — ne font pas défaut.

Ainsi: « *La renaissance de la Croatie au XIX siècle* » (*Odrodzenie Chorwacji w w. XIX*) (Cracovie, 1902), oeuvre fondamentale et de vaste proportion, qui expose, avec beaucoup de sympathie et de connaissance du sujet, le développement de la culture, de la littérature et de la conscience nationale chez les Croates.

Ou bien: la « *Pestis perniciosissima* ». Je n'oublierai jamais l'impression produite sur moi par l'ouvrage, de proportions modestes, publié sous ce titre à Varsovie en 1903, comme « traitant des courants contemporains de la pensée catholique », et dont le sujet se rattachait à celui des cours tenus à la même époque à l'université de Cracovie.

Ce nom de « *pestis perniciosissima* » le Pape Pie X l'avait donné — on le sait — au « modernisme », c'est-à-dire au courant moderniste qui s'était développé dans l'Église Catholique vers la fin du XIX et au commencement du XX siècle, et dont l'archevêque Bonomelli avait été, au début et pendant un certain temps, le représentant au sein de la hiérarchie ecclésiastique, et Fogazzaro, au sein de la littérature italienne (son roman « *Il Santo* »). Ce courant, catholique en lui-même, fondé sur le rationalisme et sur des postulats d'ordre social, menaçait

par ses conséquences ultérieures de saper les bases mystiques de la religion et, par celà même, de faire changer de place à Dieu, « de Le déplacer », en mettant l'homme en Son lieu, l'homme avec ses tendances, sa volonté, ses besoins, son « moi » — il menaçait en un mot de transformer en anthropocentrisme le Théocentrisme. Aussi ce mouvement fut-il condamné en 1907 par l'Encyclique « Pascendi Dominici gregis ». *M. Zdziechowski* s'était occupé quelques années auparavant de façon très objective et subtile, en même temps qu'avec passion, feu et sentiment, de la question de ce courant « moderniste », s'efforçant de garder toutefois une position absolument catholique.

Vient ensuite: « *La vision de Krasiniski* » (Wizja Krasiniskiego) Cracovie, 1912). — Après une période d'adoration pour le « Poète Anonyme », une espèce de revirement s'était produite dans les sentiments de la société, suivi du déclin de sa gloire. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que la chose avait eu lieu, non pas au moment, où, chez nous, le positivisme battait son plein, mais un peu plus tard, lorsque celui-ci commençait à perdre de sa vigueur, c'est-à-dire au début du XX siècle. Ce sont Wilhelm Feldman et Stanislas Brzozowski qui, par leur jugement porté sur notre littérature, ont peut-être le plus contribué à amoindrir le rôle tenu par Krasiniski dans la poésie polonaise, à le faire — s'il m'est permis de le dire — « descendre de son piédestal », à l'exclure même de la « grande triade romantique », du nombre sacramental de nos trois bardes. Krasiniski, pendant les vingt années d'indépendance qui ont précédé la guerre dernière, ne jouissait pas en Pologne de la sympathie officielle, et il ne peut — c'est évident — en jouir à présent, au cours de la dure époque d'après-guerre.

Il est vraiment difficile de dire ce que fut Krasiniski pour la généralité des Polonais au temps de la jeunesse de *M. Zdziechowski*, (pendant les dizaines d'années qui suivirent immédiatement l'année '63), et même pour la jeunesse de mon époque (fin du XIX et commencement du XX siècle)...

M. Zdziechowski, dans sa « *Vision de Krasiniski* » (publiée en 1912 — centième anniversaire de la naissance du Poète), tâche de l'exprimer d'une façon objective, mettant en relief, grâce à la nature même du sujet, les côtés: métaphysique et mystique, *visionnaire* et *prophétique*, de la philosophie poéti-

que de Krasiniski, peut-être, parce qu'il se sentait en cette matière « congénère » en quelque sorte du poète, et spirituellement les plus rapproché de lui. Ce livre porte le sous-titre: « *Essais sur la littérature et sur la philosophie polonaises* » (Ze studiów nad literaturą i filozofią polską), ce qui prouve qu'il est en quelque sorte un fragment d'une oeuvre plus vaste.

Et puis: « *La glorification du travail - Quelques pensées extraites des oeuvres et se rapportant aux oeuvres de Stanislas Brzozowski* » (Gloryfikacja pracy - Szereg myśli z pism i o pismach Stanisława Brzozowskiego) (Pétersbourg, 1916), ouvrage publié à l'étranger pendant la guerre et publié de nouveau en Pologne, immédiatement après la fin des hostilités (Cracovie, 1921); ou bien encore l'ouvrage intitulé: « *Les influences russes sur l'âme polonaise* » (Wpływy rosyjskie na duszę polska). *M. Zdziechowski* y arrive à la conclusion que ces influences ont été et sont plus grandes de ce que souvent l'on ne suppose — influences sur la langue, sur la littérature, sur la manière de penser. Il relève avec beaucoup de sagacité qu'on peut les découvrir parfois là, où il serait difficile d'en supposer l'existence; ces influences de la culture russe s'unissent et s'associent à une évidente orientation politique antirusse. Nous rencontrons de nombreux symptômes de ce phénomène chez Stanislas Brzozowski (sans parler de Daniłowski, de Sieroszewski et d'autres). Ces influences régnaient très nombreuses dans les cercles radicaux, visant à l'indépendance de la Pologne... Cela nous explique bien des manifestations ultérieures, et même la réalité polonaise actuelle.

Il nous est impossible de parler ici plus amplement des autres essais, ouvrages, dissertations, ébauches, du prof. *Zdziechowski*, épars dans divers journaux et publiés sous forme de volumes séparés, comme, p. ex., les « *Esquisses littéraires* » (Szkice literackie) (Varsovie, 1900), « *La lutte pour l'âme de la jeunesse* » (Walka o duszę młodzieży) (Wilno, 1927), « *De Pétersbourg à Léningrad* (Od Petersburga do Leningradu) (Wilno, 1934), et autres.

A ces derniers — publiés séparément — appartiennent des ouvrages comme: « *L'Europe, la Russie et l'Asie* » (Europa, Rosja, Azja) (Wilno, 1923) — série d'esquisses philosophiques et politiques, psychologiques et sociales; un essai sur « *Napo-*

l^{éon} III » - *esquisses inspirées par l'histoire de sa vie et de ses oeuvres* (Napoleon III - szkice z dziejów jego życia i prac) (Cracovie, 1931), écrit sur l'arrière-plan des tendances, des espoirs et des prévisions — des désillusions et des déceptions de l'époque, au sein desquels s'était écoulée l'enfance de l'auteur. A cette même catégorie d'ouvrages appartiennent aussi deux beaux essais sur Chateaubriand: « *Chateaubriand et Napoléon* » (Chateaubriand i Napoleon) (Wilno, 1932) et « *Chateaubriand et les Bourbons* » (Chateaubriand i Bourbonowie) (Wilno, 1934), ainsi que l'essai: « *La Hongrie et à propos de la Hongrie* » (Węgry i dokola Węgier) (Wilno, 1933), Hongrie dont il fut un ami sincère, ne pouvant jamais oublier l'aide offerte, au moment du danger, par la Hongrie à la Pologne. Il fonda et présida la Société des Amis de la Hongrie à Wilno.

Certains ouvrages de M. Zdziechowski ont été traduits en français, allemand et russe. D'autres (peu nombreux), parurent directement en langue étrangère (p. ex., en russe - l'ouvrage intitulé « *De la conscience religieuse polonaise* » (O polskom religioznom soznanii [Moscou, 1915], et en français: « *Le dualisme dans la pensée russe* » [Paris, 1927]).

« *En présence de la fin* » (W obliczu końca) - un recueil d'ébauches et d'essais, a été publié à Wilno en 1937; c'est le dernier volume publié en entier du vivant de l'auteur. Le dernier article, très bref, publié de son vivant est, autant que je sache, une lettre ouverte, insérée en 1938 dans les « *Nouvelles Littéraires* » (Wiadomości Literackie), à propos de la translation en Pologne des restes du roi Stanislas-Auguste, question d'actualité à ce moment-là.

Ce ne fut pourtant pas le dernier ouvrage du prof. Zdziechowski. Avant qu'il ne tombât malade et même durant le cours de la maladie, il commençait y Wilno, peu de temps avant sa mort, la publication d'un dernier recueil d'ébauches et d'essais, qui se trouvaient, pour la plupart, disséminés dans des revues moins accessibles au public et que l'auteur avait réunis. Cette publication devait être faite par la Société des Amis des Sciences de Wilno. L'auteur ne fut cependant pas en état de la terminer. Après sa mort, les amis et les disciples du défunt continuèrent cette publication, qui fut terminée pendant le tragique mois de septembre 1939. Les événements de la

guerre empêchèrent la diffusion de l'ouvrage. Aujourd'hui, je ne réussis pas à me souvenir du titre donné à ce recueil après la mort de l'auteur. J'ignore ce que devint l'édition, dont les exemplaires furent portés en cachette de la typographie au siège de la Société des Amis des Sciences, déjà sous l'occupation soviétique. En a-t-on pu sauver quelque chose?

* * *

Tel est le *patrimoine scientifique* du prof. *Zdziechowski*, son patrimoine de philosophe et de publiciste. Et, puisque l'on dit avec raison que « la bibliographie des oeuvres d'un savant ou d'un écrivain est sa meilleure biographie », étant l'expression de sa pensée, nous sommes amenés à préciser le rôle de penseur du défunt prof. *Zdziechowsski*.

* * *

M. Zdziechowski est-il un penseur original? Oui, évidemment, autant que peut l'être un penseur catholique. Il n'y a aucun doute en effet que les penseurs catholiques ont, dans leur raisonnement, un point de départ commun; pareillement, ils tendent vers un but final commun et ils arrivent à une même et semblable conclusion « eschatologique »...

Il en a été toujours ainsi, — à commencer par St. Augustin et en continuant avec St. Thomas d'Aquin, Skarga ou Bossuet, Montalembert, Mercier, Newman ou *Zdziechowski*.

Cela ne veut pas dire évidemment qu'il aient tous pensé, dit ou écrit la même chose, car entre cette proposition de départ et la conclusion ultime, l'étendue est immense, une étendue que l'oeil ne peut embrasser, une étendue comprenant l'existence et la vie avec toute la variété infinie de ses manifestations et avec d'innombrables possibilités de les envisager ... « *Unitas in varietate, varietas in unitate* » — tel est le signe particulier qui distingue la pensée catholique.

L'Église catholique a été comparée a un vaste temple qui, sous une seule voûte immense, abrite un grand nombre de chapelles et d'oratoires, les plus divers. Un solitaire et un sociable, un homme de science et un artiste, un sage et un simple, un chevalier éblouissant — défenseur d'une cause sublime — et l'hum-

ble travailleur anonyme sorti de la grise réalité quotidienne — peuvent facilement y trouver place...

Le défunt prof. Zdziechowski, penseur et écrivain catholique, évaluait les faits de la vie sous un point de vue très spécifique, pénétrant toujours le fond d'un problème, son essence intérieure de noumène, sans s'arrêter à son côté extérieur, de phénomène; il savait apercevoir — le dirais-je — « la beauté de la fleur du rosier sans tenir compte du jardin où elle avait fleuri ». En croyant fermement que le salut du monde et la guérison des relations parmi les hommes et parmi les nations ne pouvaient venir que grâce à l'acceptation de l'idéal du christianisme, il entrevoyait la beauté et le rayonnement du sublime, non seulement dans les envolées franciscaines du « Poverello d'Assise », mais aussi dans la « virtus romana » païenne et dans la « Kalokagathie » grecque, ainsi que dans le culte chinois des ancêtres et dans l'enseignement des brahmanes sur le « tat twam asi » — « c'est toi qui es », reliant tout ce qui existe par le lien de l'unité et de l'amour.

Croyant en Dieu, comme à la source du bien, il croyait aussi à la réalité du mal, comme élément de la vie, actif, toujours présent, qui brouille les choses de Dieu.

Et je me souviens, qui en raisonnant de ces problèmes dans ses conversations et dans ses cours, il voyait — s'il s'agit des temps modernes — la plus pure, la plus frappante expression de ce mal, de cete pensée empoisonnée, dans les oeuvres de trois penseurs, de trois écrivains, renommés, fameux et créateurs de génie — qui exerçaient pourtant une influence combien délétère sur les âmes humaines.

Le premier — c'est Machiavel. On sait qu'il fut le premier à exiger résolument l'émancipation de la politique du joug de la morale. Ce fut lui qui, dans son traité « Il Principe », exposa clairement pour la première fois le principe, pervers à l'extrême dégradé, « la fin justifie les moyens ». C'est un principe païen, qui ne pouvait surgir et n'a surgi qu'à la lumière de la renaissance de la pensée laïque et à l'époque du déclin de la morale au XVI siècle. « Il n'est pas permis de faire de mauvaises actions pour atteindre un but qui soit bon » — écrivait déjà au XV siècle le polonais Paul Włodkovic.

M. Zdziechowski trouvait pareillement que les moyens, qui

tendent à réaliser une entreprise, doivent se trouver, disons de façon immanente, dans le but même auquel nous tendons, comme le but doit être compris dans les moyens. Ces moyens ne peuvent être la négation de l'amour de Dieu, ni contredire les ordres de Dieu.

Le choix des chemins qui conduisent au but, chemins qui nous portent à vaincre la résistance, même la plus grande, toujours conformes toutefois aux principes immuables de l'éthique: voilà le problème qui se pose constamment devant nous et dont dépend en grande mesure, presque entièrement, l'assainissement de la vie.

Machiavel, par le fait même d'avoir formulé sa thèse: « la fin justifie les moyens » — devenait, selon M. Zdziechowski, le porte-parole et, en quelque sorte, l'aïeul d'un courant antihumain des plus néfastes, d'un satanisme croissant, qui devait à lui seul conduire logiquement à la ruine de la civilisation.

Le second auteur — corrupteur des temps modernes — est *Nietzsche* avec son culte du surhomme.

Selon M. Zdziechowski, la théorie proclamant l'homme supérieur au devoir, indépendant de tout lien, de toute obligation, de tout « *ich soll* » — « je dois » — avec son droit de se guider dans la vie, uniquement par son propre plaisir, par sa propre volonté, par « *ich will* » — « je veux » — porte en soi le germe mortel, extrêmement dangereux, d'un égotisme et d'un égoïsme centrifuges, car, à la place de Dieu c'est l'homme qu'il pose au centre et au sommet de toute chose; c'est un anthropocentrisme extrémiste, en contradiction perpétuelle et fondamentale avec la conception théocentrique de l'univers, — il conduit de la prétendue condition de surhomme, qui ne reconnaît pas au-dessus de lui de freins moraux, à celle de sushomme, il porte à rendre la vie barbare, antihumaine, bestiale, et à l'empreigner de matérialisme.

D'après M. Zdziechowski, le troisième enfin de ces penseurs et écrivains modernes, sans compter naturellement beaucoup d'autres moins connus, de moindre importance et moins dangereux — c'est, le croirait-on, Léon Tolstoï, qui par sa doctrine de non opposition au mal, représente pour la moralité publique un très grand danger.

M. Zdziechowski a beaucoup d'estime pour Tolstoï, pour

le patriote et le sociologue, pour l'artiste et l'écrivain et découvre en lui non seulement du talent, mais même du génie créateur; par contre, l'opinion qu'il a de lui en tant que penseur est bien pauvre; il trouve décidément injustifiée et exagérée la réclame, qu'on lui fait à ce titre, et considère sa « philosophie » comme étant en réalité fort superficielle, et même (en raison de l'art suggestif de sa parole) comme absolument pernicieuse. Il entrevoit infiniment plus de sincérité en Dostoïewski, et, parmi les penseurs russes, il assigne une place extrêmement élevée à Eugène Troubetzkoï († 1920) et, surtout, au philosophe chrétien et écrivain mystique russe du XIX^e siècle, au penseur et prophète Vladimir Solowiew († 1900).

Les hommes et le monde ne veulent cependant pas prêter oreille à leurs bons génies et à leurs bons maîtres; ils ont préféré et préférèrent écouter un Machiavel ou un Nietzsche, en tirant de leurs enseignements des conclusions définitives. Tout cela a ouvert le chemin à la catastrophe en face de laquelle s'est trouvé le monde d'aujourd'hui, tout cela a permis de se produire au phénomène qui, sans parler du « nationalisme bestial » et égoïste, toujours combattu par *M. Zdziechowski*, est selon lui le plus épouvantable des phénomènes de nos jours — le bolchévisme, c'est-à-dire le communisme russe, tel qu'il se présentait à ses yeux.

Ce ne sont pas tant, ni seulement, les conséquences de l'enseignement de Marx qu'il y voit, mais surtout les effets du sapement des bases mêmes de la civilisation et de la morale chrétienne. Il voyait dans le communisme un péril effroyable menaçant l'Europe, celui d'un recul de beaucoup de siècles en arrière, d'un retour à la barbarie et même d'un complet anéantissement. Ce qui — selon *M. Zdziechowski* — est le plus terrible, c'est le fait que les gens, et chez nous, et en Occident, ne comprennent pas l'horreur d'un tel anéantissement et d'une telle destruction. De loin ils admirent même en théorie ce qui devrait susciter chez des êtres raisonnables des sentiments absolument opposés.

Voici, par exemple, le tableau éloquent que *M. Zdziechowski* trace dans une de ses conférences, tenues au mois d'août 1920. (« De la psychologie due bolchévisme » [*Z Psychologii Bolsze-*

wizmu] — dans les esquisses: « L'Europe, la Russie et l'Asie » [*Europa, Rosja, Azja*] [Wilno, 1923], p. 193).

« Au cours de l'hiver 1920 une conversation animée se déroulait dans un des salons de Paris. Le salon était riche, meublé avec un luxe raffiné: tapis persans, tapisseries précieuses, fauteuils confortables; des domestiques en livrée servaient un thé aromatique... En politique — la dernière mode est à la démocratie: — la maîtresse de la maison est une démocrate des plus rouges. L'expression de son visage, ses yeux reflètent une rêverie profonde, car elle rêve à haute voix. Elle rêve de la Russie, des héros de cette révolution qui s'y est déchaînée, superbe et magnifique, de ces chers "compagnons" — "ces chers Tovarischtsch". Elle voudrait les voir, les connaître, les embrasser, leur exprimer son admiration pour l'énergie, l'enthousiasme et l'inspiration avec lesquels ils sont en train de créer un nouvel ordre de choses, un nouveau monde. Des messieurs en habit — eux aussi démocrates de nuance fort rouge — sont assis autour de la maîtresse de la maison et applaudissent tous à ses paroles. Un seul parmi les invités ne prenait aucune part à la conversation; il venait d'arriver de bien loin, il avait eu l'occasion de connaître le bolchévisme de très près et était de tout autre avis, mais il se taisait, comprenant que, dans l'ambiance du salon, ses paroles auraient été jetées au vent... ».

L'impuissance de l'Occident semble évidente à l'auteur. L'Europe ne possède rien qui lui permette de prouver sa supériorité: elle a cessé, en effet, de puiser dans le christianisme les sucres essentiels à la vie ... Elle est — d'après une définition bien connue — devenue simplement une troupe de paralytiques qui contemplant, passivement et sans y penser, l'ivresse démoniaque des épileptiques sévissant en Russie.

Voici quelques jugements portés sur le bolchévisme, jugements que l'auteur tâche de soutenir par la connaissance qu'il a de la Russie et de la psychologie russe; nous les extrayons, au hasard, de ses ouvrages.

A. — *Le bolchévisme est étroitement lié au passé de la Russie:*

« Le bolchévisme est l'épilogue logique de la lutte centenaire contre le tsarisme. C'est la réalisation du mot d'ordre,

« sous lequel on avait combattu et qui avait été formulé dans
« les termes suivants par Herzen: " Vivent le chaos et la destru-
« ction! ". — Ce mot d'ordre était sorti du fond même de l'âme
« russe; c'était cette parole nouvelle que la Russie, selon ses
« poètes et ses penseurs, devait apporter au monde. Et nous ne
« doutons pas que les historiens futurs ne représentent le bol-
« chévisme comme la manifestation la plus caractéristique de la
« Russie dans le rôle qu'elle aura tenu sur la scène de l'histoire.

« C'est vers le bolchévisme que tendait l'histoire de la Russie
« depuis le règne de Pierre le Grand, c'est-à-dire, depuis le
« moment où elle entra en un contact plus immédiat avec la
« culture de l'Occident. La Russie en effet — comme le disait
« Herzen — se trouvait sur l'autre rive par rapport à l'Europe.
« Elle ne prenait aucune part à son existence historique et n'y
« était pas liée par le fil de la tradition; c'est donc *de l'autre rive*
« qu'elle observait l'Europe et en apercevait ainsi plus aisément
« les côtés négatifs, désirait d'autant plus ardemment les dé-
« truire. Elle partageait avec l'Europe tous les doutes qui la tra-
« vaillaient, mais ne se réchauffait pas à sa foi. Et c'est aussi
« *sur l'autre rive* qu'elle s'est arrêtée en présence de son propre
« passé, dans lequel il n'y avait rien qui put attirer vers elle ni
« attacher à elle ». (« De la psychologie du bolchévisme » [*Z*
Psychologii Bolszewizmu] — dans les esquisses: « *L'Europe, la*
Russie et l'Asie » [Europa, Rosja, Azja] [Wilno, 1923], p. 200).

B. — *Il possède une stratégie excellente.*

« J'ai senti très clairement dès le début l'horreur de l'oura-
« gan qui avançait de l'Est, et je le sens pareillement aujour-
« d'hui... Aujourd'hui — *Zdziechowski* écrivait en 1937 — on
« nous console, à vrai dire, en affirmant qu'il n'existe plus à
« présent de danger direct du côté de la Russie, que nous ne
« sommes plus menacés d'invasion, les bolchéviques étant trop
« absorbés par leurs embarras intérieurs, et encore d'avantage
« par leurs propres querelles. C'est une maigre consolation, car,
« tout en ne renonçant pas au plan d'une grande offensive, ils
« mettent habilement en action ce que les militaires appellent
« la " stratégie de Gengis - Khan ". Cette stratégie consistait en
« ce que les Tartares avaient leur base d'opération non pas à
« l'arrière, mais devant eux. Ce fait pourrait sembler paradoxal,

« il faut toutefois le comprendre de la façon suivante: avant de
« commencer une invasion, ils préparaient au moyen d'une pro-
« pagande savante, organisée dans le pays, objet de la conquête
« future, chaque chemin et chaque sentier, en tirant parti de
« tous ses défauts politiques et sociaux, de tous les différends
« intérieurs, en excitant les uns contre les autres, en corrom-
« pant ceux-ci et leurrant ceux-là de promesses; ils affaiblis-
« saient et détruisaient de la sorte la résistance morale de la
« population. Dès que les signes de la démoralisation étaient
« visibles, l'invasion avait lieu — et les régions conquises et
« occupées ne représentaient plus pour l'envahisseur une source
« de difficultés, mais au contraire, une source de nouvelles
« richesses et de nouveaux moyens, affluant pour renforcer
« l'armée ». (« Les avant-coureurs du satanisme en Pologne »
[*Zwiastuny Satanizmu W Polsce*] « *En présence de la fin* » [*W
Obliczu Końca*] [Wilno, 1937], p. 142).

C. — *Le bolchévisme a ses charmes — il représente une idée.*

Voici ce qu'en dit le prof. *Zdziechowski* dans une de ses conférences:

« Les gens à l'esprit plus profond, les gens qui pensent,
« méprisent évidemment les lieux communs, mais, lorsqu'ils ren-
« contrent sur leur chemin des courants subversifs, ils se met-
« tent à philosopher. Ils se demandent, si la tempête qui avance
« impétueusement de Russie ne serait pas nécessaire par hasard
« et ne purifierait pas l'atmosphère. Il y a au fond tant de mal
« chez nous; quoique si terrible, le bolchévisme, une fois passé,
« laisserait après tout derrière lui des suites bienfaisantes,
« hâterait la réalisation de diverses réformes utiles et remplirait,
« en un mot, la mission remplie en son temps par la révolution
« française. Mais celui qui raisonne de la sorte est déjà le héraut
« inconscient du bolchévisme, il lui a déjà ouvert les portes de
« son âme. Une société qui compterait parmi ses membres beau-
« coup de personnes raisonnant de la sorte est destinée à priori
« à devenir la proie du bolchévisme ».

« Le bolchévisme est une idée, son essence consiste dans la
« réalisation totale du collectivisme; le chemin qui y mène est
« celui de l'anéantissement absolu du passé, au point qu'aucune
« de ses formes ne puisse survivre, même exceptionnellement —

« tel est l'enseignement de *Bakounine*. Le bolchévisme, puissant « grâce à la foi fanatique de ses adeptes, ne se laissera vaincre « par aucune sorte de demi-bolchévisme ou de bolchévisme partiel... On pourrait seulement triompher du bolchévisme par « une courageuse négation de la négation qu'il représente, ou, « en d'autres termes, en s'appuyant solidement à ces éléments « du passé, dont la valeur est réelle et durable ». (« L'Europe, la Russie et l'Asie » [*Europa, Rosja, Azja*], p. 203).

M. Zdziechowski est d'avis que ce sont les idées qui régissent le monde, et non pas les militaires, les diplomates, les banquiers, ou même les intérêts. Et le bolchévisme représente *une idée*, bien qu'elle soit satanique, et il a inscrit la parole « Idée » sur son étendard. Il est vrai que dans le développement d'une idée le dernier mot appartient souvent à l'absurde où on l'a réduite, mais l'absurde possède en soi une force contagieuse, surtout par rapport aux masses, aux foules impulsives qui sentent les torts dont elles sont les victimes et qui ne comprennent pas; — l'absurde peut alors durer et régner fort longtemps. La loi de la conséquence logique est implacable; aucune idée ne disparaîtra de la scène du monde, avant d'avoir épuisé en entier son contenu avec toutes ses suites.

On peut combattre une idée, seulement et exclusivement, par une idée; à une idée il faut en opposer une autre... mais laquelle? C'est ici que nous touchons au noyau de la question. Il n'y a que le christianisme plein et héroïque que nous pouvons opposer au communisme intégral bolchévique.

« Hic incipit tragedia ». L'Europe, désireuse de combattre l'anti-Europe est-elle capable d'accomplir les gestes d'un christianisme héroïque, et notre civilisation, chrétienne de nom, antichrétienne d'esprit, en est-elle capable? — plongée comme elle l'est dans le snobisme, dans les molleses de l'existence, déchirée par la relativité des opinions... Se laissera-t-elle embraser par la flamme sacrée de l'enthousiasme, qui la poussera à entreprendre une grande croisade en défense de la civilisation et de ses bases chrétiennes? Est-ce que les nations menacées réussiront à le comprendre, surtout celles en faction aux avant-postes de la civilisation, les plus avancés vers l'Orient?! En présence d'un tel but, d'une telle idée — s'écrie *M. Zdziechowski* — que tous les différents qui les partagent soient relégués au dernier plan!...

Ne serait-ce pas cependant une illusion?! Les nations et les hommes voudront-ils jouer le rôle d'« adjutores Domini contra satanam? » — comprendront-ils que le Christ n'est pas un vain mot, qu'Il ne représente pas une philosophie, ni une théorie, mais qu'Il est la vie même et ne peut être compris, assimilé et réalisé, selon toute l'étendue de l'enseignement sur les Huit Béatitudes, que par le fait même de la vie... *Une tristesse sans fond* envahit l'âme de *M. Zdziechowski*, le penseur et l'homme, et l'abreuve d'un pessimisme qui pourrait sembler sans espoir. Au dynamisme bolchévique, pernicieux et antichrétien, le christianisme, plutôt statique, par sa nature, et peu enclin aux explosions violentes et aux révolutions, ne saura répondre par un dynamisme analogue.

Quel est le signe caractéristique de notre civilisation actuelle? — c'est la demande que pose *M. Zdziechowski*, et, suivant en cela l'opinion de Guillelmo Ferrero, il répond ainsi:

Le signe caractéristique de notre civilisation... — c'est le triomphe, porté à l'absurde, de l'élément quantitatif sur l'élément qualitatif: « la qualité cède le pas à la quantité, et cette « dernière cherche sans y réussir à se transformer en qualité », ce qui veut dire que le monde entier, « l'Europe et l'Amérique, « se sont contentées — en conformité à la loi de la mineure « résistance d'une définition du progrès la plus commune, la « plus facile et la plus grossière, c'est-à-dire d'une définition « exclusivement *quantitative*; et qu'elles ont identifié le progrès « avec l'accroissement de la richesse et avec le perfectionnement « des machines qui la produisent. En acceptant de mesurer le « progrès par la richesse, c'est-à-dire par la puissance maté- « rielle, — nous perdons toute sensibilité pour les valeurs quali- « tatives des choses, pour la différence entre le bien et le mal, « entre le beau et le laid; nous devenons indifférents à l'idéal « de la perfection artistique, morale et religieuse, vénéré par « nos ancêtres; nous subordonnons forcément l'art, la morale « et la religion même à la fabrication de machines toujours « nouvelles, à la découverte de nouvelles minières et à l'exten- « sion de la superficie des terrains cultivés... ». (« *Mickiewicz, Merejkowsky et la révolution russe* [*Mickiewicz, Mereżkowski i rewolucja Rosyjska*] — « *L'Europe, la Russie et l'Asie* » [*Europa, Rosja, Azja*], p. 70).

Ce qui a distingué et qui distigue particulièrement notre époque, c'est — d'après *M. Zdziechowski* — le contraste toujours croissant entre la civilisation extérieure et la sauvagerie intérieure qui acquiert, grâce aux conquêtes techniques, des armes et des moyens d'action terribles et transforme « la civilisation en barbarie multipliée par la science ».

Une civilisation de ce genre peut-elle s'opposer victorieusement aux machinations de la force numérique, de la force matérielle, à la barbarie en un mot?

Et voilà la source du *pessimisme* de *M. Zdziechowski*. Les temps que nous vivons lui semblent être « l'agonie de la civilisation ». Nous nous trouvons devant une catastrophe. « Nous « voici — dit *M. Zdziechowski* — en présence de la fin de l'histoire. Chaque jour apporte son témoignage des effroyables « progrès d'une peste morale qui envahit tous les pays, qui s'infiltre dans l'organisme de toutes les nations, qui donne partout « origine au procès de décomposition et qui les précipite dans « un abîme de corruption et de sauvagerie ».

« À la vue de tout cela, ma pensée tourne à l'eschatologie. « J'appartiens aux personnes, je crois peu nombreuses, qui entendent clairement le mugissement de la tempête toute proche, « tempête dont il a été dit: " ...il y aura en ces jours des tribulations telles qu'il n'y en a point eu depuis le commencement « du monde... (Marc, XIII, 19), on verra se lever nation contre « nation, royaume contre royaume (Matthieu, XXIV, 7), vous « verrez l'abomination de la désolation... (Matthieu, XXIV, 15), « les hommes séchant de frayeur... (Luc, XXI, 26) ". Mais « " ainsi, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le « Fils de l'homme est proche, qu'Il est à la porte ". (Matthieu, « XXIV, 33) ».

Mais — le sentiment eschatologique qui nous pénètre aux époques des grands bouleversements, où nous sommes écrasés par l'immensité des malheurs, ne nous autorise pas à laisser tomber nos bras dans un geste de découragement fataliste — ce sentiment est un sentiment *fortifiant*.

« Le Sauveur, en nous appelant à un royaume qui n'est « pas de ce monde, nous invitait par cela même à lutter contre « le monde, contre le mal dans lequel " le monde est plongé ", « contre les forces du mal qui le gouvernent, et nous savons

« que toutes les fois que nous prenons part à cette lutte, sans « nous préoccuper de ce que sera aujourd'hui le résultat du « combat, nous collaborons avec Dieu à la construction de la « Maison du Seigneur ». (« En présence de la fin » [*W Obliczu Końca*] — préface, p. VII-VIII).

Autant que cela a été en son pouvoir, *M. Zdziechowski* a tâché de travailler à la construction de cette « Maison de Dieu », considérant, du reste, le pessimisme, non comme une fuite devant la vie active, mais, au contraire, comme un encouragement à lutter contre le mal qui existe dans la vie... Il ne craint pas d'être le paladin d'une cause même perdue, si sa conscience l'approuve.

Il reconnaît que le pessimisme est une force créatrice, une réalité de la vie, qui trouve dans la maladie et dans la douleur l'impulsion nécessaire pour y chercher un remède.

* * *

Le penseur que nous venons de voir en *M. Zdziechowski* imprimait sa marque sur l'homme qui était en lui.

M. Zdziechowski se distinguait par une simplicité extrême. Il traitait les gens avec indulgence et même avec naïveté, la naïveté de l'homme d'une droiture absolue et fondamentale...

Que de fois, trop souvent, sa confiance envers les hommes a été exposée à de rudes épreuves, et lui-même s'est vu fréquemment exploité par la bassesse humaine... On l'a exploité de tout côté, en le réduisant parfois au désespoir; c'étaient des miséreux de toute sorte, de vrais ou de faux pauvres, auxquels il ne savait pas opposer de refus, prêtant foi même à des imposteurs notoires. Il a été exploité par les étudiants qui venaient le prier d'intervenir en leur faveur et d'intercéder pour eux, au cas de quelque échec subi aux examens, ou qui sollicitaient son appui pour des causes souvent infailliblement perdues... Toute espèce de spéculateurs politiques se servaient de son autorité et du prestige moral de son nom pour couvrir parfois leur jeu et leurs manigances équivoques. Nous devons remarquer à ce point que *M. Zdziechowski*, lui-même plutôt aristocrate et monarchiste de conviction, considérait néanmoins, et pratiquement, et moralement, la démocratie comme une nécessité sociale et historique.

Il se distinguait par le courage civil de dire toujours en face aux gens la vérité, ou ce qu'il considérait vérité, et de toucher à des arguments peu populaires; il était doté en même temps d'une douceur de caractère exceptionnelle, ne voulant chagriner personne, et, d'autant moins, faire tort à quelqu'un...

Il commettait des erreurs, mais était toujours prêt à avouer l'erreur ou le faute commise...

Le prof. *Zdziechowski* se distinguait par une droiture extrême, qui ne souffrait le moindre écart, même dans les cas, où il s'agissait de questions et de formes purement conventionnelles et futiles.

Je peux citer ici un exemple de sa droiture, droiture qui pourrait presque paraître naïve et enfantine, mais qui avait cependant sa profonde raison d'être dans toute la formation morale de *M. Zdziechowski*: quand il était président du bureau de direction de la Société des Amis des Sciences à Wilno, il répugnait d'user de formules comme « avec reconnaissance et respect », ou « avec un vrai respect », en signant les lettres officielles que la Société adressait à des auteurs, à des rédactions de journaux ou à des institutions, en Pologne et à l'étranger, pour les remercier de l'envoi de publications, car il « ne se sentait pas capable — disait il — de nourrir de respect, ni vrai ni d'aucune sorte, ou d'éprouver de reconnaissance à leur égard ». Ces lettres, de caractère conventionnel, adressées par la Société à des destinataires, avec lesquels elle maintenait des rapports de courtoisie consistant dans un échange réciproque de publications, étaient, sur la demande insistante du président, signées de règle par d'autres membres de la direction, pour qui la chose ne présentait pas de difficulté morale particulière.

Cette « droiture de caractère » et cette répugnance morale pour tout compromis portaient *M. Zdziechowski* à appeler le traité de Riga (1921) « le crime de Riga », car — comme il le disait — ce traité avait plongé dans les ténèbres les plus épouvantables de l'esclavage pour le moins un million de Polonais, et ces gens, qui avaient fait confiance à l'Occident, à la Chrétienté et à la Pologne, s'étaient vus trahis d'une façon aussi atroce.

« Je crains — disait-il dans un élan prophétique — je crains que la même bonne raison (c'est-à-dire l'absence de toute rai-

son) qui nous a porté aujourd'hui à céder Mińsk » — Mińsk presque sa ville natale — « ne nous oblige dans une vingtaine d'années à céder, et Wilno, et Grodno, et toute l'étendue de nos terres orientales »; — « qui sait — ajoutait-il dans l'amertume de son âme — s'il ne nous faudra pas céder aussi la Pologne entière »...

* * *

M. Zdziechowski a été un des Polonais contemporains peu nombreux qui eut beaucoup d'amis et de relations dans les milieux internationaux; dans les pays slaves avant tout — l'ancienne Russie, la Bohême, la Yougoslavie — et aussi en Hongrie, en Allemagne, en Italie, en France. C'est pourquoi sa maison, d'abord de Cracovie, ensuite de Wilno - Antokol, recevait-elle souvent, pendant la dernière quinzaine d'années de sa vie, la visite d'étrangers, représentant la science, la littérature, la pensée philosophique et politique, et tous ces étrangers en gardaient le plus charmant souvenir.

* * *

Je désirerais relater ici encore un détail, qui n'est peut-être pas connu de tout le monde. Après les événements de 1926, les représentants des plus hautes sphères de Varsovie proposèrent la candidature du prof. *Zdziechowski* à la Présidence de la République. Toutefois, *M. Zdziechowski* refusa catégoriquement cet honneur et ce n'est seulement qu'après son refus qu'on posa la candidature du prof. Ignace *Mościcki*.

Le fait que *M. Zdziechowski* a refusé d'accepter la candidature qu'on lui proposait est — selon moi — un bonheur. Je ne me l'imagine pas assumant un rôle d'une responsabilité aussi grande et, tout en portant à sa mémoire et à sa personne le plus profond des respects, tout en rendant la plus ample justice à son autorité morale, il me semble que peu d'hommes peut-être eussent été moins aptes à occuper cette haute charge et à jouer le rôle qui s'y rattache. La preuve positive de son sens autocritique nous la trouvons dans le fait qu'il a refusé d'accepter la proposition avancée et qui il l'a même rejetée « a limine ».

* * *

Le livre de son existence belle et noble s'est fermé à la 77^{me} année de sa vie. La corde, qui rendait toujours un son pur, s'est

brisée. La Pologne s'est trouvée plus pauvre d'une âme, richement dotée de valeurs spirituelles...

* * *

Le prof. *Zdziechowski* est mort en automne 1938. Le précédant de trois ans, sa femme Marie *Kotwicz* était descendue dans la tombe. Son fils cadet a péri tragiquement pendant la première guerre mondiale. Xavier (un peu poète), le dernier fils qui lui était resté, fut déporté en Extrême Orient et mourut en décembre 1941 en Sibérie, dans un des « camps de l'Oural septentrional... ».

* * *

Les dépouilles mortelles du prof. *Zdziechowski* reposent au cimetière militaire d'Antokol à Wilno auprès de celles de sa femme — sous une croix de pierre qui porte, gravées par la volonté expresse de M. *Zdziechowski*, encore de son vivant, les paroles suivantes, prises dans la préface de la Messe pour les défunts: « ...Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur, non tollitur et aeterna in coelis habitatio comparatur ».

Zdziechowski grand savant, grand penseur et grand homme a représenté la gloire la plus pur de l'Université de Wilno pendant les vingt dernières années de son existence, avant que la guerre ne vint la détruire. Il est aussi une gloire de sa nation, et il a bien mérité du monde chrétien.

Mons. LUIGI TAUTU

MARGHERITA DI UNGHERIA
IMPERATRICE DI BISANZIO

Se Bela III re di Ungheria (1172-96) non riuscì a salire sul trono di Costantino, benchè dimorasse otto anni (1164-72) alla corte del grande Manuele Comneno (1143-80) come promesso-sposo di Maria sua figlia e candidato-erede al trono bizantino — suo promesso-suocero, natogli nel 1169 un erede maschile, cambiò idea e sposato Bela-Alessio con Agnese-Maria di Chatillon, sorellastra dell'imperatrice stessa e figlia di Costanza e del celebre condottiero latino in Oriente, Raynaldo di Chatillon, lo rinviò sul trono degli Arpadi — tuttavia sua figlia Margherita-Maria, per un curioso destino della storia, divenne imperatrice di Bisanzio, sposando nel 1185, appena decenne, lo usurpatore del trono dei Comneni, Isacco Angelo, che resse lo scettro di Costantino per ben dieci anni (1185-95; † 1204).

Isacco Angelo, vedovo con due figlie e un figlio — il celebre Alessio IV, che diede occasione agli Occidentali di occupare Costantinopoli e di istaurarvi poi il famoso impero latino — tolto di mezzo Andronico Comneno (1183-85) — egli anche un usurpatore che uccise il minorenni figlio di Manuele, Alessio II (1181-1182) — prese le redini del governo in circostanze particolarmente difficili: sui confini dell'impero premevano dall'Oriente gli infedeli Turco-saraceni, dall'Occidente i Normanni della Sicilia i quali sotto il valente Guglielmo II riuscirono ad occupare nel 1185 Durazzo e Salonicco, mentre al Nord i Valacco-bulgari si inquietavano continuamente. Sposando la decenne figlia di Bela III Isacco pensava di trovar in lui un valido ed esperto alleato in mezzo a tante difficoltà e preoccupazioni. Così la piccola Margherita divenne imperatrice del più splendido e potente impero che esisteva ancora nel medioevo dopo il tramonto di

quello occidentale travolto dalle invadenti razze franco-germaniche.

Le vicende di questa donna, che in mezzo a tanti rovesci e sanguinosi avvenimenti fu una delle più travagliate donne del duecento, per la sua speciale posizione di occidentale divenuta una fervida fautrice degli Orientali e per i suoi particolari rapporti con le popolazioni balcano-danubiane, meritano esser meglio conosciute e rilevate.

Il matrimonio del quarantaduenne imperatore Isacco Angelo colla decenne Margherita — diventata poi una bella donna, come lo notano i contemporanei ¹ — avvenne a Bisanzio, secondo il fastoso rito bizantino; anzi, dal cambiamento del suo nome in Maria si può dedurre con una certa probabilità che i tracotanti teologi bizantini la fecero anche ribattezzare, come accadde a suo padre quando gli fu cambiato il nome in Alessio nel non lontano 1164 ².

Ma questo strano matrimonio rovesciò sull'impero una grave calamità: la ribellione dei due fratelli di origine valacca, Pietro e Assan, ribellione che ebbe come conseguenza interminabili e sanguinose lotte coll'impero e finalmente la fondazione del cosiddetto secondo impero bulgaro-valacco nel 1187. Narra il contemporaneo storiografo Niceta Acominate ³ che l'imperatore, per coprire le enormi spese del suo strano matrimonio, impose gravi tributi sulle popolazioni dell'impero, specie su quelle agricole e pastorizie dei Balcani presso Anchialo, ciò che diede occasione ai due scontenti e offesi fratelli di scatenare la nota ribellione bulgaro-valacca.

Non abbiamo particolari sulla vita di corte della giovane Margherita-Maria; ma essa non poteva esser molto felice. Il suo marito, in mezzo alle gravi angustie dell'impero, insidiato anche dal proprio generale, Alessio Branas, il quale occupate vittoriosamente Salonicco e Durazzo dai Normanni, e mandato contro i ribelli bulgaro-valacchi, credette opportuno di proclamarsi imperatore ⁴, — dovette assentarsi spesso dalla capitale, prendendo personalmente parte nelle lunghe e pericolose campagne contro detti ribelli.

Ma l'immane catastrofe seguì dopo. Dopo appena dieci anni di regno, Isacco fu rovesciato, accecato e incarcerato dal proprio fratello, che col nome di Alessio III salì sul trono. Marghe-

rita-Maria non sembra di aver avuto gravi noie in seguito a questo rovesciamento. Non ci consta esser stata anche essa rinchiusa assieme al suo disgraziato marito e figliastro Alessio, ma fu relegata in un monastero ^{4a}.

Alessio, evaso dal carcere, riuscì ad arrivare in Occidente e presentatosi al papa, il grande Innocenzo III, ed alle altre corti, specialmente a quella del suo cognato Filippo lo Svevo, pretendente al trono imperiale d'Occidente, — una delle due figlie di Isacco, Irene, morto il suo primo marito, Ruggero, principe di Taranto, sposò lo Svevo Filippo, fratello di Enrico VI — chiese aiuto per ricuperare il trono di Bisanzio dalle mani del suo zio usurpatore Alessio III. E' noto come i capi della quarta crociata, Bonifacio di Monferrato, Baldovino delle Fiandre ed altri, consigliati dal quasi cieco ma furbo ottuogenario doge di Venezia Enrico Dandolo, accolsero, contro la sospettosa opposizione del Pontefice, la richiesta del giovane fuggiasco pretendente di insediarsi sul trono di suo padre.

Margherita-Maria vide un nuovo transitorio bagliore di gloria. I crociati, occupata Zara, dominio del suo fratello Emerico re di Ungheria, in prò dell'avidamente repubblica marinara che prestò il naviglio alla famosa impresa, si affacciarono nelle acque del Bosforo e il 17 luglio 1203, cacciato l'usurpatore Alessio III, misero sul trono di Bisanzio il cieco Isacco tratto dalle carceri e come correggente il suo figlio Alessio IV. Margherita-Maria uscita dal monastero era presente a questo effimero e opaco bagliore di gloria. Ecco come la descrive un teste presente, lo storiografo franco Geoffroi de Villehardouin ⁵.

« Les messagers (dei Crociati che furono mandati per far accettare anche da Isacco le condizioni pattuite col suo figlio) furent ainsi amenés jusqu'au haut palais (des Blaquernes); là ils trouvèrent Isaac (si richement vêtu, qu'en vain eût-on demandé un homme plus richement vêtu) et à côté de lui l'impératrice sa femme, qui était bien belle dame, soeur du roi de Hongrie. Des autres hauts hommes et hautes dames, il y avait tant qu'on n'y pouvait tourner le pied; les dames si richement parées, qu'elles ne pouvaient l'être plus. Et tous ceux qui avaient été le jour d'avant contre lui (contre Isaac), étaient ce jour-là tout à sa volonté ».

Ma anche questa nuova fortuna che sorrise a Margherita e alla sua travagliata famiglia, fu di breve durata. I Greci, per le gravi condizioni accettate da Alessio e Isacco verso i crociati:

sottomissione della Chiesa greca a quella romana, un grosso tributo in denaro e derrate, partecipazione alla guerra di liberazione della Terra Santa contro i Turchi, cominciarono a odiare Isacco e suo figlio e sotto l'istigazione di un altro generale imperiale detto Murzuflo, il quale presto si proclamò imperatore col nome di Alessio V, si ribellarono; Isacco fu nuovamente rovesciato dal trono, cacciato in carcere dove finì i suoi miseri giorni nel febbraio del 1204 e suo figlio Alessio ucciso da Murzuflo.

I crociati, con i quali i rapporti del giovane Alessio si raffreddarono sensibilmente per l'impossibilità di adempiere alle gravi condizioni assunte, decisero allora di occupare per conto loro la capitale e di spartire tra di loro l'impero bizantino. Il 13 aprile del 1204 il mondo assistette ad una delle più tremende calamità abbattutesi sulla cristianità: i cristiani dell'Occidente, portando sui loro abiti il segno della croce di Cristo, commisero le più tremende atrocità sui cristiani dell'Oriente; inaudite rapine e profanazioni ebbero luogo nelle case dei privati, nelle chiese e nei celebri monasteri della città imperiale. Bisogna leggere le descrizioni dei cronisti del tempo, anzi la lettera del Pontefice Innocenzo III ⁶, il quale condannò, in un primo tempo, l'atroce misfatto, per rabbrivire e rimaner profondamente attristati per la profondità dell'aberrazione in cui può cadere anche gente cristiana.

Margherita-Maria, che fu testimone alla tremenda sciagura, scampò fortunatamente ad ogni pericolo, anzi le toccò fra breve un'altra fortuna: grazie, probabilmente, alle sue eccezionali doti di donna, diventò, fra non molto, la moglie di uno dei più distinti capi della quarta crociata, Bonifacio di Monferrato, vedovo anche lui, re di Salonicco e rivale di Baldovino primo imperatore latino di Costantinopoli. Così ce la presenta una lettera del Pontefice dell'agosto-settembre 1205 ⁷.

Anche al secondo marito di Margherita toccò la sorte di combattere contro gli stessi nemici contro cui dovette combattere con così poca fortuna il suo primo marito, Isacco Angelo: contro i valacco-bulgari, i quali avevano a capo il non meno valente Ionitza, fratello minore di Pietro ed Assan, caduti vittime delle congiure dei propri connazionali. Infatti, spartite le spoglie del conquistato impero dei Greci tra i Franchi e Vene-

ziani, Bonifacio di Monferrato, non essendo eletto imperatore di Costantinopoli, si costituì un regno a Salonicco, con due ducati vasalli da lui dipendenti, di Atene e di Morea. Respingendo i crociati con sdegno e orgoglio le proposte di pace e di amicizia che Ionitza fece ai nuovi conquistatori⁸, questi vennero ad aspre lotte col non meno ambizioso re dei Valacchi e dei Bulgari. Il primo a sostenere gli urti di Ionitza, aiutato dai suoi connazionali di oltre il Danubio e dai Cumani, fu il regno di Bonifacio.

Un interessante episodio riguardante Margherita ci fa conoscere lo storiografo franco Roberto de Clary^{9a} avvenuto durante queste lotte tra Bonifacio e il re dei valacco-bulgari. Tenendo sotto assedio la fortificata città di Adrianopoli e non potendola prendere, Bonifacio ricorse ad un trucco, volendo impressionare gli assediati colla ex-imperatrice di Bisanzio e suoi due figli rimasteli da Isacco Angelo. Condusse sotto le mura della città assediata Margherita e i suoi due figli e la fece parlare così: « *Non mi conoscete? Io sono l'imperatrice e questi sono i miei due figli nati dall'imperatore. Perché non volete riconoscere uno di essi come vostro padrone?* ». Uno degli assediati, « un sage homme », come dice de Clary, le rispose dall'alto dei muri: « *Sì, lo sappiamo che tu sei stata imperatrice e che questi sono i figli dell'imperatore. Ma portateli a Costantinopoli, fate coronare uno imperatore, noi lo sapremo e faremo ciò che occorre* ». Da questo episodio sappiamo che Margherita rimase vedova con due figli — Manuele e Calogiovanni —. Il primo andò a Nicea e si mise a disposizione del nuovo imperatore dei Greci ivi stabilitosi, dove morì nel 1212. Dell'altro ce ne occuperemo ancora.

La sorte volle che anche Bonifacio cadesse vittima del feroce ed implacabile Ionitza, come già accadde all'infelice Baldovinö. Infatti, come dice Geoffroi de Villehardouin⁹, Bonifacio, essendo in campagna contro Ionitza, in occasione di una cavalcata, nelle montagne di Mesinopoli, cadde in un'imboscata degli uomini di Ionitza, i quali, ferendolo gravemente con una freccia, dispersi i suoi pochi uomini, lo catturarono, gli tagliarono la testa e la inviarono a Ionitza a Tirnovo, il quale vedendola ebbe una delle più grandi gioie della sua vita.

« Hélas!, quel douloureux dommage — aggiunge il Villehardouin — ce fut à l'empereur Henri (fratello e successore al trono di Costantinopoli dell'infelice Baldovino) et à tous les Latins de la tère de Romanie, de perdre un tel homme par une telle mésaventure, un des meilleurs barons et des plus larges et des meilleurs chevaliers qui fût dans le reste du monde ».

Questo fu nell'anno 1207, quando perì, non molto dopo, anche il fiero Ionitza, assassinato da un suo parente cumano.

Margherita, rimasta vedova per la seconda volta, divenne tutrice e reggente dell'appena duenne suo figlio Demetrio avuto da Bonifacio. Di questo periodo di tempo abbiamo varie notizie sull'atteggiamento favorevole e simpatia che l'ex-imperatrice di Bisanzio, vissuta nello splendore della corte imperiale di Costantinopoli « ortodossa », conservò sempre per gli Orientali.

Margherita, benchè nata da parenti cattolici latini, vivendo tra Orientali si avvezzò molto ai loro usi, al loro rito, cosicchè sposando il cattolico Bonifacio le fu molto difficile di abituarsi di nuovo al rito latino. Così risulta almeno da una interessante lettera del Pontefice Innocenzo III scritta non molto dopo il matrimonio con Bonifacio. Ecco cosa leggiamo in quella lettera ¹⁰:

« ...licet ab orthodoxis (intende: catholicis) fueris orta parentibus et latinis, a teneris tamen annis Isacio quondam Constantinopolitano imperatori matrimonialiter copulata, mores et habitum a Graecorum tibi formasti convictu, in quibus provecta pariter et adulta, ritus latinis longa desuetudine penitus reliquisti. Succedente vero tempore, urbe regia in manus tradita Latinorum, post decessum praedicti imperatoris, spectabili viro B(onifacio) marchioni Montisferrati, secundum ritus latinis voluntarie desponsata, in mores tamen tam recenter abhoruisti redire latinis, graecae consuetudinis nimis procaciter aemulatrix. Postmodum vero praefati marchionis carissimi viri tui piis instanter blanditiis delinita, novissime dilectorum filiorum S(offredi) S. Praxedis presbyteri Cardinalis Apostolicae Sedis Legati ¹¹ et (Petri) abbatis Locediensis ¹² salubribus monitis et evidenti ratione frequenter inducta, imo magis divinitus inspirata, cum eodem viro tuo accepta benedictione latina susceptoque Corpore Christi latinis traditionibus consecrato, mente prorsus et corpore, habitu simul et gestu, latinis te legibus consecrasti ».

Così piacque a credere al grande Pontefice o così venne riferito a lui in quell'occasione da parte di Bonifacio o del Legato stesso. Fatto sta però che Margherita-Maria rimase sempre una

fervente fautrice degli oppressi Greci, come risulta da una serie di lettere pontificie scritte durante il periodo della sua reggenza.

In questo periodo Maria venne denunciata parecchie volte al Pontefice da parte dell'arcivescovo latino di Larissa, che proteggesse i Greci, anzi li incitasse di non obbedire alla gerarchia latina. In una lettera del 4 ottobre 1208 leggiamo ¹³:

« Nobilis mulier, relicta marchionis Montisferrati, domina Thessalonicae, ... archiepiscopo Larissensi et suffraganeis eius molesta in pluribus, non solum abbates et abbatias necnon ecclesias et presbyteros de Larissa, pariter et de Larimorond, pertinentes ad ipsos, in praeludicium eorum detinet, verum etiam graecis episcopis contra ipsos — quod si verum est, grave gerimus et indignum — ne Nobis oboediant, favorem suum impendere non formidat ».

Il Pontefice dispose agli arcivescovi (latini) di Patrasso e Tebe e al vescovo di Termopile, di curare che gli abbati e le abbazie da essa detenute venissero restituite e che

« ab iniuria quam eis (cioè all'arcivescovo latino di Larissa e ai suoi suffraganei) super praefatis episcopis (graecis), imo Nobis dicitur intulisse taliter desistendo, quod super hoc manum nostram apponere non cogamur. Alloquin quantumcunque ipsi deferre velimus, quia tamen contra Deum non est homini deferendum,... praefatam nobilem moneatis prudenter et inducere procuretis, ut mandatum nostrum adimplere procuret ».

Questo, dopo che il Pontefice tre anni prima nella lettera già menzionata si felicitò con essa per il suo ritorno al rito latino e la prese sotto la sua protezione insieme ai suoi figli, assicurando a questi i loro diritti.

Da un'altra lettera di Innocenzo III, dello stesso anno (8 dicembre 1208) ¹⁴ sappiamo che il vescovo di Demetriade « fultus potentia laicali », non voleva obbedire all'arcivescovo latino di Larissa. Teste la lettera XIII, 34 ¹⁵ (del 30 marzo 1210), Demetriade, con altri possedimenti, come Vissena, Arcontocoru ecc., formavano la proprietà di Margherita-Maria ricevuta in dono dall'imperatore Enrico, fratello di Baldovino. E' probabile dunque che il suddetto vescovo greco di Demetriade, riluttante all'obbedienza latina, fosse protetto e incoraggiato da Margherita stessa ^{15a}.

Dalla lettera XIII, 42 ¹⁶ (del 31 marzo 1209) deduciamo la ragione di questa riluttanza del vescovo di Demetriade: l'arcivescovo di Larissa

« Vessinen. et Demetriadae episcopis et monasteriis Kelliae ^{16a} in-debitas exactiones imponens, ipsis in aliis iniuriosus plurimum et molestus existit ».

Il Pontefice dice generalmente che questa notizia venne a sua conoscenza — « ad audientiam nostram noveritis pervenisse » — ma non è escluso che Margherita stessa informasse il Pontefice di queste ingiustizie.

Da una lettera dello stesso anno (30 marzo 1210) ¹⁷ risulta che Margherita è intervenuta in favore del monastero greco patriarcale di Acapni presso il Pontefice, il quale scrive all'abate e al suo Convento:

« ...carissime in Christo filiae M(argaritae), quondam constantinopolitanae imperatricis illustris, nunc domina Thessalonicensis, precibus inclinati, personas vestras et monasterium ipsum, in quo divino estis obsequio mancipati, cum hiis quae in praesentiarum rationabiliter possidetis aut in futurum iustis modis, praestante Domino, poteritis adipisci, sub beati Petri et nostra protectione suscipimus ».

I monaci dovranno pagare in compenso della protezione pontificia dieci iperperi annui.

Il Pontefice conoscendo la propensione che Margherita aveva per i Greci orientali, qualche volta si prevalse di essa. Così, essendo i monasteri del celebre Monte Athos barbaramente spogliati da un amministratore, il vescovo di Sebaste della Tracia, nominato dal Pontefice sulla proposta dello stesso Bonifacio marito di Margherita, rimosso poi dall'imperatore Enrico ¹⁸, il Pontefice ordina all'arcivescovo di Eraclea ed ai vescovi di Carditza e Termopile di proporre per la custodia dei monasteri del Monte Santo una persona raccomandata da Margherita « quondam Constantinopolitan. imperatrix illustris, quae Thessalonicensis regni, ratione filii, curam gerit ». La lettera è del 29 marzo 1209 ¹⁹.

Le esazioni e vessazioni dell'arcivescovo latino di Larissa contro i vescovi e abati greci rimasti sul posto e disposti a riconoscere la supremazia del Romano Pontefice, dovevano esser di tale natura che Margherita, benchè ammonita due-tre volte di venir incontro alle lagnanze dell'arcivescovo, si rifiutò di eseguire gli ordini del Pontefice. Ecco cosa leggiamo nella lettera XIII, 103 (del 2 luglio 1210) ²⁰:

« Iam semel, secundo et tertio dilectae in Christo filiae, nobili mulieri relictæ bonæ memoriæ marchionis Montisferrati, nostras dicimur litteras destinasse, ut episcopatus, abbatias et alia iura ecclesiastica, quæ ad ven. fratrem nostrum Larissenum archiepiscopum pertinentia detinet occupata, restitueret ecclesiæ Larissenæ. Sed ipsa nec ad mandatum nostrum nec ad monita venerabilium fratrum nostrorum Atheniensis et Thebani archiepiscoporum, per quos eam mandavimus ad hoc per monita compelli, voluit restituere supradicta; quinimo, non solum ea detinet, verum etiam quosdam episcopos graecos, suffraganeos eius, et alios abbates et clericos nolentes sibi exhibere reverentiam manutinet, favorem eis super tanta eorum nequitia exhibens contra ipsum ».

L'arcivescovo di Neopatrasso ed i vescovi di Jezero^{20a} e Citro, a cui è destinata questa lettera, ricevono ordini dal Pontefice affinché inducano Margherita, anche con censure ecclesiastiche, a restituire i diritti dell'arcivescovo Larisseno e obblighino detti vescovi ed abbati greci a obbedire allo stesso.

In un'altra lettera (del 10 luglio 1210)²¹ l'arcivescovo di Larissa e i suoi suffraganei si lagnano presso il Pontefice che Margherita non solo non pagasse loro le debite decime, ma istiga i suoi uomini, greci e latini, di non pagarle essi stessi:

« nobilis mulier, relicta bonæ memoriæ marchionis Montisferrati, decimas ipsis debitas nec ipsa persolvit nec ab hominibus suis, graecis et latinis permittit exsolvi ».

Da tutte queste lettere crediamo di poter concludere che esisteva una grave differenza di concezione tra Margherita e la gerarchia latina stabilita dai crociati nei territori della Chiesa Orientale. Benchè la secolarizzazione dei beni della Chiesa greca fosse decisa dai crociati nel loro consiglio tenuto nel marzo del 1204, prima della seconda occupazione della capitale dalle mani di Murzuflo, e in seguito a questa decisione molti baroni s'impadronissero dei beni ecclesiastici, proprietà di diocesi e monasteri greci, cui invece la nuova gerarchia (latina) pretendeva esser suo diritto di subentrarvi — le lettere di Innocenzo III sono piene di lagnanze dei vescovi latini contro le usurpazioni di beni ecclesiastici da parte di baroni franchi e veneziani (cf. per es. le lettere del 10 giugno 1210 colle lagnanze dei vescovi latini di Citro e Carditza)²² — e solo col concordato di Ravennica del 2 maggio 1210 venne regolata questa spinosa questione²³, — l'atteggiamento di Margherita riguardo alla ge-

rarchia greca e ai Greci dei suoi domini non crediamo possa spiegarsi solo colla cupidigia dei beni ecclesiastici, movente che ispirò gli altri baroni, ma deve avere un movente anche di altra natura, la simpatia della ex-imperatrice verso i suoi Greci congiunta a un naturale senso di giustizia col quale difendeva loro e il loro rito soppiantato. Margherita voleva l'obbedienza dei Greci al Romano Pontefice e alla Chiesa Romana, ma non a scapito dei loro beni e del loro rito. Atteggiamento che troveremo confermato anche in seguito.

Dopo la tragica morte del secondo marito di Margherita, essa convolò presto a terze nozze, con un altro distinto barone franco, Nicola di Saint Omer. Il defunto storiografo ungherese *Wertner Mór*, partendo da alcune riferenze abbastanza confuse contenute nella Cronaca di Morea ²⁴ e nel Libro della conquista di Costantinopoli ²⁵, ma specialmente tenendo conto di una iscrizione trovata nella cattedrale di Spalato e pubblicata per la prima volta da *Lučić* ²⁶, potè dimostrare con sufficiente certezza che Margherita fu sposata anche per la terza volta, con questo illustre barone franco, da cui ebbe altri due figli, Bela e Guglielmo (*Vilmos*) ²⁷. Bela e suoi discendenti (Nicola, Ottone e Giovanni) divennero signori di Tebe, Guglielmo la seguì, più tardi, nelle natie terre in Ungheria. Nel 1210 Nicola di Saint Omer firma il concordato di Ravennica sui beni ecclesiastici; si trovava dunque a Salonicco come marito della reggente Margherita. Nel 1212 dona all'Ordine Premonstratense il villaggio di Hermocastron presso Brindisi ²⁸. Ma dal fatto che Margherita ebbe da lui solo due figli, il Wertner conclude, con molta probabilità, che Nicola morì non molto dopo quest'anno. Era morto certamente nel 1223, quando Margherita, dopo la conquista del regno di Salonicco da parte di Teodoro d'Epiro o anche prima, tornò, insieme ai suoi tre figli, nati dai tre matrimoni: Calogiovanni, Demetrio e Guglielmo, nei suoi paterni possedimenti in Ungheria. Da una lettera del Pontefice Onorio III del 15 marzo 1216 ²⁹ sappiamo che Margherita « *domina Berriae* » — che non può esser che la nostra — donò i suoi beni dalla Francia alle Suore del monastero di Evreux nella diocesi di Poitiers.

Nubi pericolose si addensavano sempre più intorno al vacillante regno franco di Salonicco di Demetrio figlio di Marghe-

rita. Teodoro Angelo, duca di Epiro — che si fece incoronare anche imperatore dei Greci, peccato per cui il dotto arcivescovo di Ochrida, Demetrio Chomaziano, ricevette aspri rimproveri dal legittimo imperatore greco di Nicea, Giovanni Vatatzes, e dal suo legittimo patriarca Germano II ³⁰ — cominciò già dal 1220 ad attaccare il regno di Demetrio, attirandosi anche una scomunica da parte del Pontefice Onorio III ³¹. Questo Pontefice fece grandi sforzi per salvare il regno di Demetrio e Margherita. Mise grandi mezzi finanziari a disposizione del fratellastro di quello, Guglielmo, figlio di Bonifacio di Monferrato dal suo primo matrimonio. Guglielmo organizzò un numeroso esercito che condusse fino a Brindisi, ma ammalatosi non poté eseguire la traversata fino nella primavera del 1225, quando era già troppo tardi per aiutare efficacemente il regno aggredito, perchè Teodoro l'occupò nell'ultimo trimestre del 1224 ³².

Margherita e i suoi tre figli non sembrano aver aspettato la caduta del regno, ma partirono prima. Infatti, nel marzo 1222 Demetrio è ad Anagni presso il Pontefice, per sollecitare aiuti contro l'Epirota ³³. Nello stesso anno o forse nel seguente, lo troviamo in Ungheria, dove gli capitò di assistere ad un caratteristico episodio dei tempi. Infatti, Demetrio e un suo compagno di viaggio, Ugone ufficiale di Toucy de Narjau, nel marzo del 1224 subiscono un interrogatorio dinanzi un consigliere della Serenissima a Venezia, intorno a una rapina di cui furono vittime tre cittadini veneziani da parte del cugino di Demetrio, Bela, figlio del re Andrea II, e della sua soldatesca, rapina di cui fu testimone oculare anche Demetrio e il suo compagno ³⁴. L'undici marzo dello stesso anno 1223 Demetrio è a Ferentino presso l'imperatore Federico II ³⁵, probabilmente con lo stesso scopo di chieder aiuti per la riconquista del suo regno perduto, che, come sappiamo, cedette poi allo stesso Federico, ricevendo lui e il suo fratello Vilmos beni in Italia presso Napoli e Aversa, a Marigliano. Demetrio morì in Italia nel 1227. Sua madre con i suoi due figli Calogiovanni e Guglielmo si stabilì in Ungheria, sui beni aviti, ricevuti una volta come dote matrimoniale, ed ebbero un certo ruolo negli avvenimenti di quelle regioni, di cui abbiamo vari documenti.

Che Margherita non aspettò il crollo del regno del suo figlio Demetrio, ma si recò in Ungheria ai suoi beni paterni, risulta

anche da una lettera del Pontefice Onorio III del 30 marzo 1223 che è del seguente tenore ³⁶:

M(argaritae) quondam imperatrici Constantinopolitanae illustri,
Solet annuere *etc usque* impertiri.

Eapropter, dilecta in Christo filia, tuis iustis postulationibus grato concurrentes assensu, personam tuam cum omnibus quae in praesentiarum rationabiliter possides aut in futurum iustis modis, praestante Domino, poteris adipisci, sub beati Petri et nostra protectione suscipimus.

Specialiter autem castrum Kewe, cum toto comitatu, redditibus, dignitatibus et proventibus suis; — Varod quoque, Parben, Camanc et Zilzg (Zilzeng), cum villis, silvis, vineis, piscariis, servis et ancillis et ceteris pertinentiis suis; — regale insuper praedium quod Elyad vulgariter appellatur, cum redditibus et proventibus suis; — necnon et alia tria in Bach(ac)lensi provincia constituta, videlicet Soya, Curth et Mirislou, cum pertinentiis suis, — quae de concessione carissimi in Christo filii nostri A(ndreae) illustris regis Hungariae, fratris tui, te legitime proponis adeptam, sicut ea omnia iuste possides et quiete et in privilegiis eiusdem regis exinde confectis plenius continetur, — auctoritate tibi apostolica confirmamus et praesentis scripti patrocinio communimus. Nulli ergo *etc.* nostrae protectionis et confirmationis infringere. Si quis autem *etc.* — Datum Laterani, III.kal, aprilis, pontificatus nostri anno septimo.

E' ovvio che Margherita, vedendo la fine del suo regno a Salonico, non possedendo più nulla nè come ex-imperatrice di Bisanzio nè come vedova di Bonifacio sì tragicamente deceduto, nè come vedova di Nicola di Saint Omer — il ducato di Tebe lo ereditò il suo figlio maggiore Bela, avutolo da questo, i beni in Francia li donò alle Suore di Evreux — pensò a farsi ridonare dal suo fratello Andrea II re di Ungheria i suoi beni matrimoniali ottenuti come dote in occasione del suo lontano matrimonio con Isacco Angelo e per esser più sicura nel possesso di questi beni, chiese anche la protezione e la conferma del Sommo Pontefice. — Autori che si occuparono della faccenda sono del parere che questi territori — almeno in parte — sono gli stessi che Margherita ottenne come dote in occasione del suo matrimonio con Isacco Angelo ³⁷.

Questi territori formarono oggetto di aspro litigio tra il fratello di Margherita, Emerico già re di Ungheria (1194-1204) e Ionitza il fiero re valacco-bulgaro (1197-1207). Sappiamo da una importante lettera del grande Pontefice Innocenzo III del

15 settembre 1204³⁸ che Emerico re di Ungheria fece fermare il Cardinale Legato Leone di Santa Croce che era diretto a Tirnovo capitale del regno di Ionitza, proprio al castro Kewe, coll'intento di non lasciarlo partire finchè il papa non avesse risolto in modo soddisfacente il suo litigio col re dei valacco-bulgari, litigio che tra altre ragioni sorgeva anche perchè Ionitza occupò la terra che il padre di Emerico (e Margherita), Bela III diede in dote a questa in occasione del suo matrimonio con Isacco. Essendo questi territori importanti anche per le circostanze etnico-geografiche di quelle regioni, sarà utile di individuarli più da vicino.

Competenti conoscitori della geografia medioevale di quelle parti, come Ivánfi Ede³⁹, Ortvy Tivadar⁴⁰, Wertner Mér⁴¹ ed altri ancora⁴², fissano così le località menzionate nella lettera di onorio III: *castrum Kewe* è senza dubbio il famoso castro conosciuto durante tutto il medioevo, dalla venuta degli Ungheresi in Pannonia fino all'invasione turca del 1456, che si trovava sulla riva sinistra del Danubio, dirimpetto a Semendria e dirimpetto allo sbocco del fiume Morava nel Danubio, ove oggi si trova la piccola località di Kubin o Covin nel Banato jugoslavo. La citata lettera di Innocenzo III dice di questo castro, ove fu fermato il Cardinal Legato insieme al suo seguito:

« *Procedens ergo cum mentils tuis usque ad regni terminum, pervenit ad castrum quod vocatur Kewe, ubi solo Danubio mediante regnum Ungariae a Bulgarorum provincia separatur* ».

Kewe era anche contea o comitato, comprendendo allora la parte meridionale degli attuali comitati romeni Timis-Torontal, confinando dunque al Nord col fiume Bega, ad Occidente colla Tisa, al Sud col Danubio e all'Est col comitato Caras. Secondo alcuni autorevoli autori ungheresi il comitato di Kewe si estendeva anche a Sud del Danubio, comprendendo Belgrado e Barancs⁴³ (Branicevo, località tanto nota in tutto il medioevo, essendo anche sede vescovile valacca)⁴⁴, e confinando col ducato di Maciva (Macsó) di cui qualche volta faceva parte, come era unito tante volte anche col comitato Caras e Severin⁴⁵.

L'altra località certamente identificabile è *Elyad*. Secondo l'unanime parere dei competenti (Csánki, Ortvy, Wertner) si

tratta della odierna località *Iladia* (Illyéd) presso Oravitza, nel Banato romeno. Ortvay precisa che questo predio reale corrispondeva press'a poco al territorio dell'odierno distretto di Oravitza nel comitato Caras ⁴⁶. Notoriamente questo distretto è abitato in gran parte da popolazione valacca, nei centri di Siclova, Jitin, Subcetate, Ticvani, Verbovetz, Lugoth ecc.

Non precisa il documento dove si trovassero le altre quattro località: *Varad*, *Camanc*, *Perben* e *Zilzeng*. Ma considerando il contesto: *Varod quoque...* e il fatto che vengono elencate tra Kewe e Elyad, territori dunque al lato sinistro del Danubio, non è escluso che anche queste località siano da cercarsi in quelle parti; tanto più che non lontano da Oravitza, dove si trovava Elyad, c'è una località che oggi chiamasi Varadia, mentre Ivánfy Ede conosce un *Camand* o *Cumand* nel distretto di Kikinda non lontano da Nagybecskerek ⁴⁷. I citati autori ungheresi però (Pesty Frigyes e Wertner) sostengono che queste quattro località possono esser identificate nel comitato di Szerém (Srem, Sirmium), *Camanc* essendo Kamenitz, *Zilzeng* lo odierno Szilzseg o Szuszek sulla riva del Danubio, mentre *Varad* vogliono identificarla con Nagyolasz o Mangyelosz; tanto più che una *Perben* « villa » possidente servi e pescatori è nota da un documento di Bela IV del 1237, col quale Perben con altri 24 villaggi « eiusdem metae » vengono donati ai Cisterciti di Ukurd ovverosia Belaefontis ⁴⁸.

Le altre tre località: *Solya*, *Kurt* e *Mirislou*, dice il documento di Onorio III che si trovavano nella provincia cioè comitato di Bach (Bács, Baci-Bodrog), una regione tra il Danubio e la Tisa, contigua ai comitati di Valko, Srem (Sirmium) e Kewe, nonchè, al di qua del Danubio, col banato di Maciva, territori spesso amministrati dallo stesso prefetto o bano. I figli di Margherita, Calogiovanni e Guglielmo, furono prefetto e rispettivamente bano di Maciva, come vedremo appresso.

In questi territorî, abitati in prevalenza da Orientali (« Sclavi », « Graeci », « Bulgari » — sono i termini adoperati dai documenti contemporanei, pontifici od altri, ma in realtà sotto queste denominazioni sono da intendersi i Valacchi attestati come abitanti di quelle regioni dalla cronistoria contemporanea, dalla toponimia, dalla linguistica, e chiamati così perchè usavano il rito « greco », slavo o bulgaro) — continuò a

vivere Margherita come una regina, chiamata dai documenti « *domina Sirmii* »^{48a}.

Sono pochi gli episodi che conosciamo di questo periodo della sua vita, ma sufficienti per mostrarcela nella sua consueta personalità: fautrice e familiare protettrice degli Orientali.

Non molto dopo il suo arrivo e dominio sulla regione del Sirmio, forse nel 1224, venne a conflitto col re dei Serbi, Stefano Radoslav, il quale occupò quella regione da *Uricza*, parente del re di Ungheria, come dicono le fonti. Il Wertner vede in *Uricza* la forma slava di Margherita. Secondo autori serbi *Uricza-Margherita* fu anche catturata e deportata in Serbia da Radoslavo e rilasciata solo dietro intervento di Ragusa⁴⁹.

Da una lettera di Onorio III del 18 dicembre 1224 veniamo a sapere che Margherita convertì all'obbedienza della Chiesa Romana un convento di Suore « greche », riedificando e prendendo sotto il suo patronato il loro monastero. Ecco cosa dice il Pontefice⁵⁰:

« ... Audito igitur per te ac alios fide dignos, quod monasterium Pacenasiense graecarum monialium, tunc destructum omnino, Diocesani accedente consensu, de propriis bonis reaedificaveris et dotaveris ac moniales easdem Ecclesiae Romanae, cui nullam exhibebant oboedientiam, feceris oboedire, tuis Nos supplicationibus inclinati, auctoritate praesentis scripti indicimus, ut super iure patronatus ipsius monasterii nemo te audeat temere molestare ».

Questo monastero « *graecarum monialium* » era senza dubbio nella regione dominata da Margherita. Secondo il Pesty Frigyes⁵¹ nel comitato di Valko e poi in quello di Srem c'è una località col nome di *Pacetin*, che potrebbe esser benissimo il monastero protetto da Margherita. Sappiamo da un importante documento di Onorio III del 1216 che queste regioni fino a Somogy e Balaton erano disseminate di monasteri orientali dipendenti dal monastero centrale di San Teodosio di Berria risp. Gerusalemme⁵². Così due monasteri di *San Demetrio* sul Danubio e Sava, nel Sirmio, *Tusedi* o *Cusedi* nella diocesi di Bach e Colocsa, *Ilicio* nel distretto di Pietrovaradino, *Chalasa* nell'arcidiaconato di Sirmio, *Cherig* nel Sirmio, *Minisi* nella diocesi di Chanad nel Banato, *Nadudvor* nella diocesi di Colocsa, *Cherig* nella stessa diocesi di Colocsa arcidiaconato di Bach, *Cerinet* nello stesso arcidiaconato, *castrum de Macra* nella dio-

cesi di Cianad nel Banato romeno, *Arparium*, (Alpar) antica località presso il fiume Tisa nota all'Anonymus Belae regis notarius come esistente ai tempi della conquista ungherese nel IX secolo ⁵³, *Kurth* o *Curta*, di cui parla anche la conferma dei beni di Margherita, nel Bach; *Titili* o *Titel* nello stesso Bach, alla confluenza della Tisa col Danubio, di cui ancora ai tempi di Leone X (1513) si diceva: « *pro maiori parte schismatici* (cioè gente di rito orientale non unita a Roma) *in dicto Tituliensi et circumvicinis locis inhabitari* »; *Dussunc*, nelle parti di Nadador, nella regione autonoma di Solt; *Muchia* (o Micula, Micola) vicino a Dombó ⁵⁴; *Narad* o *Naradin*, nel Sirmio, « in regione Petur-Varad » (Petrovaradino) nel comitato Baranya, il quale, come lo notano competenti autori, si estese anche al di qua del Danubio e del fiume Sava ⁵⁵. *Corusca*, una località ben nota nel medioevo, vicina al Danubio, tra questo e il fiume Sava, nelle vicinanze di Susok. Una intera serie di località, dove esistevano centri di attività bizantina, regione abitata in prevalenza da « Greci », « Sclavi » o « Bulgari », circostanza confermata da vari autori e documenti.

Uno di questi è una lettera di Gregorio IX, del 3 marzo 1229, in cui si parla di nuovo di Margherita e dei suoi sudditi « Sclavi et Graeci ». La lettera è diretta ad Egidio, suddiacono e cappellano pontificio, Legato in Ungheria, e dispone sull'ordinamento ecclesiastico nella nuova provincia di « Ulterior Sirmia » (regione identificata dai competenti con il Banato di Maciva-Macsó, oltre il fiume Sava), dove Margherita è signora incontestata. Ecco che cosa dice la lettera ⁵⁶:

« Venerabilis frater noster (Ugrinus) Colocensis archiepiscopus in nostra fecit praesentia recitari, quod dilecta in Christo filia nobilis mulier (Margarita), soror illustris regis Hungariae (cioè di Andrea II che regnava allora), acquisivit quandam terram quae appellatur Ulterior Sirmia, ratione cuiusdam partis Hungariae quae Citeriro Sirmia nuncupatur ac *ad nutum et dispositionem praefatae regis sororis regitur praedicta terra*, adeo quod quidam de clericis archiepiscopi ipsi (cioè a Margherita) subiectis per eam (cioè da Margherita) maiori ecclesiae, quam terrae illius homines episcopalem appellant, Provisor est deputatus ad tempus, donec de ipsa (ecclesia o terra), quae *Graecorum ritum tenet* et nondum Sedi Apostolicae oboedivit, prout disponendum fuerit disponamus ».

L'arcivescovo chiede in continuazione che questa terra sia

annessa alla nuova diocesi che il Pontefice permise nel gennaio dello stesso anno, su richiesta dello stesso arcivescovo di Caloceca, fosse fondata nel monastero di Ku ⁵⁷ (Banmonostor), località nei pressi di Pietrovaradino,

« maxime, cum ad honorem Apostolicae Sedis pertineat, ut *Sclavi et Graeci, qui inhabitant terram illam*, in divinis officis et ecclesiasticis Sacramentis ad Latinorum ritum et oboedientiam Romanae Ecclesiae, si potest fieri, convertantur ».

Il mandato che il Pontefice dà al suo Legato sembra corrispondere di più alla mentalità che aveva Margherita riguardo agli Orientali venuti all'obbedienza del Romano Pontefice, cioè conservarli nel loro rito, piuttosto che dell'arcivescovo di Caloceca, che voleva farli passare al rito latino. Ecco cosa dice il Pontefice nella parte dispositiva, conclusiva della lettera:

« Quocirca discretioni tuae per apostolica scripta mandamus, quatenus, si in ecclesia illa (di Sirmio Ulteriore) sit episcopus (naturalmente di rito orientale, essendo la popolazione di essa di tale rito) et sub Ecclesiae Romanae oboedientia esse voluerit, sine praeludicio iuris alieni, (qui il Pontefice fa allusione agli eventuali diritti del patriarca, adesso latino, di Costantinopoli, oppure a quelli di un altro gerarca superiore, forse del primate « totius Bulgariae et Blachiae » di Tirnovo), recipere non postonas. Quodsi non sit episcopus in eadem vel si existat ibidem et noluerit Sedi Apostolicae oboedire, praedicto novo episcopatul (di Ku), auctoritate nostra suffultus, adicias ecclesiam memoratam ».

Come la suddetta provincia di Sirmia Ulterior sia probabilmente da identificarsi col Banato di Maciva, sul suo territorio c'erano veramente almeno due vescovati orientali, quello di *Alba* (Nandoralbensis) e *Brandusium* (Branicevo) quest'ultimo già nel 1087 valacco ⁵⁸, i di cui vescovi non sembra abbiano tollerato volentieri l'obbedienza al Romano Pontefice. L'affare sembra aver avuto ulteriore sviluppo, come veniamo ad apprenderlo da un'altra lettera di Gregorio IX, diretta, dopo tre anni, il 21 marzo 1232, quando Margherita probabilmente non viveva più, questa volta non all'arcivescovo di Caloceca, ma al vescovo di Cianad ⁵⁹, nella quale dice:

« ... dolemus non modicum et turbamur, quod... Albae et... Brandusii Bulgarorum (sic!) episcopi, nulli nisi Pontifici Romano subiecti, iara diu ab unitate Ecclesiae declinantes, post greges sodalium evagando, ipsius magisterio se subducunt. — Illius ergo Vicarii, licet insuf-

ficientibus meritls, constituti, qui ut drachmam perditam reperiret et ad caulas ubi nonaginta novem reliquerat errabundam ovem propriis humeris reportaret,... testam induit fragilitatis humanae, mandamus et districte praecipimus, quatenus praedicti episcopi infra competentem terminum a te praefigendum eisdem, ad unitatem Romanae Ecclesiae revertentes, tibi reverenter oboediant et intendant, sollicitè moneas et inducas. Quodsi monitis acquiescere forte noluerint, ex tunc subdas episcopatus eorum auctoritate nostra episcopatus Sirmiensi » (probabilmente di Ku o Mitrovitza).

Siccome questa lettera è diretta al vescovo di Cenad, il quale come si sa risiedeva nel Banato di Timisoara, ove circa l'anno 1000, ai tempi del re Santo Stefano, a Morisena (Muresana?) era un celebre monastero « greco » dedicato a San Giovanni Battista⁶⁰, è un evidente segno che queste regioni di Alba e Brandusio dal punto di vista amministrativo, sociale, economico e religioso gravitavano verso il Banato di Severino.

In queste regioni abitate da « Graeci » e « Sclavi » — chiamati così non per la loro nazionalità ma per la loro religione e rito che seguivano, e che noi supponiamo siano stati in prevalenza Valacchi — dominava Margherita ed insieme ad essa e specialmente dopo la sua scomparsa anche i suoi figli Giovanni e Vilmos.

Ulteriori notizie di Margherita non ne abbiamo. Probabilmente essa nel 1230 o '31 era deceduta. Il Wertner deduce questo fatto da una notizia che abbiamo intorno al suo figlio Guglielmo. Il Buchon⁶¹ ha trovato nell'archivio angiovinico un documento da cui risulta che Guglielmo è stato privato dei suoi possedimenti di Marigliano per il motivo che li aveva abbandonati⁶². Questo sarebbe stato nel 1281, data però certamente errata, giacchè Guglielmo morì a Spalato nel 1242. E' giusta la congettura del Wertner⁶³ che deve esserci uno sbaglio di scrittura per il 1231, anno quando Guglielmo, morta la sua madre, prese possesso della sua successione nel Banato di Maciva, abbandonando dunque quelli di Marigliano.

Dopo il 1230 troviamo menzionato spesso l'altro figlio di Margherita, Giovanni o Calogiovanni, figlio di Isacco Angelo. Anzi, anche prima si parla di lui in un documento di Onorio III in una circostanza un po' compromettente per lui. Il Pontefice lo tratta abbastanza severo e dal modo come gli scrive (niente *carissimo filio* ecc.)⁶⁴ pare che Giovanni non avesse assimilato

completamente lo spirito e la mentalità di un uomo veramente « cattolico ». Giovanni ricevette dall'arcivescovo (Ugrino) di Caloccea duecento marchi d'argento coll'obbligo di condurre una crociata contro gli eretici Patareni (Bogomili) di Bosna. Fino al 15 gennaio 1227, quando gli scrive il Pontefice, non soddisfece all'obbligo. Dovendo esser trascorso almeno un anno da quando prese il danaro e finchè il reclamo dell'arcivescovo arrivò a Roma, possiamo dedurre con certezza che Giovanni si stabilì in Ungheria colla sua madre dal principio, cioè dal 1223, e cominciò ad aver un certo ruolo pubblico nelle faccende del Paese. E' giusta la supposizione del Wertner ⁶⁵ che Giovanni ricevette da sua madre l'amministrazione dei beni di oltre Danubio: Kewe, Sirmio, Bach, mentre l'altro figlio, Guglielmo, è noto come prefetto-bano di Maciva; almeno dopo che questa regione venne in possesso di Margherita.

Il 22 ottobre del 1233 — dunque dopo la morte di sua madre — Calogiovanni firma, tra altri notabili, la convenzione realizzata dal Legato pontificio Giacomo Cardinale di Palestrina col re Andrea II intorno alle cose pubbliche del regno: « Calo-Johannes, filius quondam Jursac (Isaac) imperatoris Constantinopolitani » ⁶⁶.

Nel 1235 re Bela IV parla in una lettera de « Dilecto cognato nostro Calo-Johanne, domino Sirmii et comite de Kewe » ⁶⁷ e nel 1238 è menzionato in un'altra lettera dello stesso Bela IV come « dominus Syrmii et comes Bachiensis » ⁶⁸, dignità che portò certamente fino a 1241. Dopo questa data non sappiamo più nulla di lui. Sarà probabilmente caduto anche lui insieme con altri illustri magnati nella tremenda invasione dei Tartari che devastò il Paese nel 1241, quando anche il re con tutta la sua famiglia fuggì e non si fermò che nella lontana Dalmazia a Traù. Un'interessante iscrizione trovata nella cattedrale di Spalato e pubblicata dal Lucić ⁶⁹, ci rivela che a seguito del re fuggiasco si trovava anche Vilmos figlio di Margherita e sua moglie di nome Margherita anch'essa, figlia dello stesso re Bela IV suo cugino e che a tutti e due è toccata la sorte di morire in quelle parti del regno. Riproduciamo qui le due iscrizioni, perchè difficilmente trovabili.

7 Jacet sub hoc lapide nobills Guglielmus,
 Jacet heros inclytus, operit quem tellus,
 Nepos Belae tertii, regis Hungarorum,
 Margaritae genitus, dominae Graecorum,
 Dicti regis filiae, Graecis dominatrix,
 Constantinopoleaos sceptris imperatrix.
 Arcente denique barbaro perverso
 Infinitis Tartaris Marte sub adverso,
 Quartum Belam prosequens, eius consobrinum,
 Ad mare pervenerat usque Dalmatinum,
 Ubi ad comercia vitae celsioris
 Mortis solvit debitum iussu Creatoris,
 Anni Christi fluxerant mille cum ducentis
 Quadraginta duo plus computo legentis,
 Aprilis vigesima die iam transacta,
 Qua Guglielmi spiritus rediit ad astra.
 Heu, accedit inclyta sponsa Margarita,
 Sanctum gerens spiritum moribus et vita,
 Nam cuncta quae moriens ita vir legavit,
 Dispergens pauperibus prorsus erogavit.
 Qualia ecclesiae tulit ornamenta,
 Ex imperialibus pannis vestimenta,
 Patent intuentibus; lucem et supernam
 Eius postulant requiem aeternam.

Un'altra più piccola iscrizione trovata nella stessa cattedrale dice:

Catharina inclyta et fulgens Margarita
In hoc arcto tumulo iacent absque vita,
Belae IV filiae, regis Hungarorum
Ab implis Tartaris fuerunt fugatae.
Et Mariae Lascaris reginae Graecorum,
Mortuae in Clissio, huc Spalatum translatae.

Dalle due iscrizioni risulta dunque che al seguito della famiglia reale ungherese fuggiasca si trovava anche Guglielmo figlio di Margherita « domina Graecorum » e sua moglie che era figlia del re fuggiasco Bela IV anch'essa di nome Margherita. Oltre Margherita, moglie di Guglielmo, morì in rifugio, a Clissa, anche un'altra figlia di Bela IV, Caterina. Bela IV ha avuto poi un'altra figlia a cui dette lo stesso nome di Margherita, chiamata la giovane, la quale in tenera età si fece Suora nel monastero dell'isola Danubiana detta delle Lepri ed a quale

nel 1276 fu fatto il processo di beatificazione. In questo processo fu ascoltata anche « domina Margaretha quondam filia domini Guglielmi ducis de Maconia (lege: Maçovia), Soror et monialis monasterii b. Virginis de insula Danubii »⁷⁰, la quale allora aveva 36 anni, nacque dunque circa nel 1240, avendo appena due anni quando morirono in Dalmazia suo padre e sua madre. Si fece Suora all'età di dieci anni. Guglielmo non lasciò erede maschile.

E' interessante notare come il versificatore dell'epitaffio di Gulielmo rileva con enfasi che Margherita era « domina Graecorum,... Graecis dominatrix,... Constantinopoleos... imperatrix » e che la sua nuora offrì alla chiesa abiti sacri confezionati di panni imperiali, ereditati senza dubbio o dalla sua suocera, la nostra Margherita, o dalla madre, essa pure di stirpe imperiale, figlia di Teodoro Lascaris imperatore greco a Nicea (1204-22).

Così finisce l'agitata storia di questa eccezionale donna e della sua discendenza, le cui vicende, specialmente nell'ultima fase della loro vita, furono così strettamente collegate con quelle della popolazione balcano-danubiana. Gravi argomenti di ordine storico e filologico ci costringono a supporre che questa popolazione, in gran parte, fu quella valacca o romena. Infatti, studiosi di chiara fama, come il M. Friedwagner⁷¹, C. Tagliavini⁷² ed altri ancora⁷³, dopo aver minuziosamente esaminato tutto il materiale di ordine storico e filologico, arrivano alla conclusione che, senza escludere la continuità e presenza dei Valacco-romeni nell'antica Dacia, la Transilvania di oggi, il centro di formazione e irradiazione del popolo e della lingua romena deve esser collocato lungo il corso del Danubio, da Sirmio a Turnu Severin, quasi nell'antica Serbia; territori dunque ove, in gran parte padroneggiò Margherita e la sua famiglia. Così riacquista la sua veracità storica anche la testimonianza del Kekavmenos nel suo *Strategikon*⁷⁴ (tanto combattuta dal M. Gyóni)⁷⁵, secondo cui la patria di origine dei Valacchi della Macedonia e Tessalia è da ricercarsi presso i fiumi Sava e Danubio, nella Serbia di allora. In questo modo riceve una soddisfacente risposta anche un altro quesito storico: perchè il secondo impero valacco-bulgaro da Giovanni Assano in poi cessò di chiamarsi *valacco-bulgaro*, come è noto dalla corrispondenza di Innocen-

zo III con Ionitza, e si chiamò semplicemente *bulgaro*? Perché la *Valachia Assani* per cui sorse un così grave conflitto tra Ionitza e Emerico fratello di Margherita, arrivò sempre più nell'orbita di dipendenza politica del regno di Ungheria degli Angiovinini (Carlo Roberto e Lodovico il Grande) ⁷⁶. Nei secoli IX-XIII quelle regioni: Valkó, Sirmio Citerior e Ulterior, Banya, Bach-Bodrog, Kü, Kewe, il Banato di Timisoara (chiamato anche nel sec. XVI: *Valachia*) ⁷⁷ e quello di Severino, disseminate di tanti monasteri di rito orientale bizantino ⁷⁸, testificate anche da documenti pontifici di « scismatiche » ⁷⁹, dovevano esser state abitate in gran parte da Valacchi, chiamati, per ragione del loro rito bizantino-slavo, « Greci », « Slavi » o « Bulgari », e solo sotto Lodovico il Grande (1342-82), Sigismondo (1387-1437) e Mattia Corvino (1458-90) vennero ivi collocati massicci gruppi di coloni serbi ⁸⁰.

Il tanto biasimato medioevo ci presenta esempi di comprensione e tolleranza tra i due opposti blocchi della cristianità, quello occidentale e orientale, degni di esser conosciuti anche dalle odierne generazioni. Uno di questi è certamente quello datoci da questa travagliata donna, che fu Margherita di Ungheria imperatrice di Bisanzio.

Da tutto ciò che abbiamo esposto risulta chiaramente quanto fu intrecciata la sorte di questa donna di stirpe Arpadiana con quella dei Valacchi che la seguono durante tutto il percorso della sua travagliata vita.

NOTE

¹ GIORGIO ACROPOLITA negli *Annali* n. 14-15: « *Maria Ungara ...mulier specie nimium egregia ac decora, ut qui illam viderant, fassi sunt* ». MIGNE, *Patr. Gr.* = MG 140, 998. G. DE VILLEHARDOUIN, *La conquête de Cp.* (ed. Bouchet) cap. 94 e 108.

² Di questo parere è FORSTER GYULA, il biografo di Bela III, pa. 69.

³ *De Isaccio Angelo*, lib. I. MG 139, 729-30.

⁴ *Ibid.* MG 139, 739 ss.

^{4a} Cf. E. BOUCHET, *op. cit.*, II p. 121.

⁵ GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, *La c. de Constantinople*, n. 185.

⁶ MIGNE, *Patr. Lat.* = ML 215, 710 s.

⁷ Citata nella nota 10 qui sotto. Bonifacio sposò Margherita dopo l'elezione e prima dell'incoronazione di Baldovino a imperatore di Cp. VILLEHARDOUIN, *op. cit.*, cap. 135.

⁸ Di queste proposte parlano ROBERT DE CLARY (o.c.n. 63-65), e anche il CHONIATE (o.c. 808-9); non fa parola il VILLEHARDOUIN, perchè anche lui presente e complice. Un riassunto della risposta di Ionitza al Pontefice il quale chiedeva la liberazione di Baldovino, troviamo anche nella *Gesta Innocentii* (ML 214, 147-8).

^{8a} *La prise Constantinople*, n. CI, ed. Ch. HOPF, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin 1873, pp. 77.

⁹ O.c. nn. 498-500.

¹⁰ ML 215, 699 e 714, destinate al Card. Legato e a Bonifacio di Monferrato duce dei crociati.

¹¹ Uno dei due Legati pontifici addetti alla IV crociata. ML 214, 979.

¹² Uno dei dodici elettori di Baldovino, benchè dal monastero Cistercita di Locedio (vicino a Vercelli) sul territorio del ducato di Monferrato. Vide JANAUSCHEK, *Orig. Cistercit.* XXII (pag. 11-12).

¹³ ML 215, 1467.

¹⁴ ML 215, 1505.

¹⁵ ML 216, 227.

^{15a} E' interessante notare che secondo Anna Comnena le regioni di Demetriade, Kellia, Jezero, erano abitate da Valacchi. Cf. nota 20^a.

¹⁶ ML 216, 230.

^{16a} Di questa località sui pendici dell'Olimpo = *chilii*, cioè *monasteri*, parla anche Anna Comnena nell'*Alessiade*, II, 24, 5-17 (ed. Leib, Paris 1943). Cf. nota 20^a.

¹⁷ ML 216, 227.

¹⁸ Vedi la lettera XVI, 168 di Innocenzo III del 17 genn. 1214 in ML 216, 956.

¹⁹ ML 216, 229. Ecco come sono descritti i malefatti del suddetto amministratore dei monasteri di Monte Athos, vescovo di Sebaste in Tracia, chiamato dal papa « *Dei et Ecclesiae inimicus ...qui, latrunculis congregatis in quodam castro, quod idem in monte vestro construxerat, per auxilium brachii saecularis, non solum ecclesias vestras, tamquam praedo sacrilegus et crudelis, auro, argento et ornamentis omnibus*

espoliavit, verum etiam, ut pecuniam exhauriret, quam vos credebat ille perditionis filius congregasse, tamquam insanus carnifex atque tortor peremit crudeliter quosdam vestrum multiplici genere tormentorum ». ML 216, 956.

²⁰ ML 216, 299.

^{20a} Anna Comnena nell'*Alessiade*, II, 24, 5-17 (ed. Leib) dice che (nel 1082) *Iezero* (nella corrispondenza di Innoc. III. *Nazorescen*) era un villaggio *valacco*. Cf. M. Gyóni, *Egy vlách falu neve Anna Komnena Alexiasában*, in *Egytem. Philol. Közlöny*, 71 (1948), pag. 22-30. Dunque anche gli Ezeriti (e Milenghi) di cui parla il Porfirogenita nel *De admin. imperio* cap. L. (M.G. 113, 3730) non dovevano essere necessariamente Slavi, come fa intendere *Haluszinskij* (*Acta Innoc. III*, n. 123) interpretando temerariamente le parole del Porfirogenita (*De thematibus Occidentis*, thema VI Peloponnesus: M.G. 113, 125): della slavizzazione della regione, quando l'autore dice chiaro che si tratta della soggiogazione dei Macedoni dai Romei, cioè dai Greci. Anche la situazione speciale creata ai Milenghi ed Ezeriti dal protospatario Theofilo, dimostra la loro distinzione dagli Slavi (« *Soli vero Ezeritae et Milengi relinquebantur sub Lacaedemonia et Elas* »). La parola *iezer* (lago), anche se di origine slava, è da molto tempo entrata anche nel patrimonio della lingua romena.

²¹ ML 216, 302.

²² ML 216, 302, 310.

²³ Pubblicata anche da noi dal Registro di ONORIO III in *Fontes Cico*, ser. III, vol. III, n. 48.

²⁴ Ediz. J. A. C. BUCHON, *Croniques étrangères relatives aux expéditions franc. pendant le XIII siècle*. (Orléans 1875) n. 172. Una traduzione italiana del tempo pubblicata dal CH. HOPF, *Croniques gréco-rom.* V. p. 457.

²⁵ *Livre de la conquête de Constantinople*, cit. da WERTNER MOR nel suo studio: *Margit császárné fia* (I figli dell'imperatrice Margherita) sul periodico *Századok* 37 (1903), 593 ss. Vedi pag. 604. Il WERTNER si occupò di Margherita e dei suoi figli anche nel suo libro *Az Arpádok családi története* (La storia della famiglia degli Arpadí). Nagybecskerek 1892.

²⁶ *Memorie storiche di Tragurio oggi Traù*. Venetia 1674, p. 43.

²⁷ M. WERTNER, in *Századok*, 1903, p. 604.

²⁸ *Ibid.* p. 609.

²⁹ *Reg. Vat.* 9 fol. 88 e p. 336. PRESSUTTI, n. 416.

³⁰ Cf. OSTROGORSKY, *Gesch. des byz. Staates* 2. 1952, pag. 346.

³¹ PRESSUTTI, n. 2856.

³² Finora si credette, secondo quanto dimostrò DUCANGE nell'*Hist. de l'empire de Cp*, 1657, p. 79, che il regno di Salonicco fu occupato da Teodoro Angelo Comneno, duca di Epiro, nel 1222. Questa opinione fu corretta dal MURALT, *Essai de chronographie byz.* II, 332, secondo cui l'occupazione avvenne nel 1223; opinione confermata con nuovi argo-

menti da DRINOV-KURTZ in *Byz. Ztschr.* V (1896) p. 211-12; cf. anche ED. KURTZ, *Christophoros von Ancyra als Exarch des Patriarchen Germanos*, in *Byz. Ztschr.* XVI (1907) p. 120 s. Ma di recente J. LONGNON, esaminando una serie di lettere di Onorio III — ed altre fonti — riguardanti l'espedizione di Guglielmo di Monferrat, figlio di Bonifacio, per soccorrere il pericolante regno del suo fratellastro Demetrio, dimostrò con molta certezza che questa occupazione ebbe luogo nello ultimo trimestre (ott.-dic.) del 1224. Vedi la sua comunicazione al VI congresso internazionale di bizantinologia tenuto a Parigi nel 1948 in *Actes du VI congrès internat. d'études byz.* Tome I, p. 142 ss. Paris 1950.

³³ PRESSUTTI, n. 3854.

³⁴ Cf. WERTNER, l. c. p. 609.

³⁵ Cf. HUILLARD-BREHOLLES, *Hist. diplomat. Federici II*, tomo II, 329.

³⁶ PRESSUTTI, n. 4269. THEINER A., *Monum. Hung. hist. resp.*, I n. 80.

³⁷ Così WSRTNER, l. c. p. 609 e FORSTER Gy., o.c. p. 84.

³⁸ VIII, 127 in ML 215, 413-17. THEINER, l.c.n. 57.

³⁹ *Kewe vármegeye emléke* (Memorie del comitato Wewe) in *Századok*, a. 1872. pp. 149-174.

⁴⁰ *Magyarország egyházi földleirása* (Geografia eccles. dell'Ungheria) in *Monum. Vatic. Hung.*, I p. 486.

⁴¹ *Op. cit.* p. 594.

⁴² Come TIMON, GRISELINI, PRAY, LEHOTZKY citati dal IVÁNYI *op. cit.* p. 150 s.

⁴³ Così TIMON, ISTVÁNYFI e LEHOTZKY presso IVÁNYFI *op. cit.* p. 153. Vedi anche altri autori presso PESTY FRIGYES, *Eltűnt régi vármegeyék* (Antichi comitati spariti). Budapest 1880, I pag. 369-70, il quale studia criticamente la posizione e la storia del castro Kewe. Alla pag. 389 la descrizione.

⁴⁴ Così risulta dal terzo crisobollo di Basilio II; Cf. GELZER nella *Byz. Zschr.* II, CDG ὁ Βραβιτινῆ ἡτοι τῶν βγάκων. Vedi anche sotto nota 58, 59. Secondo lo stesso documento nelle nostre regioni erano anche altri vescovati « bulgari » dipendenti dal patriarcato di Ochrida: *Thrámos* (o *Simium*, *Zemlin*, *Mitrovitza*). GELZER, l. c. pag. 53. Da *Branicevo* dipendevano altri centri (castelli) bizantini, come *Moroviscos* (Morava), *Sjenteramos* (Semeudia), *Dibiscos* (Tibiscos, Tinniscos, Timisoara); GELZER, *ibid.*, pag. 52 n. 15, quest'ultimo nel Banato romeno ove era prima *Muresana*. Cf. M. GYONI, *L'Eglise orientale dans l'Hongrie du XI s.* in *Rev. Hist. Comp.* VI (1947), 49. IDEM, *L'évêché vlaque de l'archév. bulgare d'Achris au XI-XIV s.*, in *Etudes Slaves et Roumaines*, I, 3, 148 ss.

⁴⁵ Così nel 1271-3 LAURENTIS DE OCHUZ « *Comes Keviensis, de Crasso et comes de Zevrin* », cit. IVÁNYFI p. 157-8. Qualche volta il bano di Maciva amministrava anche i comitati di Srem, Valco, Bodrog, Baranya, Temes, Crasso e Severin. Cf. PESTY *op. cit.* p. 243. Ciò dimostra che queste regioni formavano una certa unità amministrativa, per ragione degli abitanti che avevano.

⁴⁶ « ELYAD. Illadia, Illyéd, Krassóme gyében. Város, vár és kerületi székhely... terjedelmére körülbelül a mai Oraviczai kerületének felel meg ». Elyad, Illadia, Illeyéd, nel comitato Caras. Castro, città e sede distrettuale... come estensione occupava press'a poco l'odierno distretto di Oravitza. *Op. cit.* tom. I pag. 486.

⁴⁷ In *Századok*, a. 1872 p. 151.

⁴⁸ FEJÉR G., *Codex diplom. regni Hungariae*, IV, 1, 69. Solo il PESTY sostiene che *castrum Keve* non sarebbe quello da noi (con i citati autori) identificato a sinistra del Danubio, ma il castro del monastero Ku, Kö nel Sirmio tra Pietrovaradino e Ilok (o. c. p. 373). Ma il Pesty ha dimenticato che di Kü non si dice mai che fosse comitato, come espressamente si sa del nostro KEWE. Poi il Pesty dimentica, curiosamente, di localizzare Elyad, che pure è importante.

⁴⁹ E' noto come autori bulgari, come Zlatarski, Ostrogorski, Mutafiev, Duicev ed altri, tentano di far credere che gli autori greci del XII-XIII secolo parlando dei Valacchi intendessero i Bulgari, tentativo nettamente respinto da autori imparziali come ROBERT LEE WOLFF (nel suo studio sul secondo impero bulgaro, pubblicato sullo *Speculum* XXIV-1949 n. 2 pag. 191 nota 60); Cf. anche LASCARIS, in *Rev. Hist. Sud-Est Europ.* XIX (1942), 621-23. Mentre è ovvio che i Valacchi per il loro rito bulgaro che usavano, facilmente si confondevano coi Bulgari, Greci o Slavi; fatto attestato anche da TEODORO SCUTARIOTA, autore del sec. XIII-XIV, il quale nelle sue aggiunte all'Acominate dice che i Valacchi chiamati una volta Mesi, oggi si chiamano Valacchi o Bulgari. Vedi nella *Synopsis Sathas* in *Bibl. Graeca medii aevi*, VII, 370, 18-19:

οὐ μῦθοί μὲν ἰονομάζοντο πρότερον, βλάχοι δὲ νῦν καὶ βουλγάροι

⁵⁰ Episodio riferito dal WERTNER l. c. p. 595 senza indicare gli autori serbi che ne parlano.

⁵¹ PRESSUTI, n. 5226. Vedi *Fontes Cico*, ser. III, vol. III, n. 131.

⁵² *Op. cit.* p. 316 e 327.

⁵³ Vedi il nostro studio pubblicato sull' *Orientalia Christiana Periodica*, XV (1949), n. 1-2: *Residui di rito bizantino nelle regioni balcanodanubiane nell'alto medioevo*.

⁵⁴ ANONYMUS, *Chronica Hungarorum*, (ed. Endlicher), n. 10, 16, 38, 40.

⁵⁵ Vedi PESTY, l. c. p. 283 (*Dombó* era nel Kewe).

⁵⁶ PESTY, l. c. p. 258.

⁵⁷ *Fontes Cico*, ser. III, n. 162. - THEINER, *op. cit.* n. 159.

⁵⁸ Cf. *ibid.* n. 161. - THEINER, n. 158. - Di Ku, Kö (Bánmonostor) vedi ORIVAY, *Geogr. eccles. Hung. s. XIV*, in *Monum. Vatic. Hung.*, pars I p. 350. « Situm inter Petervaradinum et Bach in comitatu Sirmiensi ». Cf. anche il docum. di Clem. V del 1309 in THEINER, *op. cit.* n. 435.

⁵⁹ Vedi nota 44 e la lettera di Gregorio IX al vescovo di Cenad del 21 marzo 1232 qui sotto nota 59.

⁶⁰ *Fontes Cico*, ser. III, vol. III, n. 175. - THEINER, n. 179.

⁶¹ Di cui si parla nella *Vita S. Gerardi Moresanae ecclesiae episcopi*, ed. Endlicher, *Rerum hungar. monum. Arpadiana*, St. Gallen 1849, n. 10.

⁶¹ In *Recherches hist. sur le principauté de Morée*, II, 95 ss.

⁶² Il WERTNER indica queste referenze dell'archivio del Palazzo Capuano: Reg. 1270 B fol. 65; Reg. 1290 B fol. 136.

⁶³ *Op. cit.* p. 595.

⁶⁴ Diamo qui questa lettera, perchè dal modo come gli parla il Pontefice traspare un po' la mentalità di questo figlio di Margherita di origine bizantina trapiantato in Occidente:

Nobili viro Iohanni nato nobilis mulieris Margaritae quondam imperatricis Contantinopolitanae.

Significavit nobis ven. frater noster ... (Ugrinus) archiepiscopus Colocensis, quod tu, ducentis marcis receptis ab eo, crucis te signaculo insignisti contra haereticos de Bossina pugnaturus, sed nequaquam attendens quod fallitur qui Deum fallere credit, qui, secundum Apostolum, minime traditur, sed derisores ipse deridet, contra dictos haereticos hactenus non curasti procedere, ab eodem archiepiscopo pluries requisitus; qui, si propter hoc nil penitus recepisses, deberes nihilominus ex animo persequi perfidos, ut fidei tuae probatio (!) clarius eluceret. - Quia vero displicet Deo promissio infidelis nec praesumitur fidem hominibus servaturus qui verax Ipsi non potest existere Veritati, — nobilitatem tuam rogamus, monemus et hortamur attente, per apostolica scripta mandantes, quatenus promissionem tuam fideliter prosequens, contra memoratos haereticos una cum praedicto archiepiscopo procedas viriliter et potenter, acturus ita ex animo (!) causam Christi, quod gratiam in praesenti et in futuro gloriam merearis. (Una formola che la cancelleria papale adopera per i non cattolici o per i non troppo bene visti da essa). Alloquin ne tibi contra salutem tuam noxie deferamus, dilectis filiis praeposito et magistro Ippolito canonico Albensibus, Vesprimiensis dioecesis, (la diocesi di Vesprimia si stendeva fino giù a sud, confinando con quella di Pecs e Zagabria) nostris damus litteris in mandatis, ut te ad complendum promissum, quod sine gravi peccato non servare non potes, per censuram ecclesiasticam, appellatione remota, cognita veritate, compellant. - Datum Laterani... Et super hoc scribitur illis executoribus.

⁶⁵ *Op. cit.* p. 609.

⁶⁶ FEJÉR, o. c. III, 2, 351.

⁶⁷ FEJÉR, IV, 1, 27.

⁶⁸ FEJÉR, *ibid.* pag. 111.

⁶⁹ Vedi nota 26.

⁷⁰ Vedi in *Monum. Romanae ecclesiae Vesprimien.* I, 189.

⁷¹ *Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit* in *Ztschr. f. rom. Philol.* LIV (1934) 641-715. « Das Gegend südlich von Turnu Severin, als geographisches Mittelpunkt — Alt — und Südserbien un Westbulgarien ». Lui presuppone un contatto permanente tra tutte le provincie già romane abitate da Rumeni, per spiegare l'unità della lingua in cui lui vede un maggior miracolo che nella continuità stessa di questo popolo. « Einen einheitlichen, zusammenhängenden

Lebensraum bis zur Abwanderung des südlichen Zweiges aus sprachlichen Gründen festhalten müssen », p. 714.

⁷² Nell'*Enciclopedia Italiana*, Treccani, XXX, 24/24: « Senza negare la possibilità di resti di popolazione romana al nord del Danubio, ormai la maggior parte dei filologi, specialmente stranieri, riconosce esser assicurato che il luogo di formazione della lingua romena deve essere stato press'a poco nella Serbia prebellica » (e rinvia allo studio di Friedwagner).

⁷³ Tra gli autori romeni sono da citare S. PUSCARIU, *Studii istro-române*, II (1926), 353. - AL. PHILIPIDE, *Orig. Rom.* I, 854, il quale include anche Sirmio nel centro di formazione e irradiazione del popolo e della lingua romena. - N. DRAGAN, *Românii în sec. IX-XIII*, il quale a base della toponimia ed altri dati storici trova Romeni dalla Bulgaria attraverso la Pannonia fino a Balaton, Nitra e Moravia, parte autoctoni parte immigrati.

⁷⁴ Ed. B. Wassiliewsky - V. Jernstedt, Petropoli 1896, pag 74, 5 ss.

⁷⁵ *A legrégibb vélemény a román nép eredetéről* (La più antica opinione sull'origine del popolo romeno). Budapest 1944.

⁷⁶ E' errata l'opinione di A. D. XENOPOL, *L'empire valacho-bulgare* in *Révue Historique* 47 (1871) e di N. JORGA (*Românii din peninsula balcanică - Les Roumains et leur civilisation - Mélanges Schlumberger*) i quali per motivi estranei alla scienza sostengono che l'impero di Iontza comprendeva solo i Romeni del Pindo e Tessalia. Invece è più fondato il parere di D. ONCIUL (*Orig. principatelor române*) il quale sostiene che quell'impero comprendeva anche territori a nord del Danubio abitati da Romeni. - Gli studi del C. GIURESCU, *Vlahia Asanestilor* (in *Lucrările Institutului de Geografie al Univ. Cluj*, IV, 1928/29, Cluj 1931, pp. 110-21) e quello più recente del N. BANESCU, *Un problème d'histoire médiévale. Création et caractère du second empire bulgare*, Bucarest 1943, erano a noi inaccessibili. Segnaliamo però il valoroso studio dell'americano ROBERT LEE WOLFF, *The second bulgarian empire, its origin and history to 1204*, in *Speculum*, XXIV (1949) n. 2, pp. 167-206, il quale, eccetto piccoli errori di dettaglio, può esser considerato come una oggettiva ed imparziale presentazione del problema valacco-romeno.

⁷⁷ MATYAS GYÓNI nel *L'évêché vlaque de l'archevêché bulgare d'Achris au XI-XIV s.*, in *Études Slaves et Roumains*, vol. I, fasc. 3, p. 46-47, segnala una Cronaca mss latina del 1519, in cui la parte a sud-est di Timisoara, prima di passare il Danubio a Semendria, si chiama *Valachia*.

⁷⁸ Vedi nota 52.

⁷⁹ Così i collettori delle decime pontificie del 1317-20: « *In civitate et Diocesi de Ku similiter (come in quella di Bosna) nihil vacavit quod ascenderet ultra VI marca, facta super hoc pluries inquisitione diligenti, quia ipsa civitas et dioecesis eius sunt prope schismaticos et sunt quasi destructae* ». *Rationes in Monum. Vatic. Hung.* I p. 37. Vedi

anche la testimonianza dei tempi di Leone X sul territorio di Titel nel testo.

⁸⁰ Come riconoscono anche autori magiari, come BÁRÁNY (*Temes vm. emléke*, p. 162), il quale constata che ai tempi di Ludovico il Grande vennero Serbi in luogo dei « Bulgari » a Kewevar; IVÁNFI, o. c. p. 167, il quale conosce immigrazione di Serbi nel Kewe e Horom ai tempi di Mattia Corvino; PESRY F., parla di una vera invasione serba nelle regioni di Srem, Bach e Bodrog sotto Sigismondo e Mattia, fino al secolo XVII. L. c. p. 242, 262. Cf. anche lo studio di S. DRAGOMIR, *Vechimea elementului român în Banat*, in *Anuar. Inst. de ist. Cluj*, III, 283, il quale a base delle decime del 1333-35 mostra l'esiguo numero di parrocchie cattoliche in rapporto col numero dei castri, città e villaggi (nel *Temes* 94, su 13 castri, 10 città, 990 villaggi; nel *Caras* [Crassou] 22 su 13 castri, 10 città, 22 villaggi; nel *Keve* 16 su 3 castri, 3 città, 66 villaggi). Segno che queste regioni erano più « schismatiche » cioè orientali che cattoliche.

CZESŁAW JEŚMAN

THE MYSTERY OF PRESTER JOHN

The year of grace 1144 ended most unfavourably for Western Christendom. There was little cohesion or amity between its various components. The dispute between the Papacy and the Empire over the right to nominate the bishops was ended, but it was an enforced ending and the passions of it have not been extinguished yet. The people of Rome, the seat of the Apostolic See, forever turbulent, rose against the Popes, as their temporal sovereigns. The rebellion was dangerous enough for Pope Lucius II to die of grief at the news of it. His successor Pope Eugene III had to flee to Viterbo before it, together with the Pontifical Court.

Beyond the seas, in the « Oultremer », as Syria and the Holy Land were called in the Middle Ages, the matters were not very much better. Half a century only have elapsed since the knights of the First Crusade conquered from the Moslems the Holy City and most of the adjacent lands. The Kingdom of Jerusalem and the lesser crusading states, the Principality of Antioch and the counties of Tripolis and Edessa arose as the bulwarks of Christendom against the infidel. They were conceived as the expression of the will of the whole Christendom to protect the Holy Sepulchre and to assure the pilgrims peace and safety in their devotions. Pilgrimages were in the Middle Ages far more the supreme expression of Christian piety than they are to-day; consequently — since Europe of that period was Christian in fact as well as in appellation — pilgrimages were a political and economical factor of the first order, and pilgrimages to the Holy Land even more so. Yet in the mid — XII century — at the moment when our story opens — the

Kingdom of Jerusalem was weak, torn by internal dissensions, by the uncertainty of the succession to the Throne by the rivalries of the powerful barons, practically independent, and by the turbulence of the strong military orders. The same situation obtained in the lesser crusading states, perhaps even to a greater degree. The Second Crusade against the Emirate of Damascus had just failed a couple of years earlier.

The Imperial House of Comnene, ruling then the Eastern Roman Empire from Constantinople, was pleased on one hand to have the potential allies against Islam on the post, in the Levant. On the other hand, however, they were increasingly irritated by the territorial encroachments of the Franks and by setting up of independent Christian states on the territories, which, before the Moslem invasion, rightfully belonged to the Eastern Roman Empire, the heir to all the glories and possessions of ancient Rome. Thus the relations between the Eastern and the Western branches Christianity deteriorated and eventually became so embittered and envenomed that they have led to an open break and a fratricidal armed conflict of the IV crusade in the year 1204 AD. The sole beneficiary of it was the common enemy, the Moslems. For in the meantime the forces of the Moslem counter crusade were steadily growing. In the middle of the XII century the Moslem world had not yet found its leader in Salah-ed-Din. It was obvious however in the Christian camp that some leader of the Infidel was bound to rise sooner or later and that the Moslem world was quickly overcoming the shock of the First Crusade and of the victory the Christians obtained in it.

The Christian camp was full of rumours and apprehensive of the future. In such circumstances the improvement of the morale is far more important to redress the balance of the situation than an increase in material forces. Often good news is more cheering than batallions. In such circumstances arrived in Viterbo the bishop of Gabala in Siria. He was indeed bearer of glad tidings. According to him somewhere in Central Asia, far beyond Persia and the Saracens existed a powerful Christian kingdom. Its king had just defeated powerful Moslem contingents and was hurrying to help the Western Christians, the Franks in Palestine. He was held

up temporarily by the flooded waters of the Tigris but he was sure to come, sooner or later. His power was limitless. The Papal court was cheered considerably even though no confirmation of the victorious advance of the mysterious Christians was forthcoming from Palestine. So much for the opening of the story.

About the year 1150 copies of a letter addressed allegedly to the Byzantine Emperor, Manuel Comnene, appeared at various Western European courts and universities. Its author purported to be a powerful Christian ruler from the East. He did not mince his words. He bluntly informed the recipient that he was in fact the most powerful ruler of the whole creation. He said that only to show his Christian humility he has not assumed the title of a king or of an emperor but that of a priest — Prester — the lowest among the servants of the servants of the Saviour, even though other monarchs served as chamberlains at his court. Otherwise the vain glory of the letter was incredible: 72 monarchs were his vassals and his possessions embraced the Three Indies — what we would call to-day India proper, Africa and the Near East —; all the fabulous animals inhabited his domains, including the salamander, a wondrous beast living in fire. He, the Prester, had a cloak made out of the skin of this animal. The Amazons, the fierce women fighters, and the Bragmans and the unclean races which Alexander of Macedon walled in in the North acknowledged him as their master. His palace was built according to the plan drawn by St. Thomas the Apostle. It possessed many wonderful contraptions: a magical mirror which allowed to see the remotest provinces of the realm and an emerald table of just as extraordinary properties: those who feasted at it could never get drunk, no matter how much they drank. Twelve archbishops and twenty bishops acknowledged his primacy also the Patriarch of the Indies, the Protopope of the Samargantians and the Archprotopope of Suza in Persia.

When the Prester set out on a military expedition riding on a white mule thirteen golden crosses were carried before him. Each one of them was followed by ten thousand cavalry and a hundred thousand infantry.

The full translation of the letter into modern English

covers several pages of a large book by Sir E. Denison ROSS — *Prester John and the Empire of Ethiopia*. The few quoted excerpts are by no means the most fabulous. Perhaps the least objectionable of them all was the name of the putative author: it was John, Johannes in Latin or in some version Gian, a Venetian medieval equivalent of the all-Italian « Giovanni », or equivalent of John. Yet the key to the whole riddle is hidden probably right here. It should be remembered, incidentally, that at present we know at least a hundred medieval copies of the Letter, often differing considerably one from another. The earliest one is preserved in the Chronicle of Otto of Freisingen, in Germany, written in the XII century.

* * *

The origin of the letter has never been elucidated satisfactorily. Some historians claim that it was composed by Christian the Archbishop of Mainz. This prelate was a close friend of the Emperor Frederic Barbarossa. The Emperor was preparing at the time the Third Crusade. His German subjects were reluctant to participate in it. The letter therefore might have been written by Archbishop Christian in the hope of rousing the martial and religious ardour of his compatriots. However, the flowery style of the « Letter » and its unbridled imagination seem to indicate its Oriental origin: it could have been written by some overheated scribe of the « Thousand And One Nights ». Furthermore, and this is just as strange as the Christian name of the « Prester », it appears that at least its background, in the broadest sense of the term, was based upon a very real incident.

It is almost certain to-day that there must have been some link between the Letter and the cheering news which the bishop of Gabala brought with him to Viterbo. This, in its turn, referred to a historical fact. In the year 1141 Ye-lu-ta-shi, one of the lesser Turkish princes or khans defeated decisively Sanjar, the sultan of the Seldjuks and the scourge of the Franks and the Byzantines. Now the victorious prince was almost certainly a Christian. We do forget to-day that Central Asia was predominantly Christian down to the end of the XIII century and probably at least half a century later. The credit for this

achievement redounds upon the Nestorian monks and missionaries. The Nestorians, the early Christian heretics who believed in the absolute duality of the nature of Our Lord, were persecuted within the frontiers of the East Roman or Byzantine Empire and violently opposed by the Syrian and the Alexandrine forbears of the Ethiopian Monophysite Church. The Nestorians escaped to Persia. Under the reign of the Sassanian dynasty (IV - VII cent. AD.) they became a second religion of the state, taking precedence after the official Mazdean fire worshippers.

When Persia was conquered by the Moslems in the middle of the VII century AD. the Nestorians were pushed again to the east. They reached Central Asia and eventually they arrived in China. Their earliest traces there were discovered in Si-an-fu. A funeral stela was dug out in this locality bearing a Nestorian dedicatory inscription in Syriac and in Chinese. It dates from the year 781 AD. The powerful Turkish tribes or nations rather, the Keraits and the Onguts were entirely Christian. The Uigurs were also Nestorians though to a lesser degree. They all recognised the spiritual authority of the Nestorian metropolitan of Merv, one of the principal oases in the Central Asiatic desert of sand.

* * *

In the middle of the XIII cent. AD. the armies of the supreme ruler or Khakhan of Mongolia by the name of Djenghis Khan overran most of Asia and of Eastern Europe. Owing to their superior tactics, armament and incredible mobility, they swept aside all opposition. But for some unforeseen coincidences of an essentially secondary order they would have conquered the whole of Europe, just as they subjugated, practically speaking, the whole of Asia, including Russia. They were called Tartars, by their terrorised opponents: the denizens of hell. Yet, as soon as their initial destructive fury abated their inroads turned out to be a blessing in disguise. They revived feudal Europe, they opened up Central Asia, China and India. « Pax Mongolica » — the peace enforced by the Mongols — assured for a century safe overland travels between Paris and Peking, an unheard of enterprise even in our age of supersonic aviation. The Venetian and Genoese booksellers and merchants,

always on the lookout for the unexpected opportunities, traded briskly in guides through Central Asia, with basic dictionaries of local languages attached and a wealth of practical advice to the prospective travellers, including even such details as the advice on the most suitable localities where to hire temporary « wives » for the long and tediously uneventful journeys of long duration.

The court of the Khakhans in Karakorum in Central Asia and later on in Peking, the capital of the Golden Horde, one of the four principal subdivisions of the Mongol Empire in Sarai on the Volga, near the modern Astrakhan, Tabriz the principal seat of the Persian Il - Khans - all of them and hundreds of lesser centres, were cities in the true sense of the word, abounding in all the refinements, luxuries and commodities, undreamt of not only by the inhabitants but also by the fetid and congested towns and villages of the contemporary Europe. Many Europeans travelled to the Mongolian capitals. Apart from the traders' caravans, mostly Venetian or Genoese, the Papal legates and the royal embassies frequently visited them. They encountered there numerous Nestorian Christians. Many of those held high position at the courts, some were even ministers of the Khakhans. All of them practised freely their religion.

Little wonder that the Europeans of that period began to look for Prester John somewhere in Central Asia, among the Nestorians. A detail of the Mongolian lore appeared to lend a strong support to this proposition: the Tartar hosts often used as their emblem the sign of the white hawk in flight; at a glance it strongly resembled the sign of the cross.

Very quickly, in the wake of the European travellers returning from Asia, the conviction took root in the West that Prester John was a Christian Nestorian monarch. Marco Polo, the most famous of all the travellers maintained that his dominions stretched north of Peking. He fought the Khakhan and his true name was Wang Khan. He was, according to the relations of the Venetian, a Kerait by race. Oderic de Pordenone who was a Papal legate in Karakorum in the first half of the XIV century saw in the mysterious Christian ruler the king of the Onguts. The anonymous western European chronicle called « The Book of the Three Magian Kings » written some time

early in the XIV century claimed that Prester John was no priest at all: he was a secular ruler of the « Indians ». His spiritual counterpart was Patriarch Thomas, the heir and successor of St. Thomas the Apostle. His, Prester John's capital was the city of Semoa. Here we may usefully observe that in the Middle Ages in Europe just as well as among the Arabs the geographical notions were very inaccurate. Such terms as « Asia », « India » or the « Indies », « Abyssinia », « Ethiopia », « Nubia » - often meant the same thing, and just as often nothing in particular, beyond a vague notion of some distant and exotic land. Thus for example in the XIII and the XIV centuries many European writers and propagandists of the crusading movement called the Ethiopians « Indians » or « Chaldeans » while the term « Ethiopian » was applied to the inhabitants of Upper Egypt. Raymond Lull a saintly and most learned Catalan friar advocated at the beginning of the XIII century that the « Chaldean » language should be taught to all the prospective missionaries trained to break the barrier of Islam. It is quite certain, from the surviving evidence, that Raymond Lull in fact meant the old Ethiopic language, Gheez. Another curious coincidence can be inferred from the name of the capital of Prester John recorded in the « Book of the Three Magas » — it is « Semoa » — now, it is well known that the reconstruction of the Ethiopian empire took place some two generations earlier on, in the second half of the XIII century, during the reign of Yekuno Amlak. This reconstruction was largely based upon the kingdom of Shoa. « Semoa » may well be a corruption of this name.

* * *

Axum, the ancient political centre of Ethiopia declined in the VII century of the Christian Era. There were many reasons for it: unsuccessful wars with Persia which have led to the abandonment of South Arabia, the onslaught of the barbarians surrounding it, possibly some weakening of the fabric of the state due to causes unknown to us and above everything else the rise of Islam. By the middle of the VII century the Moslems have occupied Egypt, Syria, Palestine, Mesopotamia and Persia. Thus the lines of communication connecting the Mediterranean World with Axumite Ethiopia, the furthest outpost of Christen-

dom and of the Western civilisation in Africa, were effectively cut, in particular the two main lanes; the eastern one, controlled by the Nabateans, and Arab nation, was leading along the eastern shore of the Red Sea, from Aden to Gaza in Palestine. The southern route led to the Persian Gulf across Hadramaut.

The only channel of communication remaining to Ethiopia was the Nile valley. It was however controlled very tightly by the Caliphs of Cairo. The Moslem rulers of Egypt lived for ever in fear of some sort of collusion between Ethiopia and Western Christendom; for this reason for many centuries only very few Ethiopians have succeeded in finding their way to the West. They were mostly pilgrims, religious and lay, proceeding to the Holy Land. They kept up in Palestine the memory of their distant Christian kingdom. They were so few that the news of their homeland, outside their closest circle, was very hazy. Here it should be realised that when the kings of Axum were baptised and Ethiopia became Christian, in the IV cent. AD., the Byzantine of East Roman influence became very strong in all fields of the Ethiopian life.

According to the fundamental laws of the East Roman or Byzantine Empire the Emperor was deemed to be « Equal to the Apostles ». During all the ceremonies and processions he participated among the bishops, as a semi-ecclesiastical personage and not among the members of this court. He was not only the Defender of the Faith — this title was usually assumed by all Christian rulers — but also its judge and arbiter. Sometimes the Byzantine emperors issued pronouncements even on strictly theological matters.

The king of Axum surely assumed a similar dignity, at least within his own frontiers. We know from the surviving documents that some of them were particularly zealous Christians. Thus king Ezana proclaimed himself the champion of the Cross. King Kaleb one of his successors declared war on Dhu Nuwas, the Jewish prince of the Arabic state of Nahran because he persecuted Christians in his dominions.

One of the appellations of the Axumite kings was in all likelihood « Djan Hoi » — power, majesty.

Thus we may safely surmise that for a very long time before

the establishment of the Kingdom of Jerusalem, perhaps as early as the VI or VII cent. AD., vague rumours about a priest-king called « Gian » or John circulated in Palestine, particularly since the names of the two last Axumite kings who ruled in the middle of the Xth cent., were Degna Djan and Geda Djan. The names have survived in the medieval Ethiopian chronicles.

The Crusaders had little inclination and even less time for scientific research. They must have known of Ethiopia right from the beginning. Whether or not they identified it with the kingdom of Prester John is less certain. An Ethiopian monastic community resided in Jerusalem for a very long time before their arrival. Already St. Jerome, writing in the V cent. AD. mentioned an Ethiopian whom he met in the Holy Land.

Most likely the maritime expedition of Raymond de Chatillon, one of the leading barons of the Kingdom of Jerusalem in 1182 tried to find the route to Ethiopia. The expedition failed though it ravaged the shores of the Red Sea and attacked the port of disembarkation of the pilgrims for Mecca. The Moslems were very badly frightened lest the Crusaders would reach the Ethiopians. Consequently all the survivors of the the raid captured by them were executed and not sold into slavery as was the custom of the time. Their captors feared lest they escaped and would divulge the secrets of the sea route from the head of the Red Sea where the modern port of Akaba stands to-day to the African Christian kingdom down south.

A few years earlier, in 1177 AD., Pope Alexander III despatched an emissary to the « John King of Ethiopia ». This emissary was his personal physician by the name of Philip. He was probably a Jew. This detail would have indicated that the Papal Court had some idea where to look for him, i.e. in Africa. A Jew could be reasonably expected to find his way more easily than a Christian across the Moslem zone barring the road to Africa from the West. Unfortunately nothing was heard either of Philip or of his mission.

The idea of an alliance of the West with Ethiopia against Islam the common enemy was never altogether forgotten in the West throughout the subsequent centuries. It loomed large in the plans of the Fifth Crusade, in the first half of the VIII century. St. Louis the King of France setting out against Egypt

studied the possibilities of it. King Henry IV of England forwarded in the year 1399 AD. a letter to the king of Ethiopia suggesting to him a firm alliance against the infidels. This letter was entrusted, just as the king was setting out on a pilgrimage to the Holy Land, to a prelate by the name of John who bore the title of the « Archbishop of the East and Ethiopia ». It is not known whether the letter was ever delivered.

In spite of all the above the generally held conviction in the West placed the mysterious Prester John and his powerful kingdom among the Nestorian Christians of Asia. It is quite likely that the initial mistake was deliberately fostered by the military orders of the Kingdom of Jerusalem and in the first place by the knights Templar.

* * *

The military orders were formed even before the foundation of the Kingdom of Jerusalem in 1099 AD. They were associations of knights who banded together to help the pilgrims proceeding to the Holy Land, to defend them against the robbers and the exactions of the Moslem officials. Finally they maintained hospitals and dressing stations in Palestine. They also facilitated the voyage across the sea. The members of the orders remained military men yet at the same time they took monastic vows of obedience, poverty and chastity. There were several of these orders: the Knights of St. John or the Hospitallers, the Knights Templars, the Knights of the Holy Virgin or the Teutonic Knights and a number of others. During the heyday of the Latin states in the Levant these orders had specific military tasks assigned to them. They usually guarded the frontier outposts and provided military contingents ready to take the field at a moment's notice. After the downfall of the Kingdom of Jerusalem in 1187 AD. and particularly since the final expulsion of the Western Christian states from Syria a century later, the military orders transferred their headquarters to Europe. They have lost much of the original reason for their existence and became simply powerful politico-military organisations, international in character and submitted only to the authority of the Pope which they often disputed. They were very jealous of their independence and of their almost sovereign status

towards the kings and the princes of the then Europe. Some of them continued to fight the Moslems like the Knights of St. John, or the Spanish orders, some were employed against the surviving pagans of Europe, particularly along the shores of the Baltic Sea. The Knights Templars undertook no such tasks. They grew in power and affluence and very quickly they became the bankers of the medieval Kings. They also were very skilful traders and they brought with them much useful information from the East. Among other things was the information on the Kingdom of Ethiopia, on its identity with the « Kingdom of Prester John » and of the profit the Order could derive from it at an opportune moment; they were, consequently, quite glad when other people looked for « Prester John » in Asia. The Templars were very secretive. They never divulged their secrets if they possibly could. Thus when the Order was suppressed in the year 1314 AD. first in France and later in other countries of Europe this secret disappeared with them. There was only one exception in this respect. In Spain and Portugal the Templars did not disband. They changed their name to that of the Order of Christ and they submitted themselves to the authority of the local sovereigns.

A little later, in the middle of the XIV century the Royal House of Aviz assumed the crown of Portugal. The Order of Christ became its trusted and valuable servant. They were particularly valuable since the Aviz became the protagonists of the gigantic task of spreading Christianity and the Western Civilisation across the seas. They considered it as the logical development of the « Reconquista » — the expulsion of the Moors from the Iberian Peninsula. The Order of Christ must have supplied their sovereigns, the kings of Portugal, with a vast amount of precious intelligence in this connection. Among others was the secret of Prester John and of his kingdom: it became diffused among the learned of the period. Characteristically enough the first European chronicler who connected the realm of Prester John with Ethiopia was a Spanish dominican monk Jacques Catalan de Severac writing in the middle of the XIV century.

The grand strategical design of the Aviz consisted in attacking the Moslems in Egypt and in the Middle East from the

rear, across or around Africa. An alliance with Prester John, with Ethiopia that is, was imperative in this connection. The plan was finally elaborated by Prince Henry the Navigator, possibly the most talented representative of the royal family of Portugal, in the first half of the XV century. He was also the Grand Master of the Order of Christ and entrusted to them the task of baptising Africa. Here it could be remembered, incidentally, that two generations later Christopher Columbus in the service of the King of Spain sailed to the West under the red crosses of the Order of Christ, sewn on the sails of his three ships. He also carried with him letters addressed to Kubla Khan, dead by then for over two centuries. He thought that the mighty emperor of China was identical with Prester John. The last echoes of these twisted legends we find in Coleridge when he wrote:

*« In Xanadu did Kubla Khan
The mighty pleasure dome decree
Where Alph, the sacred river ran
Through caverns measureless to man
Down to the sunless sea ».*

Coleridge was only repeating the very ancient legend: he meant, not knowing it, Prester John.

All the while the Portuguese tried to reach Ethiopia, the Kingdom of Prester John in Africa. In search of her Diego Cao discovered the Congo estuary in 1485. Two years later Bartolomeu Diaz reached the Cape of Good Hope. By that time another Portuguese Pedro de Covilham had already arrived at the court of the Negus. He reached Ethiopia overland in 1480. He was not allowed to leave the country however — maybe he could not obtain a visa from the Internal revenue of tax office — and thus in Portugal, for many years he was presumed lost like so many other envoys to the realm of Prester John.

In the year 1497 Vasco da Gama, the famous Portuguese sailor reached India. Within an incredibly short time the Portuguese possessions there grew into an Empire. The century old plan of reaching and destroying the Infidel through the back door, as it were, became feasible. An alliance with Ethiopia, with Prester John became pressing. In 1510 Alfonso de Albuquerque, the Portuguese governor general in India sent two

ambassadors to Africa to conclude it. They landed near Cape Gardafui, however, on the inhospitable Somali coast and all traces of them were lost. Only ten years later the first official Portuguese embassy under Lobo, landed in Arkiko, near Mas-sawa. At last a firm contact with the mythical Prester John was established. The search was over. The irony of fate deprived this consummation of a centuries old dream of all practical significance. A few years later the ancient kingdom was invaded by Mohammed Granj, and his allies the pagan Galla. Ethiopia survived, true enough, but only just: her splendid medieval civilisation and its political power perished. We can obtain a glimpse of these splendours in the descriptions of Fr. Alvarez, the chaplain of the first Portuguese embassy. In the XVII century Ethiopia was again forced into seclusion and isolation. For the next two centuries « Prester John » became something of a legend again. The political situation of the world had changed profoundly. It was no longer possible to strike at the heart of Islam in Egypt. The centre of the political power of the Moslems moved east, to Turkey. In the second half of the XVII century when the Turkish threat to Western Europe was particularly acute Ludolphus the first European student of things Ethiopian suggested an alliance of the Protestant kingdoms of the West with Ethiopia against the Turks. The project never went beyond the stage of theoretical considerations.

To-day Ethiopian coffee is quoted on the world markets, one can reach Addis Abeba by air from all points of the globe in a couple of days, an Ethiopian contingent serves in Korea, Ethiopia is fully a member of the international community of nations: yet the old dreams and legends have a tenacious life. Some years ago John Buchan, an eminent Scottish novelist wrote a mystery story called « Prester John » in English. Only a couple of years ago a French writer Pierre Benoit wrote a book under the identical title — Prêtre Jean — in French, as if in these days of manifold and dark dangers looming ahead the dream of help from some fabulous, exotic and powerful quarter was still floating in the air.

AUGUSTYN STEFFEN

GRECKIE ŚLADY W REGEŚCIE

« *Dagome Iudex* »

L'Institut Historique Polonais de Rome s'occupe de l'histoire, non de philologie; le Comité de Rédaction est à même de juger de la valeur des oeuvres historiques: il ne voudrait point s'arroger la compétence de porter un jugement sur la valeur que représente, pour la philologie grecque, un article comme celui qui nous a été gracieusement envoyé par M. Augustyn Steffen, de l'Institut Slave de l'Université de Lund, en Suède.

*Mais tout essais d'exégèse du document « *Dagome Iudex* » a une valeur incontestable pour tout historien du moyen âge Polonais. Et nous ne pouvons pas refuser une grande importance à l'hypothèse, que M. Augustyn Steffen est le premier à avancer: que l'original du document, dont nous n'avons que le registre latin, aurait été conçu en langue grecque. On voit l'importance que cette hypothèse aurait pour l'explication des relations entre Rome et Byzance au X siècle en Europe Centrale, de l'extention des influences byzantines, du caractère des débuts du christianisme en Pologne, du caractère de sa dynastie, et de tant d'autres problèmes.*

*Parmi les arguments que M. Steffen aligne en faveur de la thèse, selon laquelle le registre latin du document « *Dagome Iudex* » qui nous est parvenu serait celui d'un document écrit en grec, nous soulignons ceux, qui sont accessibles même aux non-philologues.*

C'est en premier lieu l'argument qu'il tire des mots: « usque ad locum quod dicitur Russe ». Il est clair qu'il s'agit ici de la région dite « Russe », de la Ruthénie. Or, en latin, une région n'est pas « locus »; mais en grec elle est bien « topos »: et ce mot-là peut être aussi bien traduit, par « terra » — ou plus littéralement, mais contre le sens de l'original, « locus ».

L'autre argument de M. Steffen qui indique la provenance grecque du document est tirée de la graphie du mot: « Crocoa ». Il s'agit, de toute évidence, de la ville de Cracovie, Cracovia, Kraków, où le « V » est un élément essentiel, que les écrivains latins n'ont presque jamais omis: par contre, cette déformation est caractéristique pour les Grecs, vu le manque dans leur langue du « V » bilabial.

Ces arguments, suffisants à nos yeux pour soutenir l'hypothèse de M. Steffen, tellement importante pour l'histoire, nous induisent à faire paraître son ouvrage, en soi philologique, dans notre revue historique.

Nous n'avons par la possibilité de suivre l'illustre Auteur dans le reste de son raisonnement. En particulier, l'hypothèse qui fait descendre le nom « Dago-mes » (ou Dugumes) du grec « diagoneus » semble heurter la méthode acceptée par l'histoire, et qui est celle des explications les plus simples. Il est beaucoup plus simple d'y voir le nom bien connu « Tugumir » ou « Tugumierz », nom que le prince polonais aurait hérité des Havellans (v. Meysztowicz, V. Poselstwo Mieszka I do Abderamana III, Kalifa Kordoby, w r. 955 » (in « Kultura », Paris 1950).

Nous publions l'article de M. Steffen en polonais, tel qu'il a été écrit par l'auteur, faisant ainsi une exception à la règle adoptée par notre revue: la rédaction ne saurait répondre de l'exactitude de la traduction des termes propres à philologie.

Pour le Comité de Rédaction

V. MEYSZTOWICZ

Idzie tutaj o dokument dyplomatyczny, wystawiony, jak się powszechnie przyjmuje, w roku 991, o akt symbolicznego darowania państwa polskiego Stolicy Apostolskiej przez Mieszka I, którego treść znamy jedynie z regestu, nazywanego najczęściej « *Dagome iudex* ».

Badając stronę językową regestu doszedłem do wniosku, że oryginał musiał być wystawiony w języku greckim. W Rzymie został sporządzony przekład dokumentu na język łaciński przez tłumacza, którego znajomość języka greckiego pewnie nie była wszechstronna. Że oryginał miał tekst grecki, wnioskuję m. i. z wyrazu *locus* w zdaniu « *fine Pruzze usque in locum, qui dicitur Russe* ». Jak widzimy, Ruś została określona wyrazem *locus*, co nie jest według łacińskiego smaku. Nie posiadamy przykładów na to, aby wyraz *locus* był używany w znaczeniu « kraj ». Zamiast niego spodziewalibyśmy się w naszym zdaniu wyrazu *terra*. W jaki sposób powstał ten błąd? Otóż mógł on powstać tylko przez nieporozumienie. Tłumacz łaciński najwidoczniej miał przed sobą grecki wyraz τόπος, który przetłumaczył przez *locus* nie zdając sobie sprawy, że w tym miejscu znaczy on « kraj » (*terra!*). W znaczeniu « kraj » występuje on często i u klasycznych pisarzy i w późniejszej greczyźnie. Jako przykład przytoczę podobne zdanie z Ksenofonta (*Anab. 4, 4, 4*):
ὁ τόπος οὗτος Ἀρμενία καλεῖται.

Oryginał przepadł. Przepadł także przekład łaciński. Jak wyglądał akt donacyjny w całej rozciągłości, nie dowiemy się pewnie nigdy. Niewątpliwie było to większe pismo z zachowaniem wszelkich formalności średniowiecznej korespondencji dyplomatycznej. Sprawa była niesłychanie ważna, odbiorcą darowizny był papież, najwyższy autorytet w ówczesnym świecie chrześcijańskim, więc niepodobna przypuszczać, aby dokument donacyjny Mieszka I wyglądał jak testament Napoleona.

Z inicjatywy papieża Grzegorza VII sporządził kardynał Deusdedit w latach 1085-87 Zbiór Kanonów, w którym na szczęście został umieszczony regest aktu donacyjnego. Przy redagowaniu regestu kardynał miał niewątpliwie pod ręką łaciński przekład aktu donacyjnego lub jego kopię. Zbiór Kanonów zaginął, regest nasz ocalał, jednak nie w oryginale, tylko w odpisach. Ważniejszych odpisów jest 6. Badacze dzielą je na dwie grupy, na grupę starszą (= X) i na grupę młodszą (= L).

Pierwsza grupa odpisów, grupa starsza, nawiązuje do regestu kardynała Deusdedita, jednak nie bezpośrednio. Należą tutaj następujące kodeksy: 1. Cod. Vat. Lat. 3833 (= D); 2. Cod. Vatican. Lat. 1984 (= B); 3. Cod. Paris. Lat. 1458 (= P). Podstawą drugiej grupy, grupy młodszej, jest Liber Politicus, dzieło napisane przez kanonika Benedykta w latach 1140-43, które zawierało fragmenty Zbioru Kanonów, m. i. tekst naszego regestu. Grupa ta obejmuje: 1. Cod. Camerac. Lat. 554 (= F); 2. Cod. Ottobon. Lat. 3037 (= A); 3. Cod. Vatican. Lat. 8486 (= C). Mówi się, że żadna z wymienionych sześciu kopii nie jest bezpośrednim odpisem regestu Deusdedita. I to jest słuszne, słuszne dlatego, że w kopiach młodszej grupy występuje forma *dagone* (wobec formy *dagome* w grupie starszej), która, jak wnet wykaże, jest poprawną. Oto są zrekonstruowane teksty zaginionych kopii X i L według H. Łowmiańskiego (Imię chrzestne Mieszka I. Slavia Occidentalis, T. 19, Poznań [1948] 234-5):

Tekst X
(na podstawie DBP)

Item in alio tomo sub Iohanne XV papa Dagome iudex et Ote senatrix et filii eorum (Misicam D, Misica B, Mysica P) et Lambertus, nescio cuius gentis homines, puto autem Sardos fuisse, quoniam ipsi a IIII iudicibus reguntur, leguntur beato P(etro) contulisse unam civitatem in integro, que vocatur Schinesghe, cum omnibus suis pertinentiis infra hos affines, sicuti incipit a primo latere longum mare, fine (Bruzzę D, Pruzzę B, Pruzze P) usque in locum, qui dicitur (Russe D, Russe B, Russae P) et fines (Russe D, Russe B, Russae P) extendente usque in Craccoa et ab ipsa Craccoa usque ad flumen Oddere, recte in locum, qui dicitur Alemure, et ab ipsa Alemura

Tekst L
(na podstawie FAC)

Item in alio thomo sub Iohanne XV papa Dagone iudex et Ote senatrix et filii eorum Mifca F, Misica AC) et Lambertus leguntur beato Petro contulisse unam civitatem in integro, que est (Schignesne F, Schinesne A, Schinesghe C), cum omnibus suis pertinentiis infra hos affines, sicuti incipit a primo latere longum mare, fine Pruzze usque in locum, qui dicitur Russe et fines Russe extendente usque in (Graccoa F, Craccoa A, Craccoa C) et usque ad flumen Oddere, recte in locum, qui dicitur Alemure, et ab ipsa Alemure usque in terram Milze et a fine Milze recte intra Oddere et exinde ducente iuxta flumen Oddere usque in predictam civitatem

usque in terram (Milze D, (Schinesche F, Schinesgne A,
Milzę B, Mulze P) et affines Schinesghe C).
(Mulzę) recte intra Oddere et
exinde ducente iuxta flumen
Oddera usque in predictam ci-
vitatem Schinesghe.

Jak widzimy, Mieszko I występuje pod nazwami *Dagome* (*Dagone*) *iudex*, z których pierwsza była różnie objaśniana. O. Balzer (Anonim tzw. Gall. Kronika Polska w tłumaczeniu R. Grodeckiego, Kraków (1923-69) przyjmując, że wyraz *Dagome* jest zrostem, rozbił go na trzy elementy, *D - ago - me*, i zestawiał pierwszy element ze znakiem « P » chrysmu, drugi z łacińskim zaimkiem *ego*, a trzeci z imieniem *Mesco*.

J. Otrębski (*Slavia Occidentalis*, T. 18 [1947] 112 i nst.) czyta *Dagome* *iudex* jak *Dagus sive iudex* i widzi w wyrazie *Dagus* skrót imienia *Dagobert*, a w wyrazie *iudex* semantyczny odpowiednik polskiego imienia *Kazimierz*, które według niego miało oznaczać « człowieka zażywającego sławy z powodu wydawania różnorodnych orzeczeń, w tym także orzeczeń o charakterze sądowym ». Otrębski widzi analogię między swoim *Dagus sive iudex* a *Boguslaus sive Theodorus* Wincentego Kadłubka oraz *Lambertus sive Misica* Nekrologu Merseburskiego, co jednak jest nieporozumieniem, wykazany trafnie przez J. Widajewicza (*Początki Polski*, Wrocław-Warszawa [1948] 119-22).

Badacze niemieccy, I. R. Holzmann i L. Schulze, podstawiali pod wyraz *dagome* imię normandzkie *Dago* stwarzając w ten sposób podstawę dla hipotezy, która głosi, że dynastia Piastów była pochodzenia duńskiego.

Zupełnie oryginalne stanowisko zajął J. Widajewicz (o. c. 122-3), który omówiwszy wszystko, co dotychczas na ten temat napisano, powiedział dosłownie tak: « Jeśli się chce badania naukowe poważnie traktować, należy wreszcie z niedorzecznym *Dagome* skończyć. Że w akcie donacyjnym chodzi o państwo polskie, nie może ulegać wątpliwości: jest też pewne, że wystawcą dokumentu był Mieszko I, w jaki zaś sposób zniekształcone zostało jego imię i dlaczego z przekręcenia wynika właśnie *Dagome*, to wszystko winno nareszcie ustać. Sprawa dziwnego tworu *Dagome* dojrzała na tyle, by powziąć decyzję ostateczną: na śmietnik z takim absurdem ».

Jak widzimy, badacze sądzą przeważnie, że w wyrazie *dagone* tkwi drugie imię Mieszka I. Ale to nie jest słuszne. To był tytuł, najwyższa godność w rodzie księżęcym. Mamy tutaj do czynienia ze spolonizowanym wyrazem greckim *διαγονεύς « progenitor », derywatem czasownika *διαγεννάω « progignere » z podstawowym -γεννάω (por. nowogreckie διαγονάτος-ον). Prefiksalne δια- które E. Boisacq (Dict. Étym.) określa « adnominal, indique un mouvement de pénétration à travers qc., sens effacé celui de séparation », odpowiada znaczeniowo prefiksalnemu ἀνα- czasownika ἀναγεννάω « wieder erzeugen » oraz łac. *pro-* czasownika *progignere* « prolonger sa race en engendrant ». Jak od czasownika niezłożonego γεννάω « rodzić » utworzony został rzeczownik γονεύς « genitor » (w języku nowogreckim także γονής), tak od złożonego czasownika *διαγεννάω rzeczownik *διαγονεύς « progenitor; podtrzymujący ciągłość rodu (dynastii) przez rodzenie ». Na gruncie polskim wyraz διαγονεύς przeprowadził ściągnięcie prefiksalnego *dia-* w *da-*. Analogicznemu ściągnięciu uległo *dia-* w wyrazach *diabolus* i *diacones* w średniowiecznej łacinie kościelnej, w wyniku czego powstały tam formy *zabulus* i *zacones* (« z » z nowogreckiej wymowy δ). Ale istniała też rodzima alternacja δια- : ζα- ≥ δια- (δά-σκιος, δά-ηοινοσ: ζα-ής θα-τρεψή),

która dotąd nie została zadawalająco wyjaśniona! Ponadto odrzucił on, podobnie jak inne helenizmy, końcówkę. Z braku końcowego -ος musimy wyprowadzić wniosek, że pisarz aktu donacyjnego wprowadził do tekstu formę spolszczoną. Pisownia *dagome* w grupie X wobec poprawnej *dagone* w grupie L tłumaczy się tym, że pisarz przy przepisywaniu nazwy pociągnął przez nieuwagę trzy pionowe kreski zamiast dwóch (częsty błąd!). Podobny wypadek zaszedł przy przepisaniu nazwy *Milze*, która w rękopisie P ma formę *Mulze*. Tytuł *dagone* obowiązywał na polskim dworze księżęcym w czasach pogańskich i niewątpliwie był znany na dworach, z którymi władca Polski utrzymywał stosunki dyplomatyczne, także w Rzymie, jak należy przypuszczać według aktu donacyjnego.

Znany był też pisarzom arabskim, mianowicie w postaciach *Jadžudże* i *Jadžudź*. W postaci *Jadžudże* występuje on w « Księdze dróg i królestw », w dziele napisanym w r. 951 przez arabizującego Persa Muhammad 'a al-Farisi 'ego al-Istachri 'ego. Podaje kilka fragmentów z tego dzieła:

« La distance qui sépare le pays d'Yadjoudje de celui des Bulgars et de celui des Slaves, est d'environ 400 journées de chemin: depuis ce dernier jusqu'à celui de Roum (Asie Mineure), sur la frontière de la Syrie on compte 60 journées... Quand on passe le territoire des Kimak, on vient dans le pays de Khedredj situé au nord, entre celui des Ghourr et des Khirkiz et derrière les Slaves... La contrée d'Yadjoudje est située au nord pour ceux qui reviennent du pays des Slaves et passent les frontières de Kimak ».

Arabiści, bałamuceni uwagą kierunkową « na północ », sądzą, że krajem którego władca nosi tytuł *Jadžudże*, jest Skandynawia. Mylą się oni jednak wyraźnie, gdyż idzie tutaj o Pomorze, znajdujące się « w północnej części » kraju Słowian, o kraj, który w akcie donacyjnym Mieszka I nosi nazwę *Schinesghe*. Nazwa *Jadžudże* to potwierdzi. Podstawą jej był wyraz grecki *διαγονεύς w nowogreckiej postaci *γιαγονεύς. Przyimek *διά* w ludowej greczyźnie wymawia się przeważnie iak *ja*, pisze się *για* (por. także jego alternacje w złożeniach: *διάγμα*: *γιάγμα*; *διάμπολη*: *γιάμπολη* itd.). Przez *dż* pisarze arabscy oddają obce *g*, przez *u* obce *o*. To prowadzi do formy *jagoge*, różniącej się od formy *jagone* (= *γιαγονε-*) pisownią *g* zamiast *n*. Takie drobne różnice arabiści zwykli wyjaśniać przepisaniem się kopisty. Ale w naszym wypadku pisarz arabski rozmyślnie napisał *g*, oczywiście z myślą o biblijnym Gogu, co zresztą podnoszą zgodnie arabiści. Ta etymologia narzuca się gwałtownie dlatego, że władca *Jadžudże* u innych pisarzy arabskich, wcześniejszych i późniejszych, występuje zwykle pod dwoma tytułami: *Jadžudż* i *Madżudż* (= *Magog*). Ale i tytuł *Madżudż* nie ma związku z biblijnym Magogiem. Jest to spolonizowany wyraz grecki, którego pierwowzór brzmiał *ἀμαγωγεύς. To przyimkowe *ἀμα-* odpowiada znaczeniem przyimkowemu *συν-* w wyrazie *συναγωγεύς* « Verbinder, Vereiniger ». Na gruncie polskim wyraz odrzucił końcowe *-εύς* oraz nagłosowe *ἀ-*, w wyniku czego powstała forma *Magog*. Samogłoska *a* w pozycji nagłosowej zniknęła z reguły przy pożyczkach z języka greckiego. Język polski nie posiadał rodzimych wyrazów z nagłosowym *a-* (spójki « a » i złożeni spójkowych się nie liczy) i dlatego nie cierpiał tej samogłoski w wyrazach obcych, stąd *migdał*, z greckiego *ἀμύγδαλον*

labaster (gr. ἀλάβαστρον), *larino*, *larina*, *larum* (wł. *allarme*) itd. Zatrzymały ją tylko wyrazy, które arabsku Żyd hiszpański przez literaturę (wpływ formy pisanej!) lub terminy naukowe, wyrazy sztuczne.

Kilka bardzo cennych wiadomości o królu, noszącym tytuł *Magak*, przekazał w X w. piszący po arabsku Żyd hiszpański Ibrahim-ibn-Jakub w opisie krajów słowiańskich. Czytamy tam:

« Stanowią (oni) (tj. Słowianie) liczne, różniące się między sobą plemiona. W ubiegłych czasach zbierał ich razem (skupiał ich) pewien król, noszący tytuł Madżak. Był on z (pewnego) ich plemienia zwanego Wolinane, a to plemię jest wielce poważane wśród nich. Potem poróżnili się między sobą, tak że ustał ład, a plemiona potworzyły oddzielne grupy, zaś nad każdym plemieniem ich zapanował (osobny) król ».

Ważne jest zdanie « zbierał ich razem (skupiał ich) », gdyż ta sama treść tkwi, iak widzimy, tytule *Magak* (= ἀμαγωγέτης) « Verbinder, Vereiniger ». Z nazwy zaś *Wolinane* musimy wyprowadzić wniosek, że był to książę Pomorza, rezydujący na wyspie Wolin. Tak czytał tę nazwę Westberg, Jakob i Marquart. Inni z myślą o Weletach dopuszczali możliwość lekcji *Wolitabe* lub *Welitaba*. T. Kowalski (Relacja Ibrahima ibn Jakuba z podróży do krajów słowiańskich w przekazie al-Bekri jego, Kraków [1946] 58-9) powiada, że « ze stanowiska paleografii arabskiej obie formy *Wolinana* i *Welitaba* należy uznać za jednakowo prawdopodobne ». Ale to jest przesadą, gdyż, jak Kowalski w innym miejscu podnosi, do formy *Welitaba* można dojść jedynie poprzez formę *Welinane*. To znaczy: aby uzyskać lekcję *Welitaba*, trzeba wykonać pewne zmiany w diakrytycznej punktacji formy *Welinane*. Obecnie, gdy tytuł *Magak* został wyjaśniony, nie może być wątpliwości, że jedynie poprawną jest forma *Wolinane* czy *Welinane*.

Co oznacza wyraz *iudex*? Oznacza on, jak sądzę, *iudex familiae*, do którego należało rozstrzyganie spraw dynastycznych, jak wyznaczenie następcy, obsada dzielnic itd. Taka instytucja była konieczna dla utrzymania jedności państwa przy systemie jego podziału między członków rodu. Państwo Mieszka w akcie donacyjnym wygląda na taki twór, gdyż mowa jest tam o

« przynależnościach ». Na obszarze przynależności rządził książę (lub książęta) z rodziny Piastów, wyznaczany przez *iudex familiae*. W wypadku śmierci księcia wyznaczonego książę-iudex posiadał prawo obsadzenia opróżnionego tronu przez innego członka rodu lub, jeśli w rodzinie książęcej zabrakło ludzi, podciągnięcia jego obszaru pod swoją administrację. Krajem administrowanym bezpośrednio przez *dagone iudex* było, jak sądzę, Pomorze.

Małżonka Mieszka, Oda, występuje imiennie. Imieniu towarzyszy w tekście wyraz *senatrix*. Łowmiański (o. c. 247) powiada, że « tytuł Ody *senatrix* nie wymaga specjalnych komentarzy », gdyż « odpowiadał tytułowi Mieszka », skoro « *senatores* byli objęci pojęciem *iudices* ». Ale to jest nieporozumieniem. Wyraz *senatrix* nie odpowiada tytułowi *iudex* formalnie ani znaczeniowo, gdyż odpowiednikiem męskim żeńskiego *senatrix* jest wyraz *senator*, którego nie ma w tekście. A dalej, nigdy i nigdzie nie nazywano senatorami władców, suwerennych ani zawisłych. Panów feudalnych, optymatów, nazywano w Rzymie i we Francji *iudices*, ale Mieszko przecież nie był władcą zależnym, lecz suwerennym. Taki wniosek musi wyprowadzić rozsądnie i logicznie myślący człowiek z samego « faktu darowania », bo darować swoje państwo mógł tylko ten, który był jego wyłącznym właścicielem. A takiego władcy nie nazywano *iudex*. Dlatego wyraz *senatrix* nie może mieć związku z drugim tytułem Mieszka *iudex*. Inna sprawa, gdyby Oda była nazwana *iudicatrix*. Taki wyraz istniał w języku łacińskim, używał go Kwintylijan jako żeński odpowiednik wyrazu *iudicator* (u św. Augustyna!) w znaczeniu « *iudex* ». Ale *iudicatrix* to nie *uxor iudicis*, tylko sędzia w osobie żeńskiej, jak greckie κριτική.

Przypuszczam, że w wypadku *senatrix* mamy do czynienia z błędem paleograficznym, mianowicie z przepisaniem błędnie przez kopistów wyrazem *genetrix* « rodzicielka », żeńskim odpowiednikiem wyrazu *genitor* « rodziciel ». W tekście greckim pewnie był wyraz γεννητίς lub γεννήτρια « rodzicielka » z samogłoską -α- według analogii do γεννάτωσ « *genitor* », co tłumacz czytał jak *senatrix*. Podwójne -λλ- oczywiście pisano wtedy jak -v- ; zdarza się to i w klasycznej greczyźnie: γενέτης: γεννήτωρ. Mieszko nie mógł przedstawić małżonki pod tytułem, odpowiadającym jego tytułowi *dagone*, gdyż nie było ku temu podstawy.

Prawo do takiego tytułu miał w jego rodzie każdorazowo tylko jeden członek. Oda była córką margrabiego Teodoryka, pochodziła z innego, nie-książęcego rodu, w którym nie było takiej organizacji rodowej jak w rodzie Mieszka i nie było tytułów, odpowiadających łacińskim pojęciom *regenerator* i *regeneratrix*. W wyrazie *dagone* też tkwi pojęcie « rodziciel », ale zakres tego pojęcia jest szerszy niż w wyrazie *genetrix*. Termin « rodzicielka » posiadał zresztą swoją zaletę, bo określał najlepiej stosunek Ody do Mieszka (« rodzicielka-małżonka ») i do dzieci (« rodzicielka-matka »).

Oprócz Ody, biorą udział w akcie darowania jeszcze dwaj synowie księcia, Misica (Mieszko) i jego brat, którego pisarz kodeksu D nazywa *labertus*, a pisarze innych kodeksów *lambertus*. Ze wystawców było czterech, wynika też z « interpolacji sardyńskiej », gdzie kardynał Deusdedit miesza ich z władcami Sardynii (iudices!). W nomenklaturze *labertus-lambertus* badacze widzą imię *Lambertus* domniemanego trzeciego syna Mieszka I i twierdzą, że Bolesław, który potem objął rządy po ojcu, nie ma w akcie darowania. H. Łowmiański (o. c. 245) nawet wyraził pogląd, że Bolesław Chrobry nie może wchodzić w rachubę, gdyż dokument nazywa Mieszka i Lamberta synami Mieszka I i Ody, a przecież wiadomo, że Bolesław był synem Dąbrówki, pierwszej małżonki księcia. Ze stanowiskiem tego badacza oczywiście nie można się zgodzić. Wniosek jego miałby pewną wartość tylko w takim wypadku, gdyby Bolesław nie był synem Mieszka, tylko Ody. Jeden z niemieckich badaczy, mianowicie P. Kehr (Das Erzbistum Magdeburg und die erste Organisation der christlichen Kirche in Polen. Abhandl. d. Preuss. Akad. d. Wiss., Berlin 1920), wyraził pogląd, że kwestia nieobecności w dokumencie Bolesława Chrobrego jest najtrudniejszą do rozwiązania.

Oczywiście zwolennicy hipotezy Lambertowskiej nie mają racji. Bolesław Chrobry jest obecny, ale oni go nie widzą. To, co oni nazywają imieniem *Lambertus*, jest tytułem Bolesława. W formie *labertus*, która występuje w kodeksie D, można rozpoznać dwa składniki: rdzeń λιβ- dla « brania, przyjmowania » czasownika λαμβάαχ ωνβεειν « brać, przyjmować, otrzymać oraz dewerbalny przymiotnik -αίρετός « wybrany » z wytrąconą przez polskie usta samogłoską -ε-. Pisownia -e- zamiast -ai- opiera

się oczywiście na nowogreckiej wymowie - αι - jak - e -. Według tego wyraz *labertus* miałby znaczenie: « wybrany do otrzymania (tronu) ». Por. pokrewny wyraz αὐθαίρετος « selbstgewählt, aus eigener Wahl ». Ale pytanie, czy droga do formy *labertus* nie była dłuższą. Trzeba się bowiem liczyć z tym, że pierwowzór grecki mógł mieć formę ἀναλαβαίρετος « wybrany do objęcia tronu », której pierwszy składnik ἀναλαβ- należałby do czasownika ἀναλαμβάνω ἀναλαβεῖν « objąć; übernehmen, wieder aufnehmen ». Partykuła ἀνα- w pozycji przed spółgłoską płynną redukowała języka greckiego do samogłoski ἀ-, jak wolno wnioskować z czasownika ἀρύω ἀρύειν « czerpać », pochodzącego z ἀναρύω ἀναρύειν i innych przykładów. Usta polskie, nie cierpiące wyrazów z nagłosowym a-, redukowały to do zera dźwięku. Proces redukcji był następujący: ἀναλαβαίρετος ≥ ἀνλαβαίρετος ≥ ἀλλαβαίρετος ≥ pol. laber(e)t. Redukcja w obrębie prefiksального ἀνα- miała miejsce także przed spółgłoskami wargowymi, co widzimy na następujących przykładach ἄμβασις: ἀνάβασις; ἄμβ-ταός: ἀναβατφόός. Jak widzimy, obie drogi prowadzą do « Rzymu », ale ta dłuższa droga jest przyjemniejsza z porównawczego punktu widzenia, gdyż obowiązująca w dzisiejszym języku greckim nazwa διαδόχος « następca tronu » urobiona została w podobny sposób, mianowicie od złożonego czasownika διαδέχομαι « (von einem früheren besitzer) aufnehmen, übernehmen ». Jest ona semantycznym odpowiednikiem nazwy *labert* (= ἀναλαβαίρετος). Ponieważ myraz *labert* był tytułem następcy tronu, używanym na dworze Mieszka I i znanym pewnie gdzie indziej, pisarz aktu donacyjnego wprowadził go do tekstu zamiast imienia Bolesława. Tak zresztą postąpił on z jego ojcem, którego przedstawił pod tytułem, a nie pod imieniem. Tytuł Bolesława miał dla aktu donacyjnego większe znaczenie niż jego imię. Treści tego wyrazu nie rozpoznał być może już łaciński tłumacz dokumentu. Pisarz kodeksu D pewnie widział w nim imię, czym możnaby tłumaczyć obecność znaku skrócenia dla końcówki -us. Czy myślał o imieniu Lambertus? Nie wiadomo. Faktem jest, że nie napisał *Lambertus*, tylko *Labertus*, tak jak czytał. Zrobili to pisarze innych odpisów (BPFAC). Ale to -m- w gruncie rzeczy niczego nie dowodzi. Rdzeń terażniejszości czasownika λαμβάνω λαβεῖν występuje w postaci λαμβ-, rdzeń aorystu w postaci λαβ-. W wyrazach złożonych, których pierwszym składni-

kiem jest czasownik, bywa różnie. Jedne mają rdzeń aorystu, inne rdzeń terażniejszości. To znaczy, że i forma *lambert* (=ἀνα λαμβαιρετος jest teoretycznie możliwa. Tytuł *labertus* zawiera m. i. pojęcie « wybieralności », które oczywiście zakłada istnienie w rodzie książęcym instytucji wybierania następcy tronu. Tą instytucją był, jak sądzę, *iudex (familiae)*.

Powiedziałem, że Mieszko I występuje w akcie donacyjnym jako książę Pomorza, ale nie przywiodłem na to najważniejszego dowodu. Tym dowodem jest nazwa głównego przedmiotu darowania *Schinesghe*, którą badacze mylnie wiążą z nazwą Gniezna i Szczecina. Za Gniezmem opowiedział się świeżo sumienny badacz aktu donacyjnego H. Łowmiański, chociaż zdawał sobie sprawę z trudności. Pisze on tak (o.c. 245-40): « Ale w sprzeczności z nim (tj. wnioskiem gnieźnieńskim) — tak sądzi część historyków, wśród których nie brak doskonałych znawców tej epoki — znajduje się dalszy ciąg dokumentu, który pod koniec opisu wiodąc granicę Odrą, doprowadza ją do Schinesghe. Stąd drugi wniosek, niezgodny z pierwszym, że miejscowość ta leżała nad tą rzeką, a zarazem nad longum mare, gdyż na Schinesghe kończy się opis granicy, zaczęty właściwie nad morzem ». Łowmiański wprawdzie usiłuje wyjaśnić hipotezę, że w wyrazie *civitas* może się mieścić pojęcie « granic grodu ». Jak granica Krakowa w dokumencie donacyjnym rozciąga się od Rusi aż po Odrę, tak granica Schinesghe (według niego Gniezno) mogła sięgać po rzekę Odrę. Jest to pomysłowe, ale niezgodne z treścią dokumentu. Aby ograniczyć trudności, pewna grupa badaczy opowiedziała się za Szczecinem, leżącym nad Odrą, z czym też nie może się zgodzić rozsądny językoznawca, który nie jest w stanie związać formalnie nazwy *Schinesghe* z nazwą Szczecina.

Przystępując do wyjaśnienia nazwy głównego przedmiotu darowania pragnę przypomnieć, że występuje ona w każdym kodeksie dwa razy, na początku i na końcu tekstu. Przeważa forma *Schinesghe*. Odchylenia zachodzą tylko w rękopisach grupy L. Dla lepszej orientacji podaję niżej zestawienie form:

Kod.	D	Schinesghe	(2 ×)
»	B	Schinesghe	(2 ×)
»	P	Schinesghe	(2 ×)
»	C	Schinesghe	(2 ×)

- » F Schinesche (1 ×)
- » F Schignesne (1 ×)
- » A Schinesgne (1 ×)
- » A Schinesne (1 ×)

W kodebsie D, który jest najstarszy, nazwa *Schinesghe* występuje na końcu w postaci rozbitej: *Chines ghe*. Różni różnie to komentowali. W czerwcu 1954 oglądałem rękopis w Bibliotece Watykańskiej w obecności ks. prof. W. Meysztowica i przekonałem się, że pisarz był zmuszony rozbić nazwę, gdyż pergamin w tym miejscu posiada « oko », okrągłą dziurę, wadę wyrobu. Sądzę, że od biedy możnaby pomieścić przed « okiem » całą nazwę, ale pisarz widocznie nie był pewny, dlatego początkową część *Schines* podciągnął do samej dziury, a końcówką *ghe* przeniósł na drugą stronę. Na fotokopii « oko » nie wychodzi, stąd wniosek, że miejsce to objaśniano przy pomocy fotokopii.

Ponieważ forma rozłączna *Schines ghe* jest, jak to przedstawiłem, sprawą przypadku, musimy wyjść od formy *Schinesghe*. Jest to nazwa grecka, wyraz złożony parataktycznie z nazwy *Schines*, transliterowanej pewnie jak $\Sigma\chi\iota\nu\eta\varsigma$, i wyrazu $\gamma\eta$ « ziemia, kraj », której znaczenie: « kraj należący do Schines ». Pisownia *-gh-* według nowogreckiej wymowy γ jak *ch*. Nazwa nasza należy więc do typu złożzeń $\Lambda\nu\kappa\acute{o}\sigma\omicron\nu\rho\alpha$ (zamiast: $\Lambda\nu\kappa\omicron\sigma\omicron\nu\rho\acute{\alpha}$), Ἑλλάσποντος , Βόσπορος , Διόσδοτος (por. *Deusdedit*), łac. *Coelesyria* (= gr. Κολη Συρία). Różnią się one od postaci syntaktycznych tylko tym, że mają; jak zwykle wyrazy, tylko jeden akcent. To znaczy, że przed powstaniem *Schinesghe* musiała istnieć samodzielnie nazwa *Schines*. Jakie jest jej pochodzenie? Jest to wyraz grecki, wyraz oczywiście spolszczony, którego pierwowzór miał postać Ἑυνησος (-ov?), złożoną z przyimkowego $\xi\nu\text{-}$ (= $\sigma\nu$ « cum ») i wyrazu $\nu\eta\rho\omicron\varsigma$ « wyspa ». Wyraz $\nu\eta\sigma\omicron\varsigma$ (= « pływająca ziemia ») wyprowadza się od $\nu\acute{\epsilon}\chi\omega$ ($\nu\acute{\epsilon}\omega$) « pływać »; por. $\sigma\nu\nu\acute{\nu}\epsilon\omega$ « pływać razem ». Wychodzi ona z pojęcia znaczeniowego: « złączone wyspy; wyspy tworzące całość dla siebie; spólniaki ». Na gruncie polskim nazwa odrzuciła końcówkę $-\omicron\varsigma$ (-ov?). Czy pisownia *sch* = *sk* jest archaizmem ze stanowiska języka greckiego czy też pochodzi z przestawki ξ = *sk* w ustach polskich z *-k-* jak *-ch-*, trudno powiedzieć. Ślady wymowy ξ jak *ox* spotykamy w dawnych zabytkach dialektu doryckiego,

gdzie zamiast ξίφος mamy σκίφος, także σκίφουρος σκίφιας, σκίφατόμος. Niektórzy gramatycy sądzą, że zjawisko to występowało także ma obszarze dialektu eolskiego. Dość, że pisownia *sk* powtarza się nad ujściem Odry w innych nazwach pochodzenia greckiego, które zostały utworzone np. od wyrazu ξηρός.

Idzie tutaj o nazwę charakterystycznego obszaru u ujścia rzeki Odry, składającego się z dwóch wysp, wyspy Wolin i wyspy Uznojmo, oddzielonych od siebie rzeką Świnią (Swene). Okoliczność, że Grek wyobrażał sobie te obiekty jako pewnego rodzaju całość, ma swoją podstawę w tym, że woda, która dzieli wyspy, nie jest stojącą wodą. Obszar ten był, jak wykazują gdzie indziej, miejscem sprzedaży substancji bursztynowej. Pliniusz (Nat. hist. XXXVII, 2) podaje, że pisarz grecki Chares nazywał «miejsce bursztynowe» *Hammonessos* (-on?): «Theophrastus (sucinum) effodi in Liguria dixit, Chares vero Phaethontem in Aethiopia Hammonesso obisse, ibi et delubrum eius esse atque oraculum electrumque gigni». Tak wygląda to miejsce w kodeksie B. W kodeksie F są tam wyrazy «eam monis». Wydawcy tekstu czytają to jak *Hammonis* i nie wiadomo, dlaczego, gdyż to nie daje sensu. Idzie tutaj o obszar wyspowy *Selunes*, który pisarz grecki przenosi do Libii, bo nazwa Ἀμμονησός (-ον) przypominała mu nazwę libijskiej krainy Ἀμμωνία. Pierwszym składnikiem nazwy Ἀμμονησός jest przyimkowe ἄμμ- pisane w złożeniach także ἄμμια- z podwójnym -μμ- (por. niżej ἄμμοπλα ἄμμοπλα), które odpowiada znaczeniowo parzyimkowemu ξου- w nazwie *Schines* (Ξουνησ-) Nazwa *Hammones* jest, jak widzimy, semantycznym odpowiednikiem nazwy *Schines*.

Z kolei należy postawić pytanie, jaki obszar kryje nazwa *Schinesghe*? Niewątpliwie Pomorze, którego południowa granica szła wzdłuż rzeki Warty i Noteci. Na tej południowej granicy, jak należy przyjąć, kończy się opis granic w akcie donacyjnym. Podstawą Pomorza było *Schines*. Na obszarze *Schines*, mianowicie na wyspie Wolin, znajdowała się stolica księstwa pomorskiego. Tam rezydował książę dziedziczny, dagone iudex, w czasach pogańskich aż do zbuntowania się wyspy (reakcja pogańska i rządy starszyzny w Wolinie!). Wszystko to oczywiście prowadzi do wniosku, że Mieszko I uważał Pomorze za podstawę swego państwa. Pomorze występuje w niektórych źródłach pod nazwą wyspy Wolin lub jej mieszkańców. Weźmy choć nazwę

Welunzani Geografa bawarskiego, która, jak wykazuję niżej, ma związek z nazwą *Welunecz* dla grodu julińskiego. Według tego źródła *Welunzani* mają « civitates LXX ». Na wyspie Wolin miało być 7-9 grodzisk, stąd wniosek badaczy, że źródło bawarskie podciąga pod pojęcie *Welunzani* Pomorze. Przykładów jest więcej, także w literaturze arabskiej.

Schinesghe według regestu to « civitas ». Ponieważ oryginał miał tekst grecki, wypada przyjąć, że termin *civitas* pochodzi z przekładu wyrazu πόλις. Nie było w greckim tekście wyrazu βασιλειον, χώρα ani γῆ, bo wyraz βασιλειον tłumaczono przez « regnum », wyrazy χώρα i γῆ przez « terra ». Wyraz πόλις posiadał w klasycznej greczyźnie szeroką skalę konkretno-znaczeniową: mógł określać miasto, gród, stolicę, zaludnioną, wyspę, większe terytorium (terra) i państwo. Ponieważ drugim składnikiem nazwy *Schinesghe* jest wyraz γῆ mamy prawo przypuszczać, że wyraz πόλις w akcie donacyjnym znaczył « terra ». Inna sprawa, co myślał o jego znaczeniu łaciński tłumacz aktu donacyjnego. W dawnej łacinie wyraz *civitas* mógł oznaczać także « kraj », ale pisarze średniowieczni używają go już tylko w znaczeniu « miasto » lub « gród ». I kardynał Deusdedit, skłonny identyfikować wystawców aktu donacyjnego z władcami Sardynii, myślał o mieście czy grodzie, nie o Sardynii jako całości, która, jak wiadomo, nie ma innego sąsiada, oprócz morza. Jeśli i tłumacz użył wyrazu *civitas* w znaczeniu « gród », mielibyśmy tutaj do czynienia z drugim przykładem (por. wyraz *locus*) niezrozumienia treści wyrazu greckiego w danym wypadku. Poruszyłem tę sprawę dlatego, że pisarz arabski Al-Qazwini (XIII w.) nazywa kraj Mieszka « miastem », co niewątpliwie pochodzi z niefortunnego przekładu greckiego wyrazu πόλις. Gdy się czyta arabskie opisy kraju słowiańskiego, który posiada nad Bałtykiem wielkie miasto handlowe (Pomorze ze stolicą Jumne-Wolin!), dochodzi się do wniosku, że Grecy musieli określać mianem πόλις najpierw stolicę Jumne-Wolin, później *Schines*, tj. obszar wyspowy, na którym znajdowała się stolica, a wreszcie podciągali oni pod pojęcie πόλις *Schinesghe* czyli Pomorze. Dzięki temu termin πόλις w znaczeniu « kraj » czy « państwo » mógł się tutaj utrzymać dłużej niż w kraju macierzystym.

Granice darowanego obszaru zostały opisane przeważnie

według obiektów sąsiedztwa. Mamy więc najpierw nazwę *longum mare* dla Morza Bałtyckiego, która jest odosobniona w źródłach łacińskich. Niewątpliwie pochodzi ona z przekładu nazwy greckiej, która w tekście greckim mogła brzmieć *μακρὴ Τάλασσα* lub *μακρὸν πέλαγος*. Pewnie ludność miejscowa nazywała Bałtyk « długim morzem ». Czy to dziwne? Nazwy *Morze Bałtyckie* i *Bałtyk*, którymi się dziś posługujemy, nie są rodzime i nawiązują do średniowiecznej łacińskiej nazwy *Balticum mare*, którą, jak Aleksander Brückner powiada, wymyślił (?) Adam z Bremy. Trudno jednak sobie wyobrazić, by Polacy, siedzący nad Bałtykiem, nie posiadali kiedyś własnej nazwy dla tego morza; przyjąć raczej wypada, że nazwę posiadali, ale ją zarzucili, jak zarzucili swoją nazwę Szwedzi, nazywający obecnie Bałtyk *Ostersjön* według niemieckiej nazwy *Ostsee*. Żydzi nazywali kiedyś Morze Śródziemne « wielkim morzem » z myślą o Morzu Martwym, które jest małe w porównaniu z Morzem Śródziemnym; mogli więc Polacy nazywać Bałtyk « długim morzem » według jego kształtu i dla podkreślenia różnicy między nim a Zatoką Szczecińską, związaną z Bałtykiem, ale przecież mającą wygląd odrębnego, zamkniętego obiektu. Zatoka ta, niegdyś wspaniała przystań dla obcych statków handlowych, która grała niesłychanie doniosłą rolę w życiu gospodarczym polskiego Pomorza i kontrolowana była przez ten kraj, z pewnością nie była nazywana « jeziorem » przez miejscową ludność, lecz « morzem » - « małym morzem » lub raczej « krótkim morzem ». Byłoby to w duchu nomenklatury jeziornej pomorza polskiego, gdzie takie nazwy, jak *Duże jezioro* i *Małe jezioro*, *Długie jezioro* i *Krótkie jezioro*, są często oparte na przeciwstawności. Podam jeden przykład z powiatu olstyńskiego, mianowicie nazwy *Długie jezioro* i *Kort* dla dwóch jezior, większego i mniejszego, oddalonych od siebie długością kilkuset metrów. Nazwa *Kort* wychodzi z pojęcia « krótkie jezioro », jak podnaszą jej formy historyczne *Curtoy* i *Curtoyge* z XIV w., które sprowadzają się do formy *Kortoje*, prapolskiego niezmetatyzowanego odpowiednika dziesięjszej formy przymiotnikowej rodzaju nijakiego: *krótkie*.

Wyraz *Russe* (wariant: *Ruzze*) jest nazwą *ῥοῦσσαί* w ustach nowogreckich, nazwą ludności, co zresztą podnosi forma *Russae* rękopisu P, której *-ae* pochodzi z transliteracji greckiego *-αι* według dawnego sposobu. Podobnie w wyrazie *Pruzze* tkwi nazwa

προῦσαι, w wyrazie *Milze* (wariant: *Mulze*) nazwa Μιλζαι. Dokument, jak widzimy, określał sąsiednie kraje według nazwy ich mieszkańców.

Na odcinku od granicy ruskiej do granicy milskiej sąsiad nie został wymieniony, natomiast zostały wymienione trzy obiekty orientacyjne: *Kraków - Odra - Alemure*.

Nazwa *Craccoa* (wariant: *Cracoa*), która powtarza się w tekście, jest formą *Krakow(a)* w ustach greckich. W alfabecie greckim nie było znaku dla bilabialnego « w », dlatego pisarze pisali ου, ευ, αυ, β, η lub zgoła nic nie podstawiali (zero dźwięku!), jak w naszej nazwie. Alfabet łaciński posiadał znak, stąd forma *Cracova* w dokumencie praskim z roku 1086. Pierwszy raz zapisał nazwę Krakowa Ibrahim-ibn-Jakub w postaci *Karako*, co jest wyrazem *Kraków* w ustach arabskich z ust lub źródeł greckich. Podobną postać, mianowicie *Karakó*, występuje w zabytkach staro-węgierskich. Później Węgrzy pisali *Krako* i *Krakkó*. I w bulli Innocentego II z r. 1133 mamy *Craco*. Wszystkie te formy opierają się na wymowie greckiej.

Od Krakowa granica szła najpierw do rzeki Odry (usque ad flumen Oddere). W którym miejscu dotknęła rzeki, dokument nie ujawnia. Mogło to być tylko w trójkącie Fulnek - Granica - Przybórz. Rzeka Wisła nie została wymieniona, z czego należy wyprowadzić wniosek, że granica nie szła tą rzeką ani nigdzie się z nią nie spotkała. Po zetknięciu się z Odrą biegła ona wzdłuż tej rzeki w prostym kierunku (recte) — północno-wschodnim — aż do *alemure*. To znaczy, że *alemure* musiało się znajdować najdalej koło ujścia Olzy, gdzie Odra robi zakręt i płynie dalej w innym kierunku, w kierunku północno-zachodnim. Zwracam uwagę na okoliczność, że przed wyrazem *recte* znajduje się *znak* interpunkcyjny!

Wyraz *alemure* (wariant: *alemura*) był twardym orzechem regestu i przedmiotem różnych domysłów. Myślano o *silva Mora* dokumentu praskiego z r. 1086, o kompleksie jezior (Ołomorze?) gdzieś w dorzeczu średniej Odry, o czeskich plemionach Lutomierzanie i Lemuzi, o grodzie morawskim Ołomuniec itd. Ale to nie jest nazwa kraju ani nazwa terenowa, lecz termin określający pewną sytuację graniczną. Mamy tutaj do czynienia z greckim wyrazem ἀλλήμουργη « zbieg granicy (sc. z Odrą) w przeciwnym kierunku », który jest urzeczownikowioną żeńską formą przymiotnika ἀλλήμυρος, złożonego z przysłówka ἄλλη

« w innym (= przeciwnym) kierunku; w inny sposób, inaczej » (por. co do budowy i znaczenia wyraz *ἀλληγορέω* (*ἄλλη* + *ἀγορέω*) i (*ἀλληγορία*) oraz wyrazy *ἀμυροῦς* « conterminus » (por. synonimy *ξύν-ουρος* i *συν-ουροῦς* « angrenzend, zusammengrenzend », których początkowe składniki *ξύν-*, oraz oraz wyraz *συν-* odpowiadają znaczeniem składnikowi *-ἄμ-*, oraz wyraz *ἀμορία* « Zusammensetzung, Grenzscheide » z przyimkowym *ἄμα-* w pierwszym składniku). Wyraz *ἀλλήμουρη* należy do tego samego typu, co wyrazy *κάκη* « złośliwość », *ἔχτρα* « nieprzyjaźń » i *Γέρμη* « ciepło », które różnią się od zwykłych żeńskich form przymiotnikowych *κακή*, *ἔχτρή*, *τερμή* jedynie cofnięciem akcentu. Alternacja przymiotnikowej żeńskiej końcówki *-η: -α* w języku nowogreckim występuje nawet częściej niż w dawnej greczyźnie, dlatego wariant *alemura* (= *αλληγουρα*) z gramatycznego punktu widzenia nie jest gorszy od formy *alemure*. Jak widzimy, wyraz *alemure* podnosi, że sytuacja była tam podobna do sytuacji w trójkącie Fulnek - Granica - Przybórz, z tą jednak różnicą, że na punkcie *alemure* granica wiązała się z Odrą z drugiej strony tej rzeki. Obecność tego wyrazu w regeście jest decydującym dowodem greckiej redakcji aktu donacyjnego. Autor łacińskiego przekładu transliterował go w przekonaniu, że jest nazwą terenową.

Od miejsca *alemure*, które znajdowało się na Odrze między ujściem Opawicy i Olzy, granica darowanego obszaru szła w kierunku północno-zachodnim do granicy Milczan (ab ipsa *alemura usque in terram Milze*). Kraina Milczan została określona poprawnie wyrazem *terra*. Od granicy Milczan (a fine *Milze*) szła ona w kierunku północnym w prostej linii na Odrę (tj. na kolano Odry przy ujściu Nisy), weszła w tę rzekę (« *intra Odderam ire* » znaczy « *in ipsam Odderam intrare* ») i w tym samym kierunku (sic!) szła rzeką (*iuxta flumen*) aż do południowej granicy Pomorza (*usque in predictam civitatem Schinesghe*). To znaczy, że granica darowanego obszaru w tych stronach pokrywa się mniej więcej z dzisiejszą granicą. Do Polski należał cały śląsk z Zaolziem, ale przypuszczalnie bez Ziemi Opawskiej. Nie widać w dokumencie zachodniej części Ziemi Lubuskiej. Jeśli Mieszko I ją posiadał, to musiała być obciążona trybutem, tak że nie mógł on dysponować nią na rzecz Stolicy Apostolskiej. Brak ponadto opisu zachodniej gra-

nicy Pomorza, co jednak nie powinno dziwić, gdyż w tym kącie straszyla za rządów Mieszka reakcja pogańska.

Jest w regeście wyraz *Ote*, imię małżonki Mieszka I. Imię to niemieckie, które przyszło do Polski razem z jego nosicielką. W Niemczech pisano *Oda* (Thietmar!), na polskim dworze książęcym musiano wymawiać *Ota*, jak wolno wnioskować z formy regestu, a to znowu język grecki podciągnął pod pierwszą grupę rodzimych femininów z tematem na -a, która w mianowniku liczby pojedynczej przeprowadziła zakończenie -η na całym obszarze językowym (γίχη, τιμή itp.). Według tego formę *Ote* należy uznać za transliterowaną grecką δτη.

Na drugą grupę wymienionych femininów składają się rzeczowniki, których tematyczne -a poprzedzają elementy ρ. ε lub ι. Tutaj mianownik liczby pojedynczej przybierał zakończenie -α na jońskim obszarze językowym, a na atyckim zakończenie -α (χώρη: χώρα). Pod tę grupę została podciągnięta nazwa Odry, zapisana w regeście w dwóch postaciach: *Oddere* (kod. C: *Odere*) = δδέρα i *Oddera* = δδέρη. Ze stanowiska ówczesnego języka greckiego obie formy były poprawne. W pisowni -dd- nie koniecznie trzeba widzieć naśladownictwo średniowiecznej obcej pisowni *Oddera*, *Oddara*, *Oddora* (Adam z Bremy i inni!); może ona podkreślać różnicę wymowy polskiego -d- wobec nowogreckiej wymowy δ (por. *Craccoa* z podwójnym -cc-). Regest podaje nomenklaturę w mianownikach. Toteż nic dziwnego, że szukanie przypadków zależnych nie mogło dać pozytywnych wyników.

Tyle o śladach greckich w regeście «Dagome iudex». Jest ich, jak widzimy, sporo. Wyrazami greckimi są nazwa głównego przedmiotu darowania, tytuły Mieszka I i następcy tronu Bolesława Chrobrego, oraz wyraz *alemure*. Inne wyrazy, jak imię małżonki księcia, nazwy ludnościowe i nazwa Krakowa i rzeki Odry, mają greckie formy. Nazwa Morza Bałtyckiego patrzy w zwykłe greckie lustro, wyraz *locus* w miejscu «fine Pruzze usque in locum, qui dicitur Russe» w lustro krzywe. Wobec tylu przykładów niepodobna wątpić, że akt donacyjnyjny miał tekst grecki.

Wszystko to oczywiście prowadzi do wniosku, że drugim językiem na polskim dworze książęcym w czasach pogańskich był język grecki i że posługiwała się nim jeszcze kancelaria dy-

plomatyczna Mieszka I. I nie ma w tym nic dziwnego, gdyż pierwotna stolica Pomorza Jumne-Wolin, która była również stolicą Polski, znajdowała się na obszarze zamieszkanym przez ludność mieszaną polską i grecką. Różne źródła średniowieczne, niemieckie i skandynawskie, poświadczają na wyspie Wolin obecność ludności greckiej oraz stosunki handlowe Jumne z Grecją. Na szczególną uwagę zasługują tutaj wiadomości, przekazane przez Adama z Bremy (11, 12): « Est sane maxima omnium, quas Europa concludit, civitatum, quam incolunt Sclavi cum aliis gentibus, grecis et barbaris... ». Julin był miastem portowym, położonym w południowej części wyspy w Zatoce Szczecińskiej, kamuflowanej linią wybrzeża, wskutek czego obcy żeglarz, jadący nocą, nie był w stanie rozpoznać miejsca wjazdu do zatoki z pełnego morza. Dlatego dla wygody żeglugi utrzymywano tam światło portowe. Adam z Bremy podaje, że ludność miejscowa nazywała to « greckim ogniem »: « Ibi est Olla Vulcani, quod incolae grecum ignem vocant... ». O wyglądzie tego urządzenia nie wiemy nic. Była to pewnie latarnia morska (wieża światła), zbudowana na wzór starożytnych latarni morskich, których źródłem światła było ognisko z drzewa. Wysokość starożytnej latarni morskiej w La Coruña, która zachowała się w dobrym stanie, sięga 40 m. Latarnia morska na wyspie Pharos koło Aleksandrii, zaliczana do siedmiu cudów świata, miała być znacznie wyższa. Na jakiej wysokości palono ognisko na wyspie Wolin, nie wiadomo, przyjąć jednak wypada, że wysokość była znaczna, skoro urządzenie to przypominało ludziom z południa działający wulkan. Bo nazwa *Olla Vulcani* jest denominacją Wezuwiusza Grzegorza W., którą Adam z Bremy przenosi (pewnie za innymi) na światło portowe wyspy Wolin. Do tego światła, najbardziej charakterystycznego urządzenia wyspy, nawiązują różne greckie nazwy wyspy Wolin, przekazane przez klasycznych i późniejszych pisarzy.

Grecy siedzieli na wyspie Wolin już w okresie przed narodzeniem Chrystusa i oni to narzucili wyspie i obiektom znajdującym się w jej sąsiedztwie swoje, greckie nazwy. Wyrazami greckimi są, jak stwierdziłem, niewyjaśnione dotąd nazwy wodne *Dziwna* (*Diewenow*), *Świnia* (*Suine*) i *Piana* (*Peene*), oraz nazwy mniejszej wyspy *Usedom* i *Uznoimo*. Nazwa *Wolin*, dla większej wyspy, którą zidentyfikowałem z « wyspą bur-

sztynową » starożytnych, też jest pochodzenia greckiego. Piteasz, jak podaje Pliniusz XXXVII, 2, nazywał ją *Abalon*: « Pytheas Gutonibus, Germaniae genti, accoli aestuarium oceani Metuonidis nomine; spatio stadiorum sex milium; ab hoc diei navigatione abesse insulam Abalum; illo per ver fluctibus advehi et esse concreti maris purgamentum; incolas pro ligno ad ignem uti eo proximisque Teutonis vendere ». W ustach polskich po odrzuceniu nagłosowego « a » przybrała ona najpierw postać *Balon*, a później, gdy język grecki przeprowadził wymowę β iak *w*, postać *Walon*. Końcówka została, bo wyraz był dwuzgłoskowy. Od niej została urobiona nazwa grodu wolińskiego *Welunecz*, przekazana w XII w. przez autora Kroniki Wielkopolskiej: « Welunecz quod alias Julin dicebatur ». Pisownia sufiksального *o* jak *u* opiera się na wymowie jońskiej, gdzie *o* w pozycji przed *v* przechodziło często w *ou*, pisownia zaś pierwszego *o* jak *e* na połabskiej wymowie *o* jak *ö*. Istnieć musiała też wcześniej forma, która końcówkę *-on* zamieniła na rodzimą *-in*, mianowicie forma *Wolin*. Obowiązuje ona dziś dla wyspy i dla miasta odbudowanego na ruinach Jume. Od niej znowu została urobiona nazwa ludności, *Wolinianie*, która występuje w źródłach wczesnohistorycznych, łacińskich i arabskich. Nazwa *Welunzani* Geografa bawarskiego wygląda, jakgdyby była urobiona od nazwy grodu *Welunecz*, co było wymawiane, sądząc według słownictwa kaszubskiego, *Wielunc* (por. kasz. *poślańc* = posłaniec; *łomańc* = omaniec [diabeł]; *wądrawc* = wędrowiec).

Piteaszowa nazwa *Abalon* jest ściągniętą formą wyrazu *ἀναβαλον*, urobionego od czasownika *ἀναβάλλω ἀναβαλλεῖν* « aufwerfen, in die Höhe werfen » (o ziemi). Przemawia za tym forma *Nabalon* kodeksu B, która jest spolszczonym przez odrzucenie nagłosowego *a* - wyrazem *Αναβαλον*. W jaki sposób redukowało się przyimkowe *ἀνα-* w złożeniach, omówiłem przy wyrazie *labertus* (ob.). Nazwa *Abalon-Nabalon* ma ścisły związek z greckimi wyrazami *ἀναβολή: ἀμβολή* « Erdaufwurf », *ἀμβολάς* « aufgeworfene Erde » oraz nowogr. *ἀμβολα* « ławica piaskowa w rzece lub morzu ». Kto wie, czy nasz wyraz *wyspa-wysep* (= « nasyp, wysypka ») nie powstał z przekładu nazwy *Abalon*, bo to jest, jak podnosi A. Brückner, « nazwa nieszczególna ».

Synonimem wyrazu *wysep-wyspa* jest wyraz *ostrów* (= *opły-*

nięte wodą) Tkwi on, jak sądzę, w innej nazwie « wyspy bursztynowej », *Austravia* (variant: *Austeravia*), przekazanej przez Pliniusza (IV, 13): « XXIII insulae Romanis armis cognitae. Earum nobilissima Burcana, Fabaria a nostris dicta a frugis multitudine sponte provenientis, item Glessaria a sucino militiae appellata, barbaris Austravia... ». Jest to, jak podnosi wyraz *barbaris*, nazwa używana przez ludność miejscową. Nagłosowe *o-* wymawiane było tam protetycznie jak *wö-* (wymowa połabsko-pomorska), czym tłumaczy się pisownia *Au-* u Pliniusza. I dziś nazywamy tę wyspę: *Ostrów woliński*.

Powiedziałem, że na wyspie Wolin znajdowała się pierwotna stolica państwa polskiego. Że wyspa ta była siedzibą Króla już za czasów dawnych, co wynika z nazwy « wyspy bursztynowej » Timeusza. Pliniusz (XXXVII, 2) podaje mianowicie, że to, co Piteasz pisał o bursztynie i jego pochodzeniu, znane było także Timeuszowi, który jednak wyspę nazywał *Basilia*: « huic et Timeaeus credit, sed insulam Basiliam vocavit ». Nazwa *Basilia* wychodzi z pojęcia znaczeniowego « królewska (wyspa) ». To jest ta sama wyspa, którą Wulfstan nazywa *Burgenda land* i miesza, jak wykazuje w artykule « Królestwo Burgenda land u Wulfstana », z wyspą Bornholm. Wulfstan poświadcza obecność króla (« ...Burgenda land, która ma własnego króla »).

Wszystko to składa się na jasny obraz, że na wyspie Wolin istniała kolonia grecka na pewnych prawach, założona niewątpliwie dla handlu bursztynowego, kolonia stara, może starsza niż Olbia nad ujściem Dniestru. W Olbii tradycja języka greckiego trwała do VII w. po Chr., na wyspie Wolin, jak wynika z mojej « greckiej interpretacji » aktu donacyjnego, nawet dłużej.

**EX ARCHIVIS
ET BIBLIOTHECIS**

EMERIC CZAPSKI

Documents polonais dans les archives des Gonzagues à Mantoue

Les archives en Pologne ont subies des pertes irréparables pendant les deux guerres mondiales, la seconde surtout. Les documents qui concernent la Pologne et qui se trouvent à l'étranger ont donc gagné de l'importance soit comme sources soit comme documentations supplémentaires. Le progrès technique de la photographie permet aujourd'hui de procurer par écrit les microfilms des documents à étudier, ce qui facilite énormément les recherches, qui autrefois exigeaient la présence personnelle du chercheur. Toutefois pour pouvoir profiter de cette grande facilité une liste de documents existants est indispensable. Les archives des anciennes principautés italiennes contiennent une grande quantité de documents peu connus ou complètement ignorés. La liste qui suit est un index court et sans doute incomplet — car pas tout les documents polonais sont déjà rangés — des documents que j'ai vu en 1954 dans les Archives / Archivio di Stato / de Mantoue. Ils se trouvent parmi les cartons de la correspondance des rois, parmi la correspondance des dignitaires étrangers, parmi les rapports des envoyés des Ducs de Mantoue ou, enfin, parmi les rapports des agents secrets.

A. *Lettres des régnants* (Lettere reali di Polonia ai principi regnanti).

Lettres de Bona Sforza, femme du Roi Sigismond I:

- 1519 23.8. de Cracovie à Frédéric Gonzaga, condoléances, beau cachet écartelé / l'aigle de Pologne, le chevalier de Lithuanie séparés par les armories combinées de la Reine Bona /. La poudre métallique qui séchait l'encre de la signature est encore visible! /.
- 1523 le Rev. Père Don. Io... porte la lettre en passant par Mantoue et deux peaux de zibelines que le roi envoie en cadeau à la Marquise Gonzaga.
- 1524 lettres à Isabelle d'Este remerciant pour les condoléances exprimées à la mort d'Isabelle d'Aragon, mère de la Reine. Cette lettre est signée « De V.S. como figlia la Reina di Polonia ».
- 1528 24.10. de Wilno à Isabelle d'Este en envoyant des peaux de zibelines pour une fourrure d'hiver.

- 1530 lettre à Isabelle d'Este de Cracovie, la Reine rentrée de la Lithuanie envoie une fourrure longue d'hermines et zibelines.
1530 de Cracovie en envoyant au Marquis Gonzaga trois cheveaux provenant de la Valachie.
1533 lettre de Wilno au Marquis Gonzaga en envoyant deux cheveaux de la susdite race.
1551 au Marquis Gonzaga.
1556 lettre écrite à Ołmuniec (après avoir quitté la Pologne en route pour l'Italie).
1556 22.3. lettre écrite à Saccili (?) annonçant le projet de la Reine d'arriver à Padoue le 28 mars.
1556 30 Mars, de Padoue (la cire à cacheter est noire).

Lettres de Sigismond Auguste:

- 1531 lettre non signée annonçant la victoire remportée sur la Valachie.
1537 lettre avec beau cachet.
1550 lettre de créance / avec beau cachet /.
1555 de Wilno (avec le cachet d'une chevalière: armoiries écartelées, dans le centre les armoiries des Sforza et les lettres S A R P).
1556 de Wilno concernant les affaires d'héritage dû à la 3^{me} femme du Roi, Catherine d'Autriche, veuve du Marquis Gonzaga de Mantoue.
1562 de Piotrków questions de désaccord avec des Italiens,
1556 de Lublin lettre de recommandation de Nicolas Radziwiłł, fils de Nicolas Palatin de Wilno.

Lettres d'Etienne Batory:

- 1577 de Marienburg (Malborg) lettre de créances délivrée à Paul Uchański Comte de Służew et Staroste de Drohobycz.
1578 de Lwów, recommande Daniel Moretus.
1579 de Grodno, remerciements.
1585 de Niepołomice remerciements pour l'accueil accordé au Cardinal Batory.
1586 15 Avril, de Grodno, le Roi recommande le P. Antoine Possevino qui se rend à Rome « negociorum quorundam non parvi momenti causa a nobis mittitur » et prie de lui croire comme si le Roi lui-même parlait.

Lettres de Sigismond III (notes partielles):

- 15... des condoléances.
1590 de Varsovie lettre longue et intéressante sur la guerre avec les Turcs et les Tartares.
1596 de Cracovie / sur papier avec la filigrane des armoiries polonaises de Lubicz /.

Il y a des lettres de Ladislas IV, de Jean Casimir, de Michel Korybut Wiśniowiecki d'intérêt historique limité.

Jean III Sobieski en date 7.XI.1675 « in castrum nostrum ad Fluvium Zbrucz in Podolia » annonce la victoire remportée sur les Turcs

et Tartares. la défense de Trembowla et la date de son couronnement

Outre les lettres de la Reine Bona il y a des lettres des Reines suivantes:

1553 la Reine Catherine envoie de Cracovie son secrétaire,

1554 la Reine Catherine, de Wilno écrit a la Duchesse Marguerite (beau cachet).

1583 la Reine Anne, de Cracovie, recommande Wojciech...?

1584 de Varsovie en parlant du Cardinal Batory.

1594 de Varsovie en parlant d'Alessandro Guanino.

Les lettres de la Reine Anne d'Autriche, femme de Sigismond III. de Cécile Renée d'Autriche, Eléonore d'Autriche représentent un intérêt historique limité.

La correspondance de la Reine Louise Marie Gonzague de Nevers est aussi abondante qu'intéressante. Il y a des lettres dictées et d'autres nombreuses écrites de la propre main de la Reine, munies de beaux cachets. Le nombre de ces lettres est tellement grand, qu'une étude spéciale serait désirable. Il semble que cette correspondance peut être du plus haut intérêt pour les biographes de cette femme remarquable. Parmi les documents qui la concernent se trouvent aussi les articles secrets de son contrat de mariage avec le Roi Ladislas IV, et les descriptions de son voyage d'Utrecht et de son arrivée à Danzig.

Les lettres de la Reine Marie Casimire, veuve de Jean III, concernent en partie des détails de son séjour à Rome et le sort d'une parure de perles.

De grand intérêt est une copie d'une lettre de Maximilien d'Autriche en sa qualité de Roi de Pologne élu, écrite de Bytom le 6.10.1575, ou il remercie pour 25,000 scudi reçus du Duc de Mantoue.

B. Parmi les documents de caractère général il y a une copie des *pacta conventa* d'Henri III, les « capitoli per la pace di Polonia e per la liberazione dell'Arciduca Massimiliano », des informations sur les diètes électORALES de 1575 et de 1587.

Un document en hébreux et son texte en italien sont un serment de trois Juifs Leon fils d'Isaac, Jacob fils de Joseph et Lazar fils de Souchon qui en 1587 jurent de faire leur possible en usant leurs influences à voir le Duc de Mantoue élu Roi de Pologne.

Une liste de cadeaux offerts par un envoyé du Duc de Mantoue au dignitaires Polonais et Lithuaniens — c'était alors d'usage — cite les noms de Janus Ostrogski, Palatin de Cracovie, Nicolas Christophe Radziwiłł, Palatin de Wilno, Jean Zamoyski, Grand Chancelier de la Couronne, André Leszczyński, Palatin de Brześć, Nicolas Zebrzydowski Grand Maréchal de la Couronne, Leon Sapieha Gr. Chancelier de Lithuanie, Christophe Monwid, Gr. Maréchal de Lithuanie, Pierre Chomiński (?), Pierre Myszkowski, Palatin de Rawa.

Il y a nombre de documents concernant les affaires intérieures polonaises durant le règne de Sigismond III, ainsi que l'insurrection de Zebrzydowski.

On y trouve aussi la copie du traité conclu entre le Roi Sigismond

Auguste et le Grand Maître de Livonie, du traité du Roi Jean Casimir avec la Islam Girej en Aout 1649.

C. *Les lettres des personnalités* sont les suivantes:

Carton 558

1526 de Piotrków Nicolo Febro fait un rapport sur son audience chez la Reine Bona, et chez le Roi Sigismond I.

1527 Christophe Szydłowiecki Pal. de Cracovie (filigrane sanglier).

1527 copie de la lettre: Joanni Andrea Valentino Praeposito Sandomirensi Regis et Reginae Poloniae physico.

1527 lettre de Cracovie de Chr. Szydłowiecki.

1527 ... Carolus Kuncy?...

1527 de Sandomierz lettre de G. A. Valentino.

1528 lettre de Christophe Szydłowiecki.

1529 de Wilno de Giov. Andrea Valentini, médecin et secrétaire de la Reine Bona, ses lettres sont nombreuses et de diverses années, par exemple:

1533 de Cracovie.

1534 de Cracovie.

1557 un compte rendu de Frederico Pendaso.

1563 par le même la description de la Diète et diverses listes.

1568 de Szydłowiec Nic. Chr. Radziwiłł parle de son séjour à Mantoue et recommande le noble Bartolomeo Czysz.

1572 de Varsovie Nic. Chr. Radziwiłł.

1574 de Cracovie Francesco Niccoloni.

1578 de Lwów Jean Zamoyski envoie de la part du Roi par Daniel Moret deux peaux de zibelines.

1579 de Grodno Jean Zamoyski (papier à la filigrane polonaise Habdank).

1580 de Mir Nic. Chr. Radziwiłł recommande M. Plekoński et envoie un cadeau.

1580 de Mir Nicolas Christophe Radziwiłł.

1580 de Varsovie Jean Kiszka « Comes et Cap. Gen. » de Samogitie.

1580 idem.

1581 Bolognetti.

1584 de Cracovie Stanislas Niegoszewicz Polonais.

1584 plusieurs lettres d'André Cardinal Batory.

1585 de Mir le musicien Léonard Italus demande l'appui pour récupérer une somme due.

1585 de Miechów lettre du Cardinal Batory.

1586 de Czarna Wieś Nic. Chr. Radziwiłł.

1587 de Nieśwież (idem).

1587 de Nieśwież du Cardinal Radziwiłł.

1589 de Zamość Jean Zamoyski.

1591 Guagninus Alexander.

1601 de Nieśwież Nic. Chr. Radziwiłł demande si le fils de Jean Stan-kiewicz pourrait faire son service à la cour de Mantoue.

1605 de Varsovie Nic. Chr. Radziwiłł.

- 1605 de Nieśwież le même recommande le fils de Joachim Jełaszewski.
- 1606 de Nieśwież le même parle de la mission de Lepido Agnolli Envoyé de Mantoue.
- 1606 de Nieśwież le même recommande ses fils Jean et Albrecht.
- 1608 de Nieśwież le même félicite à l'occasion de la promotion au Cardinalat du fils du Duc de Mantoue Ferdinand.
- 1600 de Niepołomice « Giovanni Conte di Rusza Branicki Cap. di Niepołomice ».
- 1592 de Cracovie le Cardinal Radziwiłł.
- 1593 de Varsovie le Cardinal Radziwiłł.

Des documents concernant un triptique vendu par Alexandre Guagnin:

- 1594 lettre de Niegoszewski.
- 1594 lettre du Vice Chancelier Tarnowski.
- 1596 de Cracovie signature en chiffre.
- 1597 de Cracovie le Cardinal Radziwiłł.
- 1598 lettre de Cesare Spadari.
- 1599 de Mir Nicolas Chr. Radziwiłł.

Une grande quantité de lettres de Sigismond Gonzaga Myszkowski, Alexandre Myszkowski, Pierre Myszkowski de Mirów et d'autres membres de cette famille particulièrement liée à la famille Gonzaga et portant le nom des Gonzaga devrait servir à une étude particulière. Une de ces lettres 1608 d'Isabelle Myszkowska parle d'une lettre de son mari écrite de Florence.

Une lettre de Christophe Radziwiłł Palatin de Wilno, Hetman Wielki Litewski Tenutarius Kokenhausensis.

- 1600 de Szydłów Joannes Georgius Princeps Radziwiłł.
- 1601 Stanislas Morski de Morsko.
- 1601 Bernard Maciejowski Evêque de Cracovie.
- 1601 de Wiśnicz Sebastien Lubomirski Castellan de Biecz (filigrane Jelita).
- 1601 Nicolas Zebrzydowski.
- 1601 Theodor Jewłaszewicz de Jewłaszewicze vice-juge de Nowogródek.
- 1602 de Cracovie C. Varsevicius C. C.
- 1605 du Palatin de Rawa.
- 1606 de Cracovie du Cardinal Maciejowski.
- 1606 de Cracovie de Marie mère de la Reine Constance.
- 1606 Wojna, Staroste de Połąga.
- 1606 de Varsovie Janus Ostrogiński Castellan de Cracovie.
- 1606 de Varsovie Lew Sapieha Gr. Chancelier de Lithuanie.
- 1609 André Opaliński Evêque de Poznań.
- 1609 une lettre signée par « Proconsul et Consules Civitatis Castrensis ».

Des informations datées de Wilno le 20 Janvier 1611 parlent de la guerre avec Moscou et de la mort du pseudo Dymitri à Kaluga.

- 1612 de S. Elena Christophe Prince de Zbaraż envoie en cadeau au Duc de Mantoue le cheval qui à plu au Duc.
- 1614 moi de Mai de Verona Nic. Chr. Radziwiłł rentrant de France.

1634 d'Olyka Albrecht Stanislas Radziwiłł recommande le jeune André Chrzanowski.

1661 de Varsovie lettre de l'Archevêque de Larissa.

Outre les lettres des dignitaires sus mentionnes et des rapports des envoyés officiels de Mantoue, il y a aussi des rapports *des agents secrets* signés quelque fois en chiffre, avec un « pi » grecque ou le no. 42. En 1590 et plus tard un des informateurs est le nommé Roberto Aussers-torfer. Il n'y a pas de doute qu'une grande partie de toute cette correspondance à cette époque — fin du XVI et commencement du XVII siècle —, ait été causée par les démarches des Ducs de Mantoue pendant les élections des Rois de Pologne et par l'intérêt pour les guerres contre le Turcs.

Il est probable que divers documents concernant la Pologne vont encore être retrouvés et classés. Il serait fort désirable de retrouver les documents visiblement manquants de la période de 1537 a 1550.

Emeric Czapski

REV. OREST KUPRANEC O.S.B.M.

**MUSEE-ARCHIVES DES RR. PP. BASILIENS
A MUNDARE, ALBERTA, CANADA**

Parmi les groupements ethniques qui composent aujourd' hui le Canada les Ukrainiens forment un imposant groupe national¹. Leur premier immigrant arriva au Canada en 1891². Ce groupe national ukrainien a montré beaucoup d'activité dans diverses sphères, surtout dans celle de l'enseignement. Comme preuve, les nombreux centres d'éducation, parmi lesquels le Monastère des RR.PP. Basiliens à Mundare tient une des premières places, surtout par sa Bibliothèque de 25.000 volumes et son précieux Musée-Archives. Il a maintenant une grande renommée par tout le Canada vu ses précieuses collections qui surpassent de beaucoup toutes celles des autres groupes ukrainiens et qui tiennent une des premières parmi les Musées de l'Ouest Canadien. Les Pères Basiliens, surtout le Père Jean O.S.B.M. y ont entassé des milliers d'exponats, dont plus de 500 ont une grande valeur.

Les RR. PP. Neil Savaryn³ et Meletiy Soloviy ont travaillé à metre ordre ce Musée-Archives et maintenant les RR. PP. Josaphat Jean et Orest Kupranec en ont la direction.

Ce Musée-Archives est divisé en diverses sections⁴:

I. — Les Manuscrits et les anciens imprimés ukrainiens: le Triode du Temps Pascal, in-quarto de 626 pages parfaitement conservé, dont les initiales font l'admiration des artistes modernes, bien que ce livre fut écrit au commencement du XV siècle.

Un Evangillaire in-quarto contenant les quatre Evangiles écrit dans la deuxième moitié du XVIème siècle.

Les Epîtres des Apôtres, in-quarto imprimé par Ivan Fedorow à Léopol en 1574. La Bible d'Ostrog imprimée en 1580. Un Recueil d'Akathistes imprimé à Vilna en 1628, et même un manuscrit qui n'a jamais été publié. Le premier Grand-Missel imprimé en 1692 par le Métropolitte Zochowski. Un volume de sermons manuscrits de 1750 à 1770 par le Rev. P. Cornelius Sroczyński, Basilien, des dizaines de livres des XVII et XVIII-e siècles imprimés à Poczajów, Uniw, et à la Laure de Kiew. Un «Kobzar» de Szewczenko de 1860, qui a été corrigé par Szewczenko lui-même.

II. — Codex Gratiani, imprimé à Strasbourg en 1472. La première Bible Illustrée imprimée à Lyon en 1520, la première Bible française imprimée à Paris en 1558, des Bibles anglaises de 1575 et 1597. In Antiquarum Redigini imprimé à Venise en 1520. Les Chroniques du Grand-Duché de Lithuanie et des Territoires Ruthènes de Gwagninus imprimé à Cracovie en 1611. Les Annales de Baronius, imprimées à Cologne en 1616. Dans un de ces volumes est l'image originale de Nôtre-Dame de Czestochova. Les Oeuvres de Hypocrate imprimées à Bâle en 1526. La Collection des Voyages de « Ramusio » imprimée à Venise en 1554 et où on voit la première carte de Montréal, Canada. Deux descriptions de la Terre Sainte en 1652 et 1662. La Chronique Manuscrite du Monastère du Saint Esprit de Dijon en 1774; Długosz et des dizaines d'autres.

III. — Parchemins: du XVII et XVIII siècles pour la plupart, mais il y en a plusieurs au moins du XVème siècle.

IV. — Géographie: Complet de Cartes Géographiques de 1588 avec la description détaillée des pays et de nombreuses cartes du XVII et XVIII siècles sur lesquelles l'Ukraine est indiquée.

V. — Documents: 1. concernant l'histoire ecclésiastique et nationale des Ukrainiens au Canada; 2. concernant l'Histoire Générale du Canada XVI-XIX s.; 3. concernant l'Histoire des efforts pour l'Indépendance de l'Ukraine en 1918-1923; 4. concernant la grande révolution française et les combats pour l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique du temps de Washington.

VI. — Numismatique: I. Monnaies dont quelquesunes remontent vers 250 avant Jesus-Christ.

2/ Papier-Monnaie: Canadiennes depuis 1791; américaines depuis 1776; ukrainiennes de 1918-20 et de plusieurs autres pays.

VII. — Peintures: Icône double de St Nicolas et de la Sainte Trinité du XIV-XV s. Icône de St Nicolas due XII s. Poussin, Tintoretto et Bourgeois ainsi que des dizaines d'autres peintres moins célèbres et de nombreuses copies des grands maitres.

VIII. — Médailles: de Louis XV et de Napoléon et autres. Celle qui attire le plus l'attention est la médaille d'Alexandre I à l'occasion de la prise de Paris par les Cosaques le 19 mars 1814.

IX. — Choses d'Eglise: Plusieurs Antemensiums dont le plus ancien est de 1747. Une croix manuelle du XVII de Volhynie; quelques croix et ikones du temps de nos Grands-Ducs, XI et XII s. Un calice de fabrication française du XVII s. Un chandelier de bois gravé du XVII s. une partie de chasuble du XVII s.

X. — Articles ethnographiques ukrainiens: Travaux à l'aiguille, Tapis; Oeufs de Pâques; Gravures; Une Théière en porcelaine vers 1840.

XI. — Philatélie: Des milliers de timbres de tous les pays, mais surtout une collection des premières émissions de 153 pays.

XII. — Musique: Un violon « Rugeri » de Crémone de 1723. Pages notées sur parchemin du XII s. Irmologion imprimé à Léopol en 1700; et un collection bien fournie de compositeurs ukrainiens et autres.

XIII. — Photographies: des divers monastères et de la vie basilienne dans divers pays, des faits et gestes des organisations et des paroisses ukrainiennes au Canada et ailleurs, des cartes de Noël et de Paques et d'occasion en Ukrainien.

XIV. — Journaux: presque tous les journaux ukrainiens parus jusqu'à présent au Canada et aux Etats-Unis et des anciens journaux anglais et français parus au Canada en 1818 et 1834.

XV. — Les Archives des Monastères Basiliens qui ne sont pas encore ouvertes au public.

XVI. — Divers: Pistolets du XVII siècle; Jeu d'Échecs en ivoire fait aux Indes au XVII. Une balance d'apothicaire de 1682. Images du XV et XVI et XVII s., etc. etc.

Par cette courte et sommaire énumération des principaux exponats, nous avons voulu donner un bref aperçu du Musée-Archives de Mundau au public non seulement au Canada mais encore à l'extérieur. Notre Musée sert de source féconde à plusieurs savants, ukrainiens, anglais et français demeurant dans les Provinces de l'Ouest Canadien.

O. KUPRANEC

¹ *Canada Year Book*, 1950, page 161.

² Ce premier immigrant demeure à Chipman, Alberta et est âgé de 96 ans.

³ Maintenant Evêque-Ordinaire pour les Ukrainiens Catholiques dans l'Ouest Canadien.

⁴ *Nota-bene*. Pour chaque Section, nous ne donnons que quelques items des plus importants.

WALERIAN MEYSZTOWICZ

Les Archives de l'Ambassade Imperiale en Pologne à l'époque des partages (1772-1795, avec annexes jusqu'à 1807)

Le château de Ebenthal, près de Klagenfurt, contient une belle bibliothèque, soigneusement gardée par le propriétaire, le comte Zeno Göess. 37 grands in-folio en belles reliures, aux dos de cuir doré, en font partie. Ces volumes contiennent des manuscrits qui ont trait à la Pologne. Ils proviennent du Hofrath Ritter Von Sartori, qui a été bibliothécaire de l'institut « Theresianum » de Vienne, dans la première moitié du XIX s.

Malgré la reliure qui fait de tous ces volumes une seule collection leur contenu n'est point homogène. Les deux premiers volumes de la collection sont intitulés « *Historisch Kritische Übersicht der Poln. Geschichte* ». C'est une histoire manuscrite de la Pologne, écrite par la même Sartori. Elle est divisée en 4 parties, dont trois relativement brèves, et peu documentées ne sont qu'une brève introduction à la quatrième, qui occupe tout un volume, et contient le récit du règne du dernier roi de Pologne, Stanislas Auguste Poniatowski. C'est la seule partie de l'oeuvre qui peut présenter un certain intérêt, car l'auteur disposait pour l'écrire de sources intéressantes et inédites. Il semble que Sartori avait l'esprit critique, qu'il était prudent dans ses conclusions; il était impartial dans son jugement sur la Pologne, et avait même une certaine sympathie vers elle. A l'histoire du dernier roi, il ajouta une brève note sur le duché de Varsovie.

Les deux volumes suivants (III et IV) portent le titre: « *Bibliotheca Tripartita Histor-publico-politico-statistica Poloniae* ». C'est une bibliographie de l'histoire de Pologne. Sartori en est aussi l'auteur. Vu les très grands progrès qu'a fait la bibliographie depuis le temps de Sartori, on ne peut espérer d'y trouver rien qui soit intéressant, sauf peut-être quelques détails infimes.

Le volume V porte le titre: « *Polnisches Staatsarchiv* »; il contient une liste des traités conclus par la Pologne depuis 1385 jusqu'à 1809; l'auteur cite les sources, presque toutes imprimées, dont il a été informé.

Le volume VI n'est pas de Sartori. Le nom de l'auteur y a été raturé et collé: c'est à peine qu'ont été collés « M. de B. ». Le titre est: « *Eclaircissements statistiques et commerciales (sic!) de la Pologne* ». Il y a 40

pages de texte et de nombreuses cartes et tables faites à la main. Le ms. est du début du XIX s.

Le vol. VII, écrit de la main de Sartori, est intitulé « *Pragmatische Geschichte des Polnischen Thronfolgekrieges* », serait, d'après l'auteur, basé sur des documents laissés par le prince Eugène de Savoie. Il contient 190 p. de texte ms., beaucoup de cartes et de gravures.

Les 30 volumes qui suivent (VIII-XXXVII) ont tous le titre commun: « *Urkunden zur Polnischen Geschichte* ». Sartori, qui les eut en sa possession, et qui s'en est servi pour écrire la dernière partie de son « Histoire de Pologne », l'appelle « Eine ministerielle Urkundensammlung ». Cette collection de documents a été faite à Varsovie; elle contient les papiers de l'Ambassade Impériale en Pologne, et du bureau qui lui succéda après les partages et dura jusqu'à 1804. La collection commence en septembre 1772; le Baron Revitzky fut alors ambassadeur, et ses papiers remplissent les 6 premiers volumes, jusqu'à 1783; plus tard, M. de Caché continua la collection, en qualité de Chargé d'Affaires. La collection contient les minutes de lettres de Revitzky et de De Caché, et de nombreux papiers qui entraient dans l'Ambassade: des notes du gouvernement Polonais, celles des autres légations qui y furent accréditées, surtout des ambassadeurs de Russie et de Prusse; des lettres des personnes privées; des compte-rendus manuscrits de la Diète, en diverses langues; de nombreuses feuilles imprimées des gazettes; en somme, c'est un recueil complet des actes d'une Ambassade, fort semblable, aux archives analogues (v. MEYSZROWICZ, *De Archivio Nuntiaturae Versaviensis, quod nunc in Archivio secreto Vaticano servatur*, Vaticanum 1944). C'est en comparant les archives de Ebenthal aux archives du Vatican qu'on s'aperçoit d'une lacune dans les archives autrichiens: nous n'y trouvons point les dépêches que l'Ambassade recevait de Vienne, ni les minutes de ses rapports à la Chancellerie: il faut supposer que la correspondance avec Vienne se ramassait dans des volumes spéciaux, qui furent ensuite détachés de ceux, qui sont actuellement à Ebenthal.

Nous ignorons comment les 30 volumes de cette collection sont parvenu à Sartori, ni quel fut leur sort avant qu'ils ne deviennent la propriété des Comtes Göess. Le Comte Pierre Göess a été lieutenant de l'Empereur en Galicie, vers la moitié du XIX s.; son portait, et celui de sa femme, sont au chateau. Serait-ce lui qui reçut les archives polonaises de Sartori? Nous l'ignorons.

Les archives présenteront sûrement un intérêt pour les historiens. De nombreuses cartes et gravures, souvent coupées, rehaussent la valeur de la collection.

Ce qui suit n'est point un registre des actes: ce n'est qu'une liste des volumes, où ont été notés, plutôt au hasard, certains objets remarquables au cours d'un examen rapide, sans intention de présenter le contenu des volumes.

Ceux qui voudront étudier l'époque des partages de la Pologne, vue à travers les actes de l'ambassade de Vienne, sauront, s'ils consultent ce compte-rendu, à quelle époque chacun des volumes se rapporte.

LISTE DES VOLUMES

Vol. I

« *Historisch-Kritische Übersicht der Poln. Geschichte* », I Band

284 p. - F. 6, R.: *Signature de l'Auteur*: « Ritter V. Sartori, Kayserlicher Rath und Präfekt der Bibliothek am K. K. Theresianum mp. ». — F. 1-6 *Einteilung*: p. 1-46: Erster Theil, älteste Geschichte bis 500; 47-198: Zweiter Theil, Mittlere Geschichte bis 1500; p. 199-282: Dritter Theil, Neue Geschichte 1500-1764.

[*Gravures*: 92: *Ladislas IV*: 203. *Stan. Poniatowski, Castellan de Cracovie* (Bacciarelli pinx. Felin sculpsit Varsav., 1767). 240: *Sigismund III* (Sommeren). 244: *Jacques Duc de Courlande*. 250: *Janusz Radziwill*, Hetman lit. (Mauritius Lang) 256: *Marie Casimire* (Jac. De Rubels, Roma). 258: *Georgio Gika*, principe di Moldavia. *Eleonore Marie d'Autriche*. 264: *Jan III Sobieski* (Jac. De Rubels). 270: *Clementine Sobieska*. 276: *La Princesse de Conti et autres*].

Vol. II

« *Histor.-Kritische Übersicht der Poln. Geschichte* », II Band

668 p., Vierter Theil. Neueste Geschichte 1764-1795, als der ganzlichen Auflösungs Epoche dieses Reichs u. der nachherigen Regeneration des Herzogtums Warschau im J. 1807. - Namens - u. - Sachen Register.

[*Gravures*: *Stanislas Auguste* (Lampi pinx. Pichler sculpsit) 316: *Michał Mniszech*, (Lampi pinx, Kenniger sculpsit); 532: *Suworów* (??): 534: *Moszyński* (Grassi pinx, Pfeifer sculps.); 572: *Prince Ioseph Poniatowski* (Grassi, Pichler); 580: *Plan de Varsovie*].

Vol. III

« *Bibliotheca Tripartita Histor - public. - politico - statistica Poloniae* », Vol. I.

416 p. Signé par Sartori.

Vol IV

« *Bibliotheca Tripartita, etc.* », Vol. II

133 p. Index des noms et matières (Sartori).

Vol. V

« *Polnisches Staatsarchiv oder bestimmte Anzeige aller Staatsverträge 1335-1809* », in drei Theilen. (Sartori).

(*Gravures*: *Auguste II*).

Vol. VI

« *Eclaircissements statistiques et commerciales de la Pologne* » par M. de B. ... (Signature raturée) 40 p. Tables et cartes.

I. Productions du sol. Addition sur la culture. Addition sur les mines

et minéraux. — II. Commerce. Addition sur la manufacture. — III. Navigation. — IV. Monnaies. — V. Observations.

[*Gravures: Clementine Sobieska; 12: Stanislas count Zamoyksi (Augustin à Paris pinx, Agar sculp.); 21: Marie Eléonore; 32: Sophie Zamoykska (Agar sculps.).*]

Vol. VII

« *Pragmatische Geschichte d. poln. Thronfolkrieges 1733* », aus den hinterlassenen polit. Schriften d. Prinzen Eugen v. Savoyen (Sartori) 194 p. Cartes; Gravures.

Vol. VIII

« *Urkunden zur Polnischen Geschichte* », I.

N. 1-137 (27.X.1777 - 30.XI.1773).

Stanislas Auguste à Catherine II « traduction » (?). Lettre en latin au Roi d'Angleterre, sans date ni sign. Déclaration de Stackelberg 7-18 XI.1772. Note de Młodziejowski et de Borch. Ultimatum des trois ministres présenté au Roi... (brullion). — Déclaration des 3 ministres, 2.II.1773. Note de Młodziejowski et de Borch a Revitzky, 24.II.1773 (orig) i 27.III (orig). Extrait des Constitutions de la Diète de 1767-68. « Acte de délimitation » (trad. franc.). Lettres de Ant. Ostrowski Ev. de Cula-vie. Traités du IX.1773 (projets et minutes) Lettre de Adam Poniński, 30.XI.1773, conc. la Confédération de Bar., etc.

(*Gravure: Reine Eléonore Marie*).

Vol. IX

« *Urk. z. P. G.* », II.

N. 138-300 (I.1774 - XII.1775).

Stackelberg, question du Majorat des Ostrogski, etc. Notes de Młodziejowski et de Borch à Revitzky. Nouvelles de la guerre turque. Minutes de affaires de Dantzig. « Négotiations des limites entre les commissaires prussiens et polonais ». Manifeste de Marie Thérèse (impr.). Ultimatum de Stackelberg pour la question des dissidents, 26.II.1775. Traité de Commerce 11.III.1775; Revitzky; Ostrowski; etc. Spécification des églises enlevées par les désunis dans le palatinat de Braclaw, etc.

(*Gravure: princesse Maria Antonia*).

Vol. X

« *Urk. z. P. G.* », III.

N. 301-402 (1776.I - XII).

Minutes de Revitzky. Traité de délimitation 9.II.1776. Minute: Note de Benoit, ministre de Prusse. Relations sur la correspondance du Roi avec le Senat. Lettre du Maréchal Rzewuski à Revitzky. Acte de Confédération géner. (trad. franc.). Traité de délimitation avec la Prusse. Notes de Stackelberg, etc.

(*Gravure: p.sse Maria Anna*).

Vol. XI

« *Urk. z. P. G.* », IV.

N. 404-537 (II.1777 - IX.1777).

Comédie (M. S.) « *Ambassade pour rire* », etc.

(*Gravure: Reine Marie Leszczyńska*).

Vol. XII

« *Urk. z. P. G.* », V.

N. 538-675 (1780 - 1783, Dates mal ordonnées).

Ecrits de Revitzky. Stanislas Auguste. Le Primat Poniatowski. Młodziejowski Chancelier Borch. Chreptowicz. Stackelberg, etc.

(*Gravure: Anne duchesse de Courlande*).

Vol. XIII

« *Urk. z. P. G.* », VI.

N. 676-865 (1778 - 1783).

Ecrits de Coblenz Chanc. imperial. Okęcki. Radziwiłł, Palatin de Wilno. Pieniążek. Constitutions de la Diète de 1780. Michel Poniatowski, Evêque de Płock, etc.

(*Gravure: Reine Marie-Josèphe*).

Vol. XIV

« *Urk. z. P. G.* », VII.

N. 866-934 (I.1784 - X.1785).

Ecrits de Dzieduszycki; De Vitt. Journal de la Diète de 1784 (en allem.). Diff. papiers de l'Ambassade. De Caché, Chargé d'Aff.

(*Gravure: Clementine Sobieska*).

Vol. XV

« *Urk. z. P. G.* », VIII.

N. 935-946 (1784.X - XII).

Continuation de la Diète. Ecrits de Deskur. Rapport de la Diète de Grodno (en all.). Jérôme Radziwiłł. Stackelberg. Sułkowski Palatin de Poznań. Minutes de de Caché, etc.

(*Gravure: Reine Christine-Eberhardine*).

Vol. XVI

« *Urk. z. P. G.* », IX.

N. 977-1069 (I.1785 - I.1786).

Ecrits de Buchholz, résident de S.M. le Roi de Prusse. De Caché (Chargé d'Aff. de S.M.I. et R.). Mnischech, etc.

(*Gravure: Dauphine Marie Josèphe*).

Vol. XVII

« *Urk. z. P.G.* », X.

N. 1070-1155 (I.1786 - XII.1786).

Ecrits de de Caché. Małachowski, etc.

(*Gravure: Louise-Elisabeth de Conti*).

Vol. XVIII

« *Urk. z. P.G.* », XI.

N. 1156-1277 (I.1787 - XII.1787).

Ecrits de Białobrzęski, Małachowski, Comte Brigido à Léopol, Stackelberg, Potocki, Młodziejowski, minutes de de Caché, copies de notes de Małachowski, etc.

(*Gravure: François-Louis Conti*).

Vol. XIX

« *Urk. z. P.G.* », XII.

N. 1278-1399 (II.1788 - XII.1788).

Ecrits de Buchholz. Minutes de de Caché. Małachowski, M. Radziwiłł, etc.

(*Gravure: Frédéric-Guillaume, duc de Livlande, Courlande, et Sémigalie*).

Vol. XX

« *Urk. z. P.G.* », XIII

N. 1400-1533 (I.1789 - X.1789).

Ecrits de Małachowski. Journaux de la Diète (en franc.). Minutes de de Caché. Stackelberg. Małachowski. Czartoryski Józef, Ministre à Berlin, etc.

(*Gravure: Ernest-Joseph, duc de Livlande, Courlande et Sémigalie*).

Vol. XXI

« *Urk. z. P.G.* », XIV.

N. 1534-1650 (1789.XII.1789).

Minutes de de Caché; Autographe de Stanislas Auguste. Journaux de la Diète (en franc.). Lettre de Małachowski à l'Emp., etc.

(*Gravure: Cardinal Radziejowski*).

Vol. XXII

« *Urk. z. P.G.* », XV.

N. 1651-1755 (I.1790 - XI.1790).

Note de Małachowski. Minutes de de Caché, etc.

(*Gravure: Primat Théodore Potocki*).

Vol. XXIII

« *Urk. z. P. G.* », XVI.

N. 1756-1790 (X.1790 - XII.1790).

Minutes de de Caché. Comte de Goltz.

(*Gravure: Jean Lipski, ev. de Cracovie.*)

Vol. XXIV

« *Urk. z. P. G.* », XVII.

N. 1791-1849 (I.1791 - III.1791).

Minutes de de Caché; Journaux de la Diète (en franc.). N. 1820
Lettre en latin des Etats au Roi de France, etc.

(*Gravure: Michel Radziwiłł, Connetable de Lithuanie.*)

Vol. XXV

« *Urk. z. P. G.* », XVIII.

N. 1850-1917 (1791 - V - XIII).

Minutes de de Caché. N. 1852; « *Séance de la Diète du 3 Mai 1791* »
(en franc.).

1853: De même, plus détaillée, en allemand; 1854: de même, en polonais: « *Opisanie spisku na zgubę wolności 3 maja 1791* ». Autres journaux de la Diète. Minutes de de Caché, etc.

(*Gravure: Théodore Lubomirski, Palatin de Cracovie.*)

Vol. XXVI

« *Urk. z. P. G.* », XIX.

N. 1918-1963 (IX - XII - 1791).

Minutes de de Caché. Journaux de la Diète, en franc., etc.

(*Gravure: Georges Sébastien Lubomirski.*)

Vol. XXVII

« *Urk. z. P. G.* », XX.

N. 1964-2054 (1792 - V.1792).

Journaux de la Diète, minutes de de Caché; Chreptowicz « *chancelier de Lithuanie et ministre des affaires étrangères* ». N. 1992: insertion postérieure à 1798. « *Les soussignés plenipot. de feu S.M. le Roi Stanislas Auguste...* », etc.

(*Gravure: Jakub Sobieski.*)

Vol. XXVIII

« *Urk. z. P. G.* », XXI.

N. 2055-2177 (VI - XII.1792).

Note de Chreptowicz, lettres de Stan. Auguste.

N. 2057 manifeste Royal du 29 mai 1791 (texte franc.). N. 2058 ma-

nifeste de la Diète du 29.V.1792 (en franc.), avec la note de de Caché: « N.B. minuté par l'Abbé Piramowicz et corrigé par le Chancelier Kollątaj ». N. 2061 Rzewuski Gr. Général, au Gen. Prince Poniatowski, de Targowica, 14.V.1792; réponse du P.çe Poniatowski de Lubar; minutes de de Caché. N. 2091 lettre de Kollątaj, orig., etc.

(*Gravure: Constantin Sobieski.*)

Vol. XXIX

« *Urk. z. P. G.* », XXII.

N. 2178-2303 (I - V.1793).

Autographe de Małachowski. Minutes de de Caché. Journaux de la confédération génér., 20.II.1793. Lettre de Igelstrom. Copie d'une instruction de la confédération à Félix Potocki (en franc.). Note de Buchholz. Manifeste de Kreczetnikow. Rapports de Sievers sur la Diète de Grodno, etc.

(*Gravure: Stanislas Poniatowski Palatin de Masovie.*)

Vol. XXX

« *Urk. z. P. G.* », XXIII.

N. 2304-2405 (V - VII.1793).

Journaux de la Diète et du Conseil permanent. Minutes de de Caché. Lettre de Poniński. Notes de Buchholz (copies) et d'autres ministres (de Suède, d'Angleterre). Projet (imprimé) du traité de partition, etc.

(*Gravure: Frédéric Sapieha, Castellan de Troki.*)

Vol. XXXI

« *Urk. z. P. G.* », XXIV.

N. 2406-2507 (VII - VIII.1793).

Journaux de la Diète. Journaux des députations de la Diète avec les Ambassadeurs, à propos du traité de partition. Lettre (orig.) de l'évêque Massalski. Minutes de de Caché, etc.

(*Gravure: Maximilien Ossoliński.*)

Vol. XXXII

« *Urk. z. P. G.* », XXV.

N. 2508-2586 (IX - X.1793).

Journaux de la Diète. Notes de Sievers et Buchholz. Minutes de de Caché, etc.

(*Gravure: Jean Małachowski, Vice-Chancelier.*)

Vol. XXXIII

« *Urk. z. P. G.* », XXVI.

N. 2587-2667 (X - XII.1793).

Notes de Sułkowski, copies et orig. Journaux de la Diète (en franc.),

Minutes de de Caché. Notes de Buchholz. Dettes du Roi, etc.
(Gravure: *Tarło, Gr. Echanson de Lithuanie*).

Vol. XXXIV

« *Urk. z. P. G.* », XXVII.

N. 2668-1806 (I - VI.1794).

Minutes de de Caché. Notes de Sułkowski. Manifeste de Kościuszko de Cracovie du 4.III. (trad. franc. et texte polonais). Accès du Palatinat de Cracovie à l'insurrection. Minutes de de Caché. Igelstrom, Sułkowski.

Notes de Buchholz. Insurrection à Varsovie (relation franc.). Publications de l'insurrection. « *Journal historique* » de Varsovie (plusieurs exempl.). Copie des notes du Nonce, Mgr. Litta. Lettre du Roi à Kościuszko, 29.V.1794 (trad. franc.). Notes de Toll, ministre de Suède. Réponse de Ignace Potocki. « *Warschauer Zeitung* ». Aff. des dettes du Roi. Note de Buchholz, etc.

(Gravure: *Stefan Czarniecki*).

Vol. XXXV

« *Urk. z. P. G.* », XXVIII.

N. 2807-2989 (XII.1797 - 1804: discontinuité des dates).

Actes de la commission pour les dettes du Roi et de la République. Minutes de de Caché (7.I.1799 il signe: « de Caché k.k. Hoffkommissar »), etc.

(Gravure: *Joseph-Wandalin Mniszech*).

Vol. XXVI

« *Urk. z. P. G.* », XXIX.

N. 2981-3116. Dernière date: 1798. Papiers divers.

(Gravure: *Brühl*).

Vol. XXXVII

« *Urk. z. P. G.* », XXX.

N. 3117-3143.

Papiers divers. Collection de cartes militaires: bataille de Radziwiłł sur le Dnieper, 1649; siège de Rzeczyca sur le Dnieper; siège de Cracovie, 1657. Cartes « *Livoniae et Curlandiae* » (Amsterdam H. Hondius 1677); « *Pol. et Lith.* » (Amsterdam, de Wit. s.d.); « *Generalkarte v. Polen. u. Lithauen 1793 Nach Zazzoni* » (avec continuations) - Polen. - « *Pologne divisée* ». Rizzi-Rannoni 1807 (4 tabl.) « *Cartes des Limites entre la Gallicie et la Pologne ns., 9 lutego 1776* ». (Probablement annexe au traité), signée par Revitzky, Młodziejowski chancelier, Michał Radziwiłł, castellan de Wilno, Franc. Rzewuski Maréchal de la Couronne,

Aug. Sułkowski, etc. « Generalkarte Galizien u. Lodomerien ». « Polens Umwandlungen 1772-1807 », etc.

(Gravure: Ernest-Christophe Manteuffel).

*L'auteur de ces notes remercie le Comte et la Comtesse Göess pour leur hospitalité à Eben-
thal, et la Comtesse Lanckorońska pour son
aide précieuse.*

STANISŁAW PIEKUT

Cerimonie svoltesi a Roma il 29 marzo 1877 in onore di Adamo Mickiewicz

Quanto cito qui appresso fa parte del mio studio, non pubblicato ancora, su Adamo Mickiewicz e rappresenta degli estratti copiati nell'Archivio Capitolino. Questi estratti si riferiscono alle cerimonie che nel marzo dell'anno 1877 si svolsero a Roma per onorare la memoria del grande poeta polacco.

Il Mickiewicz, come poeta, uomo politico, patriota ardente e fautore di una lotta a mano armata per conseguire l'indipendenza, fu particolarmente stimato ed apprezzato in Italia all'epoca del Risorgimento. Egli era uno dei tanti emigrati Polacchi, i quali, al pari di numerosi Italiani dell'epoca, si rifugiavano nell'Europa occidentale, uniti tutti da un comune ideale, da quello, cioè, di lottare per l'indipendenza del proprio paese, nonchè dal medesimo sentimento di amarezza per l'esilio subito. Per tale ragione i Polacchi si posero al fianco degli Italiani nella spedizione di Savoia e quindi il Mickiewicz organizzò la Legione Polacca che, nel 1848, combattè in Lombardia contro gli Austriaci e un anno dopo contro i Francesi in difesa della Repubblica Romana. Anche nelle consecutive lotte sostenute per l'unità dell'Italia i Polacchi non mancarono, mentre gli Italiani, a loro volta, mandarono Garibaldini in aiuto ai Polacchi insorti nel 1863.

Tra tutti i Polacchi a quell'epoca fuori della patria è il Mickiewicz che si è conquistato il primo posto nel cuore degli Italiani. Infatti, alcuni anni dopo la definitiva liberazione della patria, ormai riunita, il popolo italiano gli rese, nella Città Eterna, onoranze così solenni, come è raro si attributino ad un forestiero. La questione di tale solennità fu posta all'ordine del giorno il 29 novembre 1876 durante una seduta del Consiglio Comunale di Roma cui presiedeva il sindaco Venturi, in cui fu detto:

« Il Mickiewicz non solo fu celebre come poeta, ma fu anche benemerito dalla causa italiana, per la quale combattè nella Legione Polacca da lui organizzata nel 1848 in Lombardia e in Roma. Ebbero per lui stima ed ammirazione molti sommi Italiani, fra i quali il conte Cavour, ed è un sacro dovere onorare la memoria di lui come grande poeta e come amico d'Italia. L'oratore perciò propone che si ordini l'apposizione di una acconcia epigrafe sul prospetto della casa dal Mickiewicz abitata ».

Come è noto la cerimonia ebbe luogo in Campidoglio il 29 marzo 1877 con l'intervento dei più eminenti intellettuali Romani, fra i

quali si trovarono Giovanni Scovazzi e Terenzio Mamiani amici personali del Mickiewicz. Vi presero parte il figlio del poeta, Ladislao, nonchè tutta la colonia polacca di Roma.

Gli echi di questa solennità si ripercossero tanto nella stampa italiana che in quella della Polonia. La più ampia relazione venne scritta da LADISLAW KULCZYCKI, corrispondente svizzero della «Gazeta Warszawska». Al sindaco giunsero numerose lettere di ringraziamento sia da parte di singole persone, sia da parte dei rappresentanti di alcuni gruppi Polacchi che si trovarono in Patria. In questo coro di plauso occupano il primo posto le città principali: Varsavia, Cracovia e Leopoli, e, tra le minori la città di Stanisławów; vi manca però soltanto quella più vicina al cuore di Adamo Mickiewicz cioè la città di Vilna.

Dal testo delle lettere si capisce quale balsamo fu per i cuori Polacchi la cerimonia romana nel periodo tanto tragico per la loro nazione cioè dopo la fine dell'insurrezione di gennaio (1863).

Tali ringraziamenti non furono ignorati da Ladislao Mickiewicz, il quale aveva partecipato alla cerimonia e li trasmise ai posteri in francese (*Honoration de la mémoire d'Adam Mickiewicz en Italie*, Paris 1877). Tuttavia alcuni andarono perduti.

Cito qui appresso i ringraziamenti conservati fino ad oggi, e li cito nella loro forma originale, cioè in polacco, in italiano ed una volta in latino, ma solo quelli che provengono dalle città o dai gruppi.

I

Jaśnie Wielmożny Panie!

Wieść o uroczystości, urządzonej na Kapitolu dnia 29 marca 1877 r. na cześć ś.p. Adama Mickiewicza przejęła żywą radością wszystkie ziemie polskie.

Była to uroczystość poświęcona mężowi, który słą jeniusza swego stanął obok najpierwszych poetów ludzkości, poświęcona Polakowi, który w imię wolności i braterstwa ludów walczył słowem i czynem przez całe swe życie, a urządzona właśnie w czasie, w którym wszystkie szlachetniejsze uczucia zdają się ustępować srogiej i wstrętnej zasadzie: «sła przed prawem».

To też ceniąc taki wyjątkowy objaw bratniej miłości, Reprezentacja Królewskiego stołecznego miasta Lwowa na walnym zebraniu dnia 12 kwietnia b. r. wyraziła jednomyślnie cześć i podziękowanie tak Tobie Czcigodny Syndyku, jak Szanownej Muncypalności Rzymu.

Mam zaszczyt zawiadomić o tym Jaśnie Wielmożnego Pana a przy tej sposobności proszę przyjąć z mej strony wyrazy szacunku z jakim mam zaszczyt pisać się

Jaśnie Wielmożnego Pana
uniżonym sługą

Aleksander Jasiński

Prezydent miasta Lwowa

Lwów, dnia 18 kwietnia 1877.

Risposta di Pietro Venturi ad Alessandro Jasiński:

3 maggio 1877

Onorevole Signore

Ho appreso con molto piacere dalla gentilissima sua del 18 aprile che anche in codesta illustre città ha destata non poca soddisfazione la notizia delle onoranze rese dal Municipio di Roma alla memoria del grande poeta polacco Adamo Mickiewicz.

Io le sono poi oltremodo grato della riconoscenza che Ella mi professa e delle frasi lusinghiere che Ella si compiace indirizzarmi.

Roma non ha fatto che adempiere ad un sacro dovere tributando solenni onori alla memoria del grande uomo che tanto l'ama, al grandissimo poeta che cantò i dolori e le speranze dell'umanità, al patriota, che seppe difendere la libertà sui campi di battaglia.

Voglia Ella rendersi interprete di questi sentimenti nonchè delle mie vive azioni di grazia presso l'onorevole rappresentanza di codesta nobile città ed accolga in pari tempo l'espressione della profonda ed affettuosa mia stima.

Il Sindaco

II

Lettera di un gruppo dei Polacchi di Varsavia:

Do

*Szanownej Muncypalności Miasta
Rzymu od Polaków z Warszawy*

W imieniu koła osob współczujących (sic) potędze Włoch Zjednoczonych, niżej podpisani uważając sobie za obowiązek najmilszy wyrazić serdeczne podziękowanie Muncypalności miasta Rzymu za pamięć zaszczytną o największym Poecie polskim Adamie Mickiewicz, który w r. 1848 spóldziałal w sprawie oswobodzenia uciemiężonej Jej Ojczyzny będąc przekonanym, że pamięć wzajemna winna ludy wiązać ze sobą.

Testo italiano:

A nome di tutti quelli che risentirono vivamente la potenza dell'Unità Italiana ci crediamo in dovere di ringraziare caldamente il Municipio di Roma per la memoria serbata dal nostro massimo Poeta Adamo Mickiewicz, il quale nel 1848 contribuì all'unità della Patria Italiana, convinto come egli era che la forza delle azioni sta nella reciproca fratellanza.

Varsavia, 15 maggio 1877.

III

Ringraziamento della città di Cracovia:

Do Jaśnie Wielmożnego Pana Komandora Piotra Venturi Syndyka miasta Rzymu

Jaśnie Wielmożny Panie!

Pośmiertne wspomnienia o Adamie Mickiewiczu, ulubieńcu narodu, szczytującego się tym, że synowie jego biegli zawsze w zbrojne szeregi, ilekroć chodziło o obronę wolności i niepodległości ludów;

uroczystość na starożytnym Rzymskim Kapitolu na cześć polskiego wieszczą i to w chwili, kiedy północne mocarstwo, gnębiąc Polaków, usiłuje odegrać rolę obrońcy swobód innych słowian; —

niezmierną radością napełniły serca Polski synów.

Spośród ogólnego okrzyku wdzięczności dla Ciebie Panie i tych wszystkich Zjednoczonej Italii Obywateli, którzy przyjęli udział w tej wzniosłej i zaszczytnej uroczystości; —

my obywatele starożytnej Polski stolicy Krakowa, przynosimy Wam zacni Obywatele nasze najgłębsze i najserdeczniejsze podziękowanie.
Kraków - w kwietniu 1877.

Testo italiano:

All'Illustre Signore

*Signor Commendatore Pietro Venturi
Sindaco della città di Roma*

Illustrissimo Signore

La rimembranza oltre tomba di Adamo Mickiewicz, il favorito d'una nazione, che vanta figli i quali ogni qualvolta trattavasi di difendere la libertà e l'indipendenza dei popoli, accorrevano sempre alle squadre armate;

la solennità sull'antico Campidoglio Romano in onore del Vate polacco, e ciò nell'istante in cui una nordica potenza opprimendo i Polacchi, tende ad assumere la parte di difensore della condizione di altri slavi;

hanno empito i cuori dei figli della Polonia di gioia. Tra le acclamazioni generali di gratitudine per tutti quei cittadini della Unità d'Italia, i quali presero parte a questa egregia ed onorevole solennità; noi cittadini di Cracovia — prima capitale della Polonia —, mandiamo a Voi, Illustrissimi Signori, i più sentiti e i più sinceri ringraziamenti.
Cracovia - aprile 1877.

IV

Ringraziamento della gioventù dell'Università di Cracovia:

Jaśnie Wielmożny Panie!

Urządzoną przez Ciebie uroczystością na cześć Adama Mickiewicza oddałeś Panie hołd obywatelskim cnotom męża, który jako poeta i prawy syn Ojczyzny jest chlubą i zaszczytem polskiego narodu. Podnosząc udział Mickiewicza w walce o niepodległość włoską, podniosłeś Panie tem samym imię Polski, przypomniałeś światu, że naród polski, gdy szło o wolność ludów, stawał zawsze do apelu.

Uczyliś to Panie w chwili, kiedy pozbawieni politycznego bytu, odarci ze wszystkiego, co stanowi nabytek naszej przeszłości, zmuszeni jesteśmy wyteżać wszystkie siły moralne, by odeprzeć gwałt i przemoc, które z pogardą wszystkich praw ludzkich usiłują wyrwać z serc jedyne dobro nasze: nadzieję lepszej przyszłości.

Aktem tym Panie poświadczyłeś, że w rozpaczliwej walce o byt nie brak nam na sprzymierzeńcach, są nimi tacy jak ty Panie i wszyscy co przyjęli udział w uroczystości na cześć Mickiewicza. Młodzież akademicka krakowska, przejęta do głębi serca uczuciem wdzięczności dla Ciebie Panie i wszystkich synów zjednoczonej Italii, przesyła Ci niniejsze swe podziękowanie.

Testo latino:

*Celeberrimae et antiquissimae
Universitatis Jagellonicae Cracoviensis
Alumni*

*Illustrissimo Urbis Romae Praefecto
Egregio Comandori Petro Venturi
Salutem quam plurimam dicunt*

Illustrime Domine

Senatus populusque romanus solemnibus sacris eximis erga Italiam virtutes civicas Adami Mickiewicz nostratis (sic), qui et poetae laurea et patriae amore, non tantum inter populares suos, sed per totum inclauit orbem, celebravit.

Nomine immortalis Poloni inter libertatis Italiae propugnatores exarato totius Poloniae splendor, illiusque erga humanitatem labor et merita in memoriam omnium sunt revocata et renovata.

Maxime id quidem momenti hoc tempore, quo populus noster direptus, oppressus et afflictus omnes intendit vires, ut summa patriae bona, invida et violenta manu offensa et interitui dicata serventur, spesque recuperandae libertatis firmetur.

Clara et publice pronuntiata voce vestra id solamen tulistis nos doloris laboris et quam pro mente colimus reparationis spei socios, omnes

illos ingenuos vivos habere, qui solemnitatis auctores et participes se praestiterunt.

Qua de causa erga te vir illustrissime et populum italicum gratum servamus et servabimus animum. Vale!

V

Ringraziamento della gioventù polacca che frequentava università tedesche:

*Al Sindaco Venturi
gli studenti Polacchi riconoscenti*

Illustrissimo Signore

In memoria del nostro più gran poeta Adam Mickiewicz fu posta in una casa della strada Pozzetto una lapide, e nel Campidoglio un busto. Queste onoranze riempiendo di gioia la Polonia intera stringono vieppiù quegli antichi vincoli di simpatia reciproca che santificati dal sangue e dalla poesia legano Italia e Polonia.

In un tempo, in cui l'Europa passa silenziosa su tutto ciò che viene dalla Polonia, Roma rompe questo silenzio additando la Polonia, rammentò al mondo, che i figli di essa sparsero un giorno il loro sangue per la libertà dei popoli. All'idea della libertà e della fratellanza dei popoli, basata sul più puro e santo amor di Patria, Mickiewicz consacrò la sua vita, e questa onorò in lui la Città Eterna assegnandogli un posto in Campidoglio. Commossa agli onori resi al suo grande Poeta tutta la Polonia Le invia illustrissimo Signore le più vive espressioni di gratitudine. E noi pure giovani Polacchi, che frequentiamo le Università germaniche, consideriamo ciò come nostro dovere, noi, cui Adam Mickiewicz ed i Suoi condiscipoli dell'Università di Vilna saranno sempre splendido ed impareggiabile esempio del come si lavori e come si debba amare e patria, e virtù, noi, a cui principalmente era diretta la Sua parola, consacrato il Suo genio.

Permetta adunque Illustrissimo Signore a noi giovani Polacchi, di esprimere particolarmente alla Signoria Vostra, come pure a tutti i Signori, che presero parte alla festa del 29 marzo 1877 i nostri profondi e rispettosi ringraziamenti.

Berlin - Greiswalde - Hannover - Liepzig - Muenchen - Wuerzburg.

VI

Ringraziamento della Società Pedagogica di Stanislów:
Dostojny Panie Syndyku

Do wielu głosów dziękczynnych, ze wszystkich stron Polski i spoza jej obrebu pochodzących, którymi uczczono wieczny Rzym i Włochy, dołączamy i my głos z najtajniejszych głębi serc naszych wydobyty ku wyrażeniu wdzięczności za hołd oddany wielkiemu Wieszczeni i obywatelowi Polski, Adamowi Mickiewiczowi, w imię świętej idei braterst-

wa ludów. Czyn ten przeznaczy złotymi głoskami zapiszą dzieje śród tych zdarzeń co się przyczyniły do urzeczywistnienia królestwa Bożego na ziemi, w którym i ojczyzna Adama odżyje na zawsze.

Cześć Ci, Dostojny Panie, cześć Prześwietnej Municypalności rzymskiej i szlachetnym obywatelom Italii.

W Stanisławowie na Rusi Czerwonej, dnia 25 kwietnia, 1877 roku.
W imieniu Oddziału Stanisławowskiego Towarzystwa Pedagogicznego.

Zarząd

Testo italiano:

*All'Onorevole Signor Commendatore
Pietro Venturi, Sindaco di Roma*

Onorevole Signor Sindaco

Alle numerosissime voci di ringraziamento che dalle varie parti della Polonia ed anche dall'estero si sono alzate in onore dell'eterna Roma e dell'Italia, uniamo anche noi gli accenti che partono dal fondo dei nostri cuori per esprimere la riconoscenza, di cui ci riempie l'omaggio reso al grande Vate e cittadino della Polonia Adamo Mickiewicz, in nome della sacra idea della fratellanza dei popoli.

Questo lodevolissimo fatto verrà dalla storia iscritto in lettere d'oro fra quegli avvenimenti che contribuiscono a realizzare il regno di Dio in terra, ove la patria d'Adamo anche essa risorgerà per sempre.

Onore ne sia reso a Lei, Illustre Signore, onore al glorioso Municipio di Roma e ai generosi cittadini d'Italia.

In nome della Società Pedagogica di Stanisławów

La Presidenza

Al Stanisławów nella Rutenia Rossa, il 27 aprile 1877.

NOTE

I. - Carta da lettera; il testo scritto coll'inchiostro semplice su una sola pagina; anche la risposta di Venturi (una lettera a parte) scritta nello stesso modo.

II. - Un foglio di cartone (circa 20 a 30 cm.); il testo scritto in due colonne su una sola pagina.

III. - Un grosso foglio di cartone, circa un metro di altezza e mezzo metro di larghezza; in alto l'iscrizione «*Quam dulce et decorum est pro Patria mori*», un disegno (una copia dei motivi di Grottger), le date delle insurrezioni polacche: 1794, 1830, 1863; e come motto una citazione da Gjaur di Adamo Mickiewicz:

Walka o wolność, gdy się raz zaczyna,

Z ojca z krwią spada dziedzictwem na syna.

Sto razy wrogów zachwiana potęga,

Skonńczy zwycięstwem ».

Poi lo stemma di Cracovia, della Polonia e della Lituania; sotto il testo polacco e italiano in due colonne parallele, scritto a mano e adornato; ed infine numerosissime firme.

IV. - Le dimensioni quasi le stesse del diploma precedente; anche la scrittura adornata; il testo polacco e latino in due colonne.

V. - Un volume delle dimensioni circa 50 a 30 cm.; la copertina di velluto rosso coll'iscrizione dorata sopra «*Al Sindaco di Roma*» etc.; dentro volume due carte di cartone, la scrittura a mano; enumerate le città universitarie tedesche dove studiava la gioventù polacca; numerosissime firme.

VI. - Il testo polacco scritto sulla pergamena (circa 60 a 40 cm.) piegata a metà; il testo italiano invece, poco leggibile, scritto su una carta da lettera.

SPEKKE, ARNOLDS. *Senie dzintara celi un austrum-baltijas atklasana*
(The geographical discovery of the ways of amber in East Europe)
Stokholma, 1956. P. XVI-114. In letton.

The aims of this book are easily defined. The first is the author's wish to look from a Baltic point of view on the ancient amber trade and its connection with the Aistii tribe which is identified with increasing certainty with the Old Prussians or their predecessor. As will be shown, the Baltic approach will not be in vain, for it will open new horizons and throw light on some of the problems of prehistory of the Eastern Baltic regions.

Another aim is an endeavor to acquaint Latvian readers with the testimonies of old texts, not only by pointing out the bibliography leading to the relative sources, but also by presenting them to the reader in such a way as to enable him to approach more critically the problems in question and to gain certain familiarity with the ways of life and thought of ancient times. The need for this is enhanced by the lack (to my knowledge) of any specific, extensive monographies or books about the ancient amber trade, such as exist about the so-called « old silk route » from China to Western Europe. Information about the amber trade must be traced through various books concerning amber generally, and articles in archeological magazines, and it is not at all easy to find.

Concerning the third aim of this book, the most difficult questions will arise in the chapters dealing with the geographical emergence of the east coast of the Baltic from pre-historic obscurity, and its centuries-old struggle with the mists of geographic legends. The author has tried, as far as possible, to avoid a detailed analysis of these aspects, emphasizing only the most important and obvious ones. But all of these things have been demanding to be written, because one of the most marked peculiarities of Baltic history is its search for depths — from the chronological as well as the human angle.

But, before reaching those few spots overgrown with the centuries old tradition of alien peoples which open up interesting vistas into ancient Baltic history, one must follow long and tortuous ways through the world's historiography.

To a certain extent this can also be said about the present booklet which tries to grope for the paths trodden by long bygone generations. I can truly say that one of the inducements to write this booklet came to me just from reading Sir Mortimer Wheeler's inspiring book, often mentioned hereafter, and it is my privilege to present my thanks to him for this as well as for the permission to reproduce here some of the maps from his work. The attempt to link up the archeological, historical and cartographic data in this particular period of history remains however my own responsibility.

In my studies of the ancient Baltic past I was fortunate in find-

ing a faithful fellow traveller who, with rare kindness and cooperation, opened his rich store of knowledge to me. Dr. V. Ginters, former Director of the Latvian State Historical Museum, now as in the difficult years of the publishing of my Latvian History, has provided the illustrative part of this booklet with the necessary explanations. My heartfelt thanks to him. I have also to thank Dr. Marta Rasupe, Lecturer at the Rome University, who did not spare herself time and trouble in assembling the many amber figurines and ornaments from Italian Museums, especially those of Ferrara and Aquileia. Many thanks also to the poetess Veronika Strelerte for reading the proofs.

Lastly I would like to mention with gratitude the many scientific institutions which gave their permission to reproduce maps and illustrations in their possession. They are, in chronological order:

The Library of Congress in Washington, The Clarendon Press in Oxford, the Society for the Promotion of Roman Studies in London, The Museo Nazionale in Ferrara, the Museo Archeologico in Aquileia, and the British Museum in London.

Washington, Spring of 1956

EX ACTIS
INSTITUTI HISTORICI POLONICI
ROMAE

ANN. AC. 1955 - 56

DE PARTE
 QUAM SOCIETAS POLONICA HISTORICA IN EXTERIS
 IN X CONGRESSU INTERNATIONALI SCIENTIARUM HISTORICARUM
 ROMAE DIEBUS 2-11 SEPT. 1955 HABUIT

Die 7 Septembris Summus Pontifex Pius XII Socios X Congressus Historici Internationalis ad Suam Augustam Praesentiam admittere dignatus est. In qua audientia omnes Socii Societatis Historicae Polonicae in Exteris, Romae praesentes, adfuerunt, et reverenter exaudita magistrali Summi Pontificis de Scientia Historiae doctrina, benedictionem Apostolicam pie acceperunt. Cl. Professor OSCAR HALECKI, Suae Sanctitatis Cubicularius Intimus, Societatis Polonicae Historicae in Exteris Praeses, ad Pedes Summi Pontificis nuper editum fasciculum II « Antemurale » deposuit, gratias pandens pro Sanctissimi erga nostrum Institutum benevolentia.

Societas Historica Polonica in Exteris est unio Societatum ad quam Societas Historica Polonica in Magna Britannia, Societas Historica Litteraria Polonica Lutetiae Parisiorum, Institutum Historicum Polonicum Neoboracensis, Institutum Historicum Polonicum Romae pertinent; Praesidem Oscarum Halecki, Vice-Praesides M. KUKIEL et W. MEYSZTOWICZ, Secretarium Generalem H. PASZKIEWICZ habet.

Societas Historica Polonica in Exteris iam in IX Congressu Historico Internationali Lutetiae Parisiorum anno 1950 partem habuit; etiam ad X Congressum Romae mense Septembri 1955 nuperrime peractum vigore decisionis Commissionis Praeparatoriae eiusdem Congressus Lausannae die 12 Junii 1954 jactae admissa est; et quidem non obstante praesentia in eodem Congressu historiographorum e Polonia regimini sovietico subiecta venientium.

Hoc modo Prof. OSCAR HALECKI, Prof. LEON KOCZY, WŁADYSŁAW KUJAWSKI, Prof. MARIAN KUKIEL, Prof. WAĆLAW LEDNICKI, Prof. WALERIAN MEYSZTOWICZ, J. SOBIESKI, ad Congressum venerunt.

Socii Societatis Historicae Poloniae in Exteris in Congressu 4 Communicationes habuerunt:

- 3/9 Prof. M. KUKIEL. Problèmes des guerres d'insurrection au XIX siècle.
- 3/9 Prof. W. MEYSZTOWICZ. Les duchesses de Turów et l'union de l'Eglise ruthène avec Rome au XI siècle.
- 6/9 Prof. O. HALECKI. Rome and Eastern Europe after the Council of Trent.
- 11/9 Prof. L. KOCZY. The Holy Roman Empire and Poland.

Interventus eorum in deliberationibus Congressus notantur 21 post Communicationes:

- 1) 3/9 (E. POMMIER. *L'idée de l'Eglise chez les Anabaptistes italiens au XVI siècle*). — Prof. O. HALECKI.
- 2) 5/9 (G. STÖCKL. *Recent work and present views on the origins and development of representative Assemblies*). — Prof. O. HALECKI.

- 3) 5/9 (R. S. LOPEZ. *Rapporti fra Oriente e Occidente durante l'alto Medioevo*). — Prof. L. KOCZY.
- 4) 7/9 (M. TOSCANO. *Origini e vicende diplomatiche della seconda guerra mondiale*). — Prof. M. KUKIEL.
- 5) 7/9 (W. HOLTZMANN. *Imperium und Nationen*). — Prof. L. KOCZY.
- 6) 7/9 (G. BATTELLI. *Le ricerche storiche nell'Archivio Vaticano*). — Prof. O. HALECKI.
- 7) 8/9 (R. F. LESLIE. *The Polish Question, 1832-1864*). — Prof. M. KUKIEL.
- 8) 9/9 (P. ROUSSET ed altri. *L'idée de croisade*). — Prof. O. HALECKI; Prof. L. KOCZY.
- 10) 9/9 (A. M. PANKRATOWA. *Le problème de l'historisme et la période contemporaine*). — Prof. O. HALECKI; Prof. W. MEYSZTOWICZ.
- 12) 9/9 (P. PIERI. *Il legame fra guerra e politica dal Clausewitz a noi*). — Prof. M. KUKIEL.
- 13) 10/9 (A. SIDOROW. *Hauptprobleme und einige Entwicklungsergebnisse der sowjetischen Geschichtswissenschaft*). — Prof. W. LEDNICKI.
- 14) 10/9 (B. LESNODORSKI. *Les sciences historiques en Pologne au cours des années 1945-1955*). — Prof. O. HALECKI; Prof. M. KUKIEL;
- 15) Prof. W. LEDNICKI.
- 16) 10/9 (K. TYMIENIECKI-A. GIEYSZTOR. *Les origines de la Société et de l'Etat Polonais*). — Prof. O. HALECKI; Prof. L. KOCZY.
- 18) 10/9 (S. KIENIEWICZ. *La question agraire et la lutte pour la libération nationale en Pologne et en Italie à l'époque du « Printemps des Peuples »*). — Prof. M. KUKIEL.
- 19) 10/9 (F. KEMPF. *Imperium und Nationen in ihrem Bezug zur Christianitas-Idee*). — Prof. L. KOCZY.
- 20) 11/9 (M. UHLIRZ. *Die Rolle der Nationalstaaten Polen und Ungarn sowie Venedigs in dem ecclesiastischen Imperium Kaiser Ottos III*). — Prof. W. MEYSZTOWICZ.

In Expositione Librorum Historicorum (1945-1950) Societas H.P. in E. 133 opera Sociorum suorum aliorumque historiae cultorum in exteris degentium exhibuit (v. « Elenchus operum »); (quibus etiam 16 alia opera post impressionem Elenchi accesserunt). Excellentissimus ac Reverendissimus Dnus Joseph Gawlina, Archiepiscopus Maditen, ad hanc exhibitionem faciendam Institutum pecunia large concessa adiuvit.

Ab Instituto Historico Polonico Romae, ratione Congressus, typis edita apparuerunt:

1) fasciculus II periodici « Antemurale », in quo communicationes sociorum S.H.P. in E. editae sunt (« Antemurale » II, p. 175, Roma 1955) ubi OSKAR HALECKI, JÓZEF JASNOWSKI, LEON KOCZY, MARIAN KUKIEL, WALERIAN MEYSZTOWICZ scripserunt.

2) « Elenchus operum, quae a S.H.P. in E. exhibita sunt in X Congressu Internationali Scientiarum Historicarum ».

3) « *Relationes Instituti Historici Polonici Romae-Kalendarz dla polskich uczestników Kongresu* ».

Socii Societatis H. Polonicae in Exteris ad Congressum congregati a Legato Poloniae ad Sanctam Sedem, Exc.mo Domino Casimiro PAPÉE, ad convivium recepti sunt die 8 Septemb. Illi cum allis Congressus Sociis, quorum plus quam 70 praesertim ex exteris nationibus ad Sedem hujus Instituti die 5 Septembris convenerunt, amicaliter conversati sunt.

DE HISTORIOGRAPHORUM SOVIETICORUM PARTE HABITA IN X CONGRESSU SCIENTIARUM HISTORICARUM

Historiographi Sovietici eorumque satellites duas Relationes in Congressu habuerunt: A. Sidorow e Russia, B. Leśnodorski ex Polonia; insuper communicationes praesentatae sunt ab A. Pankratowa, K. Tymieniecki et A. Gleysztor, S. Kieniewicz; Khvostov; iidem, alique eorum (Rybakow, Skazkin, Arnold, Zutis) in discussionibus interveniunt, multos quoque libros exhibuerunt in « Expositione Librorum Historicorum » quae Congressui adnexa fuit.

I. — Historiographi Sovietici cum suis satellitibus in relationibus et interventibus principia scholae historiographicae marxo-stalinianae palam fecerunt. Propria est huius scholae quaedam praeconcepta imago rerum praeteritarum quae nomine « materialismi historici » venit; huius scholae sectatores omnem activitatem humanam semper ab elementis economicis definiri dicunt, et a consequente pertinentia hominum ad unum aliumve « coetum sociale » explicari volunt; philosophia, jus, religio secundum hoc systema a hominibus excogitatae ad finem economicum creduntur; vocantur « superstructurae », quia super « fundamentum economicum » exstructae, ab eoque determinatae putantur.

II. — Perfecta unitas historiographorum sovieticorum eorumque satellitum ab omnibus praesentibus notata est, nimirum:

1) Nemo eorum qui ad Congressum venerunt « materialismo historico » se opposuit vel ab eo declinavit. Immo perfecta eorum unanimitas in hoc systemate sequendo omnibus patebat; etiam historiae cultores, qui ex Polonia venerunt, quique ante sovieticam in Polonia invasionem minime ad « materialismum historicum » sequendum proclivi erant, nunc vel expresse et cum zelo pro illa visione rerum praeteritarum militant, vel, ad minus, eam tacite accipiunt.

2) Haec unanimitas in « materialismo historico » sequendo fundamentum est illius magni « operis collectivi » a historiographis Sovieticis eorumque satellitibus viribus unitis exarati. Hoc opus in magna mole factorum ad materialismum historicum comprobandum consistit; ad eundem finem historiographi sovietici et satellitici multas dissertationes conscripserunt et ediderunt; « laborem collectivum » optime ordinaverunt, ita ut omnia fere problemata totius historiae mundi jam secundum principia materialismi historici soluta appareant; simulque sic laborem sibi diviserunt, ut fere nemo eorum de materia ab alio iam pertractata et soluta iterum tractet.

3) Plena erat eorum unanimitas in methodo; methodus haec consistit *a*) in deliberata admissione propositionum contradictoriarum (ex. g. A. Pankratowa: admittit « historicismum » et « theoriam supra-constructionum »); — quod evidenter logicae Aristotelicae repugnat, sed plane consonat logicae « materialismi dialectici » ubi « principium identitatis » non admittitur; *b*) in frequenti et gratuita repetitione, nulla discussione admissa, principiorum « materialismi historici »; *c*) in arbitraria tractatione factorum, quae specialiter in fontibus editis apparet, ubi facta doctrinae marxistae contraria, simpliciter omittuntur; (omissiones punctis signantur). Verbum etiam novum a historiographis sovieticis inventum est, quod « factologia » sonat, et uti vitium quoddam habetur, de quo culpantur qui facta materialismo « historico » contraria notant: facta illa a « materialismo historico » non admittuntur, vel « valorem contrarium in luce marxismi habere » dicuntur. Quae methodus sine dubio scholae Sovieticae propria est, et ab omnibus eis saltem tacite admissa.

4) Plena erat quoque solidaritas actionis historiographorum Sovieticorum eorumque satellitum in Congressu; invicem sibi in discussionibus assistebant; numquam unus eorum sententiae alterius se opposuit; sibi invicem plaudebant; in omnibus simul agebant (ita, eg. cum libri a Russis exulibus in Expositione exhibiti, ab ea amoti sunt; cum Dno Ivinskis communicatio interrupta est; cum Dnae Develke qualificatio « Lituana » abstersa, etc.).

Haec perfecta conspiratio in doctrina, in opere, in dialectica, in politica fecit ex omnibus historiographis Sovieticis eorumque satellitibus in Congressu aciem ordinatam, quasi delegationem ad finem determinatum missam.

III. — Opus a historiographis Sovieticis exactum varie a historiae cultoribus iudicatur.

Idealistae Benedictum Croce sequentes, caeterique scepticismo historico plus minusve indulgentes, qui putant « historiam totam ab omni hominum generatione ex novo scribendam esse », in opere sovietico quoddam exemplum vident veritatis historicae ad notiones temporis adaptatae; sed et hi, plena unanimitate in doctrina, in operatione, in methodica, et etiam in politica historiographorum sovieticorum, imo et satellitum, percepta, dubitant de libera eorum a hanc unitariam scholam adhaesione. Non desunt inter idealismi sectatores qui contra apriorismum et arbitrium in tractatione factorum insurgunt et tenent totum opus « materialistarum historicorum » fere omni valore scientifico carere.

Prope eorum sententiae accedunt qui realismum historicum sequuntur, i. e. qui credunt veritatem historicam cum certitudine historica consequi posse. Isti tenent historiographiam Sovieticam, ob errores initiales apriorismi et arbitrariam factorum aestimationem, cuiusvis fere valore carere paucis forsitan exceptis operibus archaeologicis et fontium editionibus, quae tamen prudenter, ob frequentes omissiones textuum, tractanda sunt.

Nihilominus, delegatio Sovietica quendam successum retulit, et quidem apud opportunistas, qui a qualibet schola, dummodo sit potens et dives, facile seducuntur. Successerunt etiam Sovietici in confusione mentium, praesertim inter ingenio debiliores, creanda. Quae confusio scepticismum historicum generat, et ad scepticismum universalem viam sternit; illo autem accepto, homo fit uti caecus, et ab eo, qui eum nutrit, ducitur. Quod dedecet hominem, et maxime christianum, sed utile est tyrannis.

W. MEYSZTOWICZ

II

SESSIO PRIMA ANNI DECIMI — 27.X.1955

Coram 37 sociis hospitibusque inter quos Exc.mi D.ni Casimirus PAPÉE, Poloniae ad S. Sedem Legatus et Stanislaus JANIKOWSKI notantur Praeses brevem commemorationem fecit beate memoriae Angeli MERCATI, nuper defuncti Praefecti Archivi Secreti Vaticani.

Deinde Comes Emericus CZAPSKI de polonicis in Archivo Mutinensi narravit.

Archivum principum Atestensium (d'Este) transportatum est post incendium a Ferrara in Mutinam (Modena) una cum translatione sedis, circa 1596 a., ibique haud procul a palatio ducali servatur. Modesta directio diligentesque satellites facilem reddunt inspectionem documentorum. Quorum supra 700 perlustravimus nec satis sumus persuasi, utrum iam omnia tetigerimus modo. Maxima horum documentorum pars in cartello N. 1613, quod « Litterae Regum et Principum » inscribitur, et in cartello N. 1614 invenitur. Antiquissima visa est nobis epistola Sigismundi I ex a. 1514 victoriam de Moscovitis reportatam enarrans. Eiusdem Sigismundi I documenta scripta 7 reperimus. Communicationes frequentiores evadunt a tempore sponsalium Sigismundi cum Bona Sforza, Atestensibus prope cognata. Sigismundi Augusti exstant litterae numero 32, quas inter lacunae quoque observantur plurium certo legationum; Stephani Batorii — 4, Sigismundi III — pariter 4, ceteris deperditis; Ladislai IV — 31, Joannis Casimiri — 27, Michaelis Korybuti — 2; Joannis III Sobieski — 10, inter quas celebris ille nuntius victoriae Trembowlensis ex castris ad flumen Zbrucz datus, similis ac epistolae ad principem Mantuanum missae. Augusti II litterae sunt 37, Stanislai Leszczynski — 2, Augusti III — 42, Stanislai Augusti — 5. Multae praeterea litterae reginarum aliorumve membrorum familiae regiae. Maximi momenti nobis esse videtur ex regio epistolario assiduitas litterarum reginae Bonae. Supra 150 mittuntur sive ad principes Atestenses — Alphonsum I, Herculem II — sive ad familiares istius domus sive

etiam ad legatos vel aulicos. Dantur hic etiam lacunae vel damna, ad omnia simul immensam copiam informationum historiae studiosis suppeditare valent ita, ut sane certi simus eadem iam nota fuisse nostro biographo Bonae, nempe Dri Pocięcha, cuius opus magistrale hucusque duobus iam voluminibus in lucem prodiit, ulteriora duo typis expectantur. Hisce in litteris, semperque eodem modo ac manu constanti subsignatis, reginae quoque mens animusque plane innotescit. Ipsius epistolae prostant inde ab a. 1519 usque ad egressum ex Polonia (1556) reditumque suum in Barium. Quantitas variatur per annos. Primae probabilius perierunt, similiter ex anno 1525 deficiunt omnes. Variarum materiae a regina tractantur. Apparet suum interesse circa causas internationales, habitudinem Imperatoris ad Sanctam Sedem et Galliam, itemque S. Sedis ad Venetias, utut magna cum circumspectione expressum. Memorantur etiam friciones Turco — et Tartaro — Poloniae. Multa quoque negotia oeconomica movuntur, inter alios et de documentis Isabellae Aragoniensis, quae apud principes Atestenses servabantur. Eosque regina rogat, ut sibi personalem medicum seligant, aequae ac constructorem arcium castellarumve in Polonia. Numerosae exstant litterae commendatitiae ex Polonia legatis in Italiam missis, sive ad studia vel ad balnea profectis datae. Notabilem partem in iis inde ab a. 1548 sibi vindicat causa Camillae Pallavicini, titulum praetendentis naturalis sororis collactaneae, et iuxta reginam reae calumniae ac doli. Accusatam commendat severissimae punitioni. Camilla in monasterio refugium quaesivit.

Extraordinarius Bonae favor erga Atestenses elucet ex nuntio de natalibus filii sui, Sigismundi Augusti, statim post puerperium misso, itemque de morte mariti, Sigismundi, postridie obitus illius. Multoties nominantur « cose confette », piscium dolia, interdum equi, canes, pelles zibellinae dono data sive « guanti profumanti » in Poloniam missa.

Semel memoratum sigillum aureum Sigismundi I ex a. 1538, debet studiosos ad explorationes stimulare. Post derelictam Poloniam regina magnis cum thesauris onerata paulum Venetiis constitit in palatio Atestensium, ad Ferraram vero non pervenit. Cur? Ultima litterarum a Bario (19.XII.1556) videtur negative respondisse petitioni Principis Ferrarensis de sibi praestando mutuo. Abhinc nullae iam amplius litteraeveniuntur. Constat reginam in Bario venenatam decessisse, mense Novembri, 1557. Mentio fieri debet de aliquot epistolis Pappacodae comitis aulici Bonae in Polonia summeque in ipsam influentis. Iuxta citatum Drem Pocięcha idem ipse dicendus est auctor conspirationis veneficae. Ex litteris suis patet ipsum intime cum Ferrara versatum esse. Notabile est epistolarium Principum ad proceres Poloniae et Lithuaniae. In epistola Stephani Batorii, adhuc palatini Transilvaniae, eminet epistola ante electionem data equiti Kozłowski, qua ille fidelibetur coram Comitibus et Curia Regni declarationes suo nomine dependendi. Quaedam acta marginibus paulisper cremata ac humore putrefacta, plura aquosis signis trajectoriis notata valde instructiva, plurima sigilla optime conservata idem praestant. Nonnullae tandem cartae typis

impressae reperiuntur, ut v. g. Bononiensis victoriam Stephani Batorii de Moscovitis referens, Florentina ingressum Ludovicae Gonzagae in Gedaniam describens, Romana victoriam ad Beresteczko et his similes.

III

SESSIO SECUNDA ANNI DECIMI — 12.XII.1955

Cl. Dnus Ladislaus FOLKIERSKI, olim Poloniae Educationis Publicae Minister, Cracoviensis Universitatis Jagelloniae Professor et Academiae Scientiarum Socius, qui Romam Londino venit, quique die 9 decembris solemnem discursum commemorativum de Adamo Mickiewicz habuit, die 12 decembris sessionem Instituti Historici sua praesentia honoravit, et coram 38 sociis hospitibusque de vita eiusdem Adami Mickiewicz narravit.

Saec. XVIII bene notatur magnus influxus, quem societates secretae Francomurarium, Martinistarum alorumque id genus Occultistarum, qui praesertim in Russia tsaristica, sub specie luctae contra absolutismum caesarum animos iuventutis potenter imbuerunt, et quidem in sensu libertinismi moralis et religiosi. Ipse quoque Mickiewicz, quantumvis fuerit pie a matre domi educatus ac dein in convictu PP. Praedicatorum, nihilominus Universitatem Vilmensem tunc maxime florentem ingressus, funestum illum influxum libertinismi ex parte subiit, quod probant exempla secretarum iuventutis societatum, uti erant: Philomatae, Philaretae, Radiantes. Eadem ubique viget ideologia, methodus, cantica, signa, adiurationes, folia circularia, excursionses frivolae.

Ingentem posterius auctoritatem in Adamum nactus est Oleszkiewicz, (decantatus in « Manium » p. III), francomurarius martinista, cabalae scrutator, semetipsum pro « vase electionis » se reputans...

Hicce attentionem in efflorentem poetam direxit nefasti illius Andree Towiański, quem etiam vestigiis poetae in Galliam emisit ut crescentem eius momentum in Natione ac Exsilio labefactaret surriperetque. Quod et reipsa obtinuit calamum scriptoris debilitando atque mox infringendo.

Towiański numquam partes activas in motu revolutionario vel insurrectione Novembris 1830 tenuit, et contra enixe cum francomurariis Russicis collaborabat, immo biennium Moscoviae transegit.

Anno 1863 iam aperte scribit ad gen. Korsakow (nobis notum ex Adami commoratione Odessensi ac Crimensi), quod a iuventute sua devotissime Russiae servierat, semper eidem affectus fidelitatis patefaciendo. Pro ipso — ait iste — centrum futuri saeculi Russia tsaristica erit. Suum impulsus in poetam exegit Towiański, litteras adulatorias ad Imperatorem Russiae ei subscribendas porrigendo, quibus mundum a Slavis duce Moscovia salvatum iri praedicaret.

Ex triade vatum polonorum, Krasiński, orthodoxus philosophus,

minime captus est mysticismo; etiam Słowacki, mature machinationes impostoris perspexit; diutissime obsessus mansit ipse Mickiewicz, sanatione — uti videtur — suggestiva uxoris suae correptus ac forsitan ipsa indole suae mentis affectivae? Quidquid de hoc tenendum fuerit, certum apparuit, quod a tempore conversationi suae cum Towiański et ipse Mickiewicz, mysticus effectus, somnia sui Magistri ex Cathedra Collegii Francorum propagare coeptus brevique in ruina collapsus, nimis tarde resipuit. At solo « Dno Thaddeo » feliciter in lucem edito, abinde potius sese activitati politico-sociali devovit, quae hunc Titanum cordis ac operis repetitis delusionibus ad mortem agitarunt.

Res mira sane, quot pias, sobrias et castas cogitationes valuerit suis fratribus dictare naufragus vitae poeta: quantum dictasset, si vita v.g. tam ordinatam ipsi agere contigisset, qualem Iuppiter Weimarensis ducebat?

Et generatim — ita concludit praelector — Mickiewicz videtur esse maxime originalis in duplici sua activitate (forsitan cum solo Dante vel Shakespeare comparandus?), in forma artistica prorsus occidentalis, pene classicus concisione et claritate; in materia vero affectiva, in vehementia imaginum ac mysticismo messianico potius orientalis; hinc sua magnitudo animi, hinc et debilitas, cui subiectus, viginti iam annis ante obitum suum in calamo resiliit. Non sine afflatu philorussici Towianismi.

In valde penetranti discussione vota et quaestiones posuerunt: Ex-mus Min. Janikowski, Prof. Jeśman, Rector Semkowski S. J., ac Prof. Meysztowicz.

IV

SESSIO TERTIA ANNI X — 11.1.1956

Sessio haec, ad celebrandum decennium activitatis istius Instituti, in Palatio Equitum S. Sepulchri locum habuit, ubi interesse dignati sunt Eminentissimi Principes: Card. EUGENIUS TISSERANT, S. Collegii Decanus; Card. BENEDICTUS ALOISI-MASELLA; Card. CELSIUS COSTANTINI; Card. CAETANUS CICOGNANI; Card. VALERIUS VALERI. Inter hospites notavimus Excellentissimos Legatos ac Ministros: Belgiae, Brasiliae, Hispaniae, Galliae, Peruviae, Uruquariae, Magnae Britanniae, Nicaraguae, S.S. Ordinis Melitensis, Syriae, multasque alias Dignitates ac fere omnes Romae degentes socios amicosque Instituti, praecedente Excellentissimo Dno Archiepiscopo JOSEPHO GAWLINA, Instituti nostri socio h. c.

Nomine Instituti Praeses Rev.mus VALERIANUS MEYSZTOWICZ cunctos adstantes salutavit; deinde Excellentissimus Poloniae ad S. Sedem Legatus, DR. CASIMIRUS PAPEE, eiusdem Instituti Socius h. c., relationem gallice exposuit.

Textus hujus relationis completus alio in loco praesentis fasciculi reproducitur: v. pag. 5.

V

SESSIO QUARTA ANNI X — 16.II.1956

Die 16 Februarii, in ordinaria Instituti Sessione, Rev.mus D.nus JOANNES MANTHEY, Suae Sanctitatis Cubicularius Intimus, coram 38 sociis hospitibusque relationem habuit, cuius compendium, a Clar.mo Auctore conscriptum, hic sequitur:

«De "sanctitate" stirpis regiae in Medio Aevo. In organica structura societatis Medii Aevi rex putabatur summum apicem totius status obitnere. Ad hanc celsissimam positionem capessendam non sola voluntas propria neque vis politica sufficiebat sed opus erat "idoneitate" seu iure quodam innato, a "dignitate" promanante. Quae dignitas iterum in "sanctitate" imprimis fundabatur, cuius gratia stirps regia etiam vocabatur "venerabilis, beata, sancta..." (Cito dicimus agi non solum de "sacro" sensu Romano sed neque de "sancto" sensu hagiographico usitato, forte intermedio aliquo?). Evolutio huius ideae varia per stadia prosequabatur variisque elementis alternatim coaluit, in quibus praecipue tria sunt discernenda: germanicum, romano-bizantinum et christianum.

1. - Prima species ex Germanorum mythologia effloret, iuxta quam rex divina progenies creditur. "Sanctus sanguis regius" ius tribuit regi dominandi in populum et in ipsas vires naturae. Quamdiu haec virtus, quae passim etiam "Fortuna" (Koenigsheil) vocatur, in rege operatur, ipse populo "Felicitatem" creat. Ubi vero a diis ea spoliatur, protinus et ius dominandi amittit.

2. - Cum anno 496 Chlodovaeus baptismum suscepit, charisma quidem sanguinis obrogationem christianum subiit, nihilominus tamen posterius eius tamquam stirps sancta 300 adhuc annos regnarunt (Avitus, Hinkmar, Testamentum S. Remigii). Anno 751 iterum Pippinus rex eligitur; pro cuius prosapia iam sanctitas ex "Unctione" profluit. Rex iam "Dei gratia" efficitur, germen mythicum caractere sacramentali decrescit, quin tamen penitus exstinguatur: adhuc per saecula nonnisi posterius Caroli Magni regni potentur. Symbolismo theologico etiam sanctitas regii muneris ad normam Veteris Testamenti probatur. Rex, prouti quondam rex Israel, fit "filius Dei adoptivus" ac "Vicarius Christi". Itaque libera hac theoria symbolica rex christianus illi "Genti sanctae Davidicae" inseritur, quae unica in S. Scriptura commendatur. Ottones Saxones legato imperium Carolingorum recipiunt, illud denuo factoribus germanicis suffulciendo, in aliis — byzantinis supplendo, nonnullis vero casibus cultu reliquiarum virtutem Imperatoris testificando, quae patrocinio Sanctorum suorum effusit (Henricus I).

3. - Tertia evolutionis periodus duplicem praesefert aspectum. A Papa Gregorio VII eiusque successore Imperatoribus sanctitas illa in ordini terrestri adimitur — et excommunicatione Henrici IV ipsum quoque sacrum officium uncto auferitur. Solemni vero canonisatione novus quidam splendor regiae dynastiae confertur: reges proprie sancti decorantur. Primus rex S. Stephanus Hungariae canonisatur (1085). Saeculum XII vere sanctorum regum aetas dici valet: Canutus (1100), Henricus II (1146), Olavius Canutus (1171), Eduardus Confessor (1161), Ladislaus Hungariae (1192), Ludovicus Francorum Galliae (XIII s.), Saec. XIII floret sanctis mulieribus regiae domus: S. Cunegundis (1200), Ellsabeth (1235), Margaritta (1251), Hedvigis (1267), Salomea, Kinga... Canonisationis ratio apud reges praecipue "martyrium internum" extollebatur, apud reginas "fuga mundi" ac fidelitas regulae S. Francisci. Reges Germaniae magis generatim sanctitatem regni curant quam Imperatores. Fredericus I iam potius ideologia "Sacri Imperii Romani" dicitur, quam "Sanctae Romanae Ecclesiae". Pro sancto exemplari ac Proavo illi existit Carolus Magnus, ab antipapa canonisandus Mediolani 1165. Rex Galliae adhuc potuit hoc aevo sanctitatem sui regni non obstantibus bellis conservare; quo in negotio valde a sacro oleo sustentabatur, quod hereditate post S. Chlodovaeum recepit, nec non cultu S. Caroli M., qui etiam vi legendae S. Dionisii vassalis exstitit. Et factor recurrit sanctitatis sanguinis: rex charismate gaudet curationum in aegros, qua "depositarius" in corde hulus gratiae. Similiter et aliae domus regiae tunc temporis, praeter praetextam originem a Carolo Magno, conantur etiam in sua arbore genealogica quam plurimos Maiores sanctos inquirere. Quare omnes inter hos connumerant, quotquot erant in regione veneratiores, sive conventuum fundatores sive saltem eorumdem benefactores, fuerint. Arbores genealogicae in immensum excrescunt: "Hagiologium Brabantinorum" pro sola stirpe Caroli Magni in linea recta 100 "Sanctos" continent. Quodsi iam strictam severamque mensuram quaestioni apponemus, una vere genuina stirps sancta dicatur oportet: "sancta stirps" Arpadorum regum Hungariae, quae 3 reges canonisatos, multasque sanctas mulieres edidit. Amplissima sane dicenda est arbor genealogica Caroli IV Pragensis, regis Bohemiae, qui omnes fere hinc inde deprensas legendas in ea collegit ».

VI

SESSIO QUINTA ANNI X — 22 MARTII 1956

Die 22 Martii 1956, in ordinaria huius Instituti Sessione, coram 39 sociis hospitibusque, R. mus Doctor PETRUS NARUSZEWICZ relationem habuit « De vita Sigismundi Łoziński, Episcopi Minscen. et Pinscen., 1870-1932 »; cuius relationis conspectus hic sequitur.

Sigismundus Łoziński, tertius inter catholicae familiae fillos, in

Boracin, praesidio paterno, regionis Nowogròdek, die 2 mensis junii a. 1870 natus est.

Anno 1880 parentes eius, institutionis filiorum causa, domicilium prope Varsaviam, in aliud praesidium, Czernik, transtulerunt; sed cum in nonnullas difficultates in filiorum scholastica institutione Varsaviae incidissent, duos filios, quorum unus Sigismundus erat, Petropolim in Russia mittere coacti sunt, ubi sacerdos Vitoldus Czczot, patruus eorum, Professoris in Seminario Metropolitano Archidioecesis Mohiloviensis munere fungens, degabat; ibi Sigismundus, juvenis duodeviginti annorum Seminarium ingressus, duos annos in eo transegit; dein, in Academiam Ecclesiasticam, in eadem urbe sedem habentem, sese transtulit.

Adepta in Sacra Theologia licentia, die 23 junii anni 1895 ordinatus est Sacerdos pro Archidioecesi Mohilovien., et S. Scripturae in Seminario Petropolitano professor nominatus.

Orta est tunc controversio cum auctoritate scholastica; frater enim Sigismundi adesse caeremoniis sacris schismaticorum a praeposito scholae cogebatur; Sigismundus fratri validum praesidium et tutamen dedit; quam ob causam ab auctoritate civili muneris professoris privatus, in monasterio Aglonae, prope Dynaburg, reclusus est.

E carcere dimissus, officiis vicarii cooperantis in parocliis Smolenscii, Tulae, Rigae quae tunc in Archidioecesi Mohiloviensi erant, ad tempus functus, demum parochus in urbe Mińsk creatus, post aliquot annos Petropolim reversus est ut in Academia Eccl. Sacram Scripturam doceret. Hic, amore animarum incensus, feriarum tempore, qui regem sibi concederet, Episcopis in arduis visitationibus pastoralibus assistebat.

Ad scientiam excolendam Oenipontem, Monachium, Romam et Palestinam adiit, usque dum in Archidiocesim reversus, tempore belli 1914-18, curam pastorem militum captivorum in Russia suscepit, eorum miseris magna cum charitate subvenire satagens, et active operam dans variis institutionibus pro captivis.

Die 12 novembris 1917 a Benedictio XV Episcopus Minscensis 22 sacerdotii sui anno creatus est; anno sequenti die 28 julii, ab Archiepiscopo A. Kakowski, Varsaviae, coram Achille Ratti, tunc Visitatori Apostolico in Polonia, consecratur. Novus Episcopus statim in dioecesi sua, noviter erecta, omnia ad administrationes et regimen spirituale necessaria constituit; hoc opus a bolscevisitis qui mox diocesim occupaverunt interruptum est. Episcopus ab eis ad necem quaesitus in silvis se abdere coactus est, in quibus, vestibus agricolae indutus, diocesim gubernare non destitit, vitam agens periculis, fami, frigori obnoxiam et officia vigiliis pastoris animarum absolvens, donec dioecesis sua a hostibus ad breve tempus liberaretur.

Anno 1920, sede eius episcopali Minscenci iterum a bolscevisitis capta, diocesim non dereliquit quamvis et ipsi fideles eum hortati sint precibus enixis ut vitam servaret. In vincula a hostibus conicitur; Moscoviam asportatus in famoso carcere, « Butyrki » appellato, detinebatur.

Inhumanis cruciatibus subiectus, numquam de suis carnificibus conquestus est adeo ut postea, de rebus quas in carcere passus erat ab aliquo interrogatus, silentium semper teneret. Omnibus concaptivis exemplo fuit tolerantia ac quieto sese gerendi modo; sponte saepe se offerebat ad durissimos labores et numquam omisit clandestinam S. Missae celebrationem, ei sub poena capitis vetitam.

Undecim mensibus in carcere peractis, mense Iulio a. 1921, reversus est in Poloniam, post conclusionem tractatus rigensis, quo res inter Poloniam et Russiam Sovieticam compositae sunt.

Insignis summi Ordinis equestri Aquilae Albae et Cruce Militari decoratus est. Ad sedem propriam, quae vi eiusdem tractatus sovieticis cedebatur, redire non potens, parvam dioecesis Minscensis partem, intra fines Poloniae manentem, regebat.

Ex hoc territorio allisque adiacentibus anno 1925 creata est nova dioecesis Pinscensis; ad quam Episcopus Minscen. translatus est, eamque regere coepit. Residentiam episcopalem posuit Pinski in domo monastica, quam olim religiosi ex ordine S. Francisci incoluerant, ibique Curiam dioecesanam, immo et ipsum Seminarium collocavit; ipsemet S. Scripturam et linguas biblicas docuit, curam alumnorum non ad mentis tantum institutionem limitans, sed ad morum ecclesiastici viri dignorum efformationem intendens. In hac arte conscientias efformandi vere insignis praeceptor fuit, omnes proprio nomine, ut melius suum influxum exercere posset, cognoscens, et pauperioribus auxilium etiam materiale praebens.

Peculiari cura prosequutus est sacerdotes sibi subditos, praesertim aegrotos. In scholis vespertinis in quibus nautae pinscenses instituebantur, ipse docuit, harum scholarum meminit etiam in extremis vitae suae instantibus, sacerdotes circumstantes enixe rogans ne spiritualem profectum illorum discipulorum negligenter.

Unionis omnium christianorum in Ecclesia Romana fervens praeco, conferentias cleri Pinski pro unione omnium christianorum instituit, quae ipso duce celebres factae sunt non modo in Polonia, sed etiam extra fines suos. Omnes dioecesis incolas variis modis, diversis eorum linguis, nationalitatibus, religionibus adaptatis ad Christum ducere nunquam neglexit.

Ad cultum SSmi Cordis Iesu promovendum litteras pastorales et speciale libellum ad usum fidelium edidit.

Integras horas diei ac noctis in visitatione S. Sacramenti peragebat, coram Sanctissimo recitabat Breviarium, et proprio exemplo pietatem fidelium accendebat.

Infirmos et pauperes visitabat in nosocomiis et in miserrimis tuguriis. Ipse pauper pauperioribus se distribuebat proprias vestes, lintea ac omnia quae possidebat. Dioecesim continuo visitabat, quo in munere sive curru sive navicula utebatur, hisce vero aliquando deficientibus pedibus iter arripere non haesitabat.

Tot labores nimium cito consumpserunt eius vires; quamvis morbo laboraret numquam sollicitus fuit de sua valetudine. Per multos annos

dolores semper crescentes in silentio toleravit, quod postea, in operatione chirurgica ultimis vitae suae diebus perpressa, apparuit.

Die 26 Martii 1932 piissime obdormivit in Domino.

VII

SESSIO SEXTA ANNI X — 19 ARILIS 1956

Die 19 Aprilis, in ordinaria huius Instituti Sessione, coram 42 sociis et hospitibus, inter quos Exc. mus Dnus Casimirus Papée, Poloniae ad S. Sedem Legatus notatur.

Cl. et Rdus Dr. MARTINUS WOJCIECHOWSKI relationem fecit sub titulo: « Controversia theologica de Unione Brestensi inter " Pravoslavos " et Catholicos in Polonia exeunte s. XVI et ineunte XVII », cuius relationis conspectus hic sequitur: De Unione Brestensi multum disputabatur inter polonos et externos. De Historia controversiae theologicae de Unione Brestensi scripserunt ANDREA ISZCZAK (« Palinodia » Kopystyński) et P.P. URBAN et WACZYŃSKI S. J., qui aliquos articulos in ephemeridibus ediderunt; sed haec vix sufficiunt ad rem exhauriendam.

Controversia theologica ex parte catholica tres praecipuos scriptores habuit:

1. — PETRUS SKARGA S.J. qui opusculum a. 1577 scripsit: *De Unitate Ecclesiae Dei sub uno Pastore et de Graecorum ab eadem Unitate discessione*, (polonice). Skarga ad quinque differentias dogmaticas, ut in concilio Florentino allatum erat, reduxit discussionem (de primatu, de processione Spiritus S., de Purgatorio, de retributione post mortem et de Eucharistia).

2. — HIPATIUS POCIEJ (1541-1613) ex castellano Brestensi episcopus Vladimiriensis et deinde metropolita Kioviensis, scripsit: 1) « *Unia Greków s kostielom rimskim albo wykład przedniejszych artykułów k zjednoczenju Greków s kostielem Rimskim należaszczych* », Vilnae 1595, (ruthenice). 2) « *Antirresis abo Apologia adversus Christophorum Philalet* », Wilno (anonym., Hipatio Pociej communiter adscribitur). 3. « *Harmonia albo concordantia wiary, sacramentów y ceremoniey cerkwi s. orientalney z kościołem rzymskim* », Wilno 1608.

3. — Tertius catholicus Auctor est MELETIUS SMOTRYCKI; de eo tamen, qui prius contra unionem, dein pro ea scripsit, inferius erit sermo. Contra Unionem hoc tempore scribebant:

1. — HERASIMUS SMOTRYCKI, primum castellanus Camenecensis, deinde sacerdos; opusculum parvum idiomate ruthenico adversus Benedictum Herbst confecit sub titulo: « *Klucz carstwa nebesnaho* » (Ostrogiae a. 1587) in quo praecipue contra primatum Romani Pontificis arguit.

2. — BASILIUS SURASKI, clericus Ostrogensis idiomate slavico in lucem edidit opus: « *O jedinoy istinnoj pravoslavnoj wierie* » (Ostrogiae

a. 1588). Primum quidem adversus primum probare intendit non Romam, sed Jerusalem caput christianitatis esse. In ulterioribus capitibus auctor tractavit de processione Spiritus S. quod de Maximo Graeco mutuavit.

3. — WISZENSKI JOANNES monachus de Monte Athos, natus circa medium s. XVI Sądowa Wisznia, consilio patriarchae Pigas opera adversus Skargam scripsit, quae s. XIX typis impressa sunt sub titulo: « *Soczi-nienia afonskago monacha iz Wiszni po powodu woznikszej w Jużnoj i Zapadnoj Rusi Unii ili sojedinienia Vostocznoj Prawoslawnoj Cerkwi s Zapadnoju Rimskoju, a. 1599-1667* ». Auctor contra primum R. Pontificis insurgit et de novissimis sensu « pravoslavorum » tractavit. Idem est auctor opusculi sub titulo: « *Zaczapka Mudraho latynnika s głupim Rusinom w dysputacju* ».

4. — PHILALET CHRISTOPHOR (pseudonymus, recte Bronovius vel Broniewski Martinus) erroribus calvinistis imbutus, annis 1597-1599 opus edidit sub titulo: « *Apocrisis abo adpowiedź na książki o synodzie Brzeskim* », idioma polonico et ruthenico scriptum, adversus Petrum Skarga.

5. — ZIZANIJ LAURENTIUS (Tustanowski) doctus theologus, magister in confraternitate Leopollana, deinde Brestiae, ab anno 1592 et denique Vilnae docuit. Magnum catechismum composuit (ineditum).

6. — ZIZANIJ STEPHANUS germanus Laurentii, magister Vilnensis, imbutus erroribus protestantium, qua ratione synodo Novogrodensi a divinis suspensus fuit. Edidit opus: « *Kazanie św. Cyryla patriarchy Jerozolimskiego o Antychryście y znakach jego z rozszerzenien nauki przeciw herezjom różnym* ».

7. — KOPYSTYNSKI ZACHARIAS, doctus monachus de Peczerska Laura. Kioviae mortuus 1626, adversus Kreuza opus sub titulo: « *Palinodia* » composuit, de primatu multaque disserans.

8. — MELETIUS SMOTRYCKI eminens scriptor ex parte « pravoslavorum » in fine catholicus evasit. Anno 1610 editum est « *Lament jedynej świętej powszechnej cerkwi* » sub pseudonimo Orthologi Theophili. Postea Smotrycki in Jerusalem pergit, et ad fidem romanam conversus, scripsit: « *Apologia peregrinaciej do krajów wschodnich* ». In synodo pravoslavo Kioviensi (Kiovia tunc intra fines Poloniae erat) anno 1628 coactus erat ad condemnandum opus suum. Sed dein contra synodum scripsit: « *Protestatia przeciwko soborowi w tym 1628 we dni Augusta miesiąca w Kijowie Monasteru Pieczerskim obchodzonemu* », Leopoli 1628.

Concludens asseruit relator:

1. — Discussiones theologicae circa Unionem Brestensem exeunte s. XVII habitae, magni sunt momenti nam quaestiones in profundum discutebantur.

2. — Discutebatur: de primatu b. Petri et R. Pontificum, de processione Spiritus S., de existentia Purgatorii, de immediata retributione

post mortem et de pane eucharistico; igitur tota discussio in luce posita erat.

3. — Fervore disputantium doctrina « pravoslavorum » in illud systema theologicum redacta fuit, quod influxum protestantium patiebatur. Inde « pravoslavi » his erroribus magna ex parte imbuti ad Unionem proclives non fuerunt.

4. — Hac de causa Petrus Skarga qui potiores partes in controversia suscepit, doctrinam catholicam omni ex parte adversus pravoslavos et simul adversus protestantes propugnauerat.

5. — Unio Brestensis hisce disputationibus solidata usque ad nostra tempora feliciter perduravit.

VIII

SESSIO SEPTIMA ANNI X — 17 MAII 1956

Die 17 Maii 1956, in ordinaria huius Instituti sessione, Cl. ma Dr. CAROLINA LANCKORONSKA ex Universitate Leopoliensi, coram 43 sociis hospitibusque lectionem habuit sub titulo:

De « reactione pagana » in Polonia a. 1038

Clarissima Magistra, quae nobis iam semel ac iterum ex monumentis scientiae et artis de primitiis christianismi, et quidem sub ritu Cyrillo-Methodiano, iam diu ante susceptum a Mescone I. baptismum ex latinisata Bohemia a. 966, disseruerat, hac vice lugubrem crism illius ritus slavici enarravit a. 1038 cum tumultibus politico-socialibus connexam, quae « reactio pagana » vocari solet, usquedum Casimirus Restaurator ordinem quandam restituerit.

Ita saltem usque ad saec. XIX tenebatur. Abinde tamen communiter a rerum peritis admittitur post mortem tertii in Polonia regis Mesconis II, filii Boleslai Magni, a. 1034 secutam, per quadriennium regnasse filium suum Boleslaum, « Oblitum » dictum ob aliquam poenam damnationis ac deletionis memoriae, quippe quod — iuxta Chron. Majoris Poloniae — « propter immanitatem scelerum... diademate regio insignitus, vitam male terminavit nec in numero regum vel principum Poloniae propter suam nequitiam reperitur ». De eodem tamen Boleslao Oblito dicunt scriptores XIX, s., acsi ritui romano-slavico adhaeserit, unde quoque ista damnatio forte petenda foret? Iam prope coetaneus ipsi « Monachus Brunwillensis » refert de vidua post Mesconem II uxore eius, Richesa, quod e Polonia mox in Germaniam patriam redierit, « fastos atque intolerabiles simulque barbaros slavorum pertaesa ritus ». Cumque Boleslai minor frater, Casimirus, parvulus iam religioni « oblatum » fuerat, omnes fere finitimae gentes undique Poloniam a. 1038 invaserunt ac Bohemi ipsas reliquias S. Adalberti Pragam asportarunt. Nil mirum, quod noster Gallus Anonymus, de exorta in Polonia rebellionem politico-sociali multorum dire conqueritur, qui « insuper etiam a fide catholica deviantes (quod sine voce lacrimabili dicere non valemus), adversus episcopos et sacerdotes Dei seditionem inceperunt... ».

Sedulo quaedam in hac relatione advertenda sunt. Signanter dici videtur: « insuper etiam » attenta Galli summa parsimonia verborum. « A fide catholica deviantes » videtur esse aliquis terminus technicus illius aetatis, iam a Hatone, archieppo Moguntino adhibitus a. 900 in epistola sua ad Joannem Pp. XI, ubi episcopus Bavariae exponit, tamquam « a fide catholica numquam deviantes », quandoquidem acriter protestantur contra consecrationem cuiusdam archiepiscopi cum duobus suffraganeis pro Moravia ex parte ipsorum legatorum S. Sedis, collatam quatenus illi essent minus in fide orthodoxi. Tali modo deviatio in fide non esset proprie paganismus, sed ad summum diversitas quaedam ritus vel consuetudinum loci.

Idem noster Gallus, de caede episcoporum lamentans, neque minus nomen illorum memorat neque cultum commendat (post asportatum S. Adalbertum!) Nonne fortasse mutuae utriusque ritus vindictae ratio silentii verecundi maneant? Item Nestor Kiiowiensis chronista sub falso a. 1030 tradit. Neque Cosmas Pragensis de reactione pagana quid dicit. Pariter a satis bene adhuc informato nostro Joanne Długosz (XV s.) solum « turbo dissensionum ac schismatum » doletur, licet non praeteritur « Regnum Poloniae divinis et humanis profanatum, in fide vacillans, in religione oberrans ». Et supra iam citatum Chron. Maioris Poloniae (ubi praecise bellum civile saevissimum apparuit) expresse fateatur, quod in patriam reduci Casimiro Restauratori « polonica gens ac quaedam slavonica gratulabundo animo assurgens » obviam venit.

Qui princeps ope ipsius Imperatoris Conradi II in Poloniam restituitur, ut petulantia ducum Bohemiae forte coerceretur. A votis religiosi dispensatur duplici sub condicione: 1) « denari S. Petri » denuo solvendi, 2) tonsuram cleri more latino gestandi.

Ad 1. Mira videtur nunc inculcatio solvendi decimas ecclesiasticas, cum iam avus Casimiri Boleslaus Magnus, « tributarius S. Petri » fuisse gloriabatur, immo ritus slavici monachos a. 1022 expulerat, postquam hi « onerosam decimarum manipularium solutionem... ducentes... iugum orthodoxum non facile tolerabant » (Długosz). Similis adnotatio reperitur etiam in australi parte slavica dioeceseos Salisburgensis (Iuvarensi) de praestatione decimarum « secundum consuetudinem Sclavorum », quae « decimationi iustae et catholicae » opponitur. (Recole: « a fide catholica deviantes »!).

Ad 2. Refert Długosz Polonos ad obtinendam dispensationem a votis Casimiri I obligationem assumpsisse:

« Caesariem capitibus et comam non nutrire sed auribus patentibus ad instar Catholicarum et Latinarum nationum tonsuratum caput gestare ». Et iterum analogia habetur cum hoc praescriptio in statutis synodi Spoletanae pro Croatia ab Alexandro II approbatis aa. 1051-52.

Utrunque percillit oculos nisus quoquo modo clerum latinisandi. Cujus latinisationis promotor videtur fuisse Hermanus, potens « Ecclesiae Imperialis » praelatus, vices Cancellarii pro Italia tunc temporis gerens, ad quem fratrem suum pertaesa Richesa confugerat. Is proba-

biliter et dispensationem necessariam pro Casimiro curavit atque Colonia Aaronem O.S.B. ad coenobium Tynecense misit, qui etiam postea ep. Cracoviensis creatus est.

Ex his iam clare patere videtur Casimirum Restauratorem, ex pueris latine educatum, itidem pro tota Polonia efficere contendisse, paulo aliter procedens, quam avus suus Boleslaus Magnus, qui ritum utrumque pro tempore admiserat. De cetero, haec ritus romano-slavici ex Polonia eliminatio quasi per fluxus et refluxus oscillabat: anno 1038 praeter bellum civile, interregno causatum, et rancores politico-sociales, etiam diversitas rituum crisim acuere valuit.

Immo et casus quidam apostasiae a fide vel a moribus christianis furente anarchia emergere potuit, at de generali « reactione pagana » nullatenus sermo fieri debet.

IX

SESSIO OCTAVA ANNI X — 14 JUNII 1956

In hac sessione Cl. Dnus Dr. JOSEPH TRYBUĆKO, in Universitate Regia Uppsalensi Professor, « *De Lingua et Arte Adami Mickiewicz* » narravit. Cuius relationis textum ad subsequens nostrae editionis fasciculum remittere coacti sumus.

IAM PRIDEM ROMAE PRODIERUNT HAEC VOLUMINA

(continuatio *Studia Teologiczne* — Wilno, vol. 10):

- XI. MEYSZTOWICZ V. *Repertorium bibliographicum pro rebus polonicis Archivi Secreti Vaticani*. Vaticani, 1943.
- XII. MEYSZTOWICZ V. *De Archivo Nuntiaturae Varsaviensis quod nunc in Archivo Secreto Vaticano servatur*. Vaticani, 1944.
- XIII. SAVIO P. *De Actis Nuntiaturae Poloniae quae partem Archivi Secretariatus Status constituunt*. Romae, 1947.
- XIV. MEYSZTOWICZ V. *Prospectica descriptio Archivi Secreti Vaticani*. Sub praelo.

ANTEMURALE I. Roma 1954

II. » 1955

Praetium — 2.600 Lit.